

La Latinité à la Recherche de l'Universel

La Latinité à la Recherche de l'Universel

Rencontre de Gargonza, le 19 septembre 1999

Éléments pour une Académie de la latinité

recueillis et présentés par

Candido Mendes

en collaboration avec

Nelson Vallejo-Gomez



Académie
de la Latinité

Rio de Janeiro, 2001

ISBN 85-7261-012-X
© Académie de la latinité
Brésil, 2001

Académie de la latinité — Siège Amérique latine
Secrétariat général

Rua da Assembléia, 10, 42º andar, Centro, Rio de Janeiro
Tél.: 55.21.531-2310; Fax: 55.21.533-4782
Page WEB: www.alati.org
E-mail: alati@alati.org

Secrétariat exécutif à Paris

25 rue Château Landon 75010 Paris. Tél./Fax : 33.1.40.35.08.20
E-mail: nelson.vallejo-gomez@wanadoo.fr

Sommaire

Avant-Propos	9
Nota Bene	19
Introduction	21
Idées, Intuitions et Propositions	31
Témoignages en Forme de Verbatim	79

Avec: Claude Allègre (France), Luigi Berlinguer (Italie), Hector Bianciotti (France/Argentine), Jérôme Bindé (France), Maurice Druon (France), Hélène Carrère d'Encausse (France), Marc Fumaroli (France), Dan Haulica (Roumanie), Eduardo Lourenço (Portugal), Federico Mayor (Espagne), Candido Mendes (Brésil), Edgar Morin (France) et Gianni Vattimo (Italie)

Communiqué: Création d'une Académie de la Latinité	125
Statuts de l'Académie de la Latinité	127
Discours de M. Marco Maciel	131

Je ferai une remarque avant d'oublier, le symbole, l'emblème de la future Académie, vous venez de le dire, c'est la Grenade (...) donc vous avez là un beau symbole et la Grenade est un symbole de renouvellement et d'éternité (...) un beau symbole, avec mille grains à l'intérieur.

Maurice DRUON

Avant-Propos

L'Académie de la latinité a été créée à Rio de Janeiro, lors d'une réunion mémorable qui dura trois jours, les 11, 12 et 13 mars 2000. Clôturée par le Vice-président du Brésil, Marco Maciel, lui apportant ainsi le haut-patronage de Fernando Henrique Cardoso, Président brésilien, cette réunion s'est tenue après qu'une année de travaux et de réflexions se soient déroulés en Italie, en France et au Brésil.

Parmi les réunions et les travaux fondateurs qui se sont suivis tout le long de l'année de grâce 1999, la *Rencontre au Château de Gargonza* (Arezzo-Italie) sera, les 18 et 19 septembre, un moment capital. Elle donnera lieu à un séminaire qui, sous la présidence des Ministres de l'éducation de France et d'Italie de l'époque, Claude Allègre et Luigi Berlinguer, fera émerger les premiers éléments né-

* Sont membres de l'Académie de la latinité: Claude Allègre, Jean Aubouin, Maurizio Bettini, Luigi Berlinguer, Hector Bianciotti, Jérôme Bindé, Lise Bisonette, Jean-Michel Blanquer, Agustín Buzura, Hélène Carrère d'Encausse, Pietro Citati, Maurice Druon, Carlos Fuentes, Marc Fumaroli, Celso Furtado, Gabriel García Márquez, Nestor García Canclini, François Gros, Dan Haulica, Enrique Iglesias, Helio Jaguaribe, Euzébio Leal, Eduardo Lourenço, Federico Mayor, Candido Mendes, Walter Mignolo, Edgar Morin, Nélida Piñon, Eduardo Portella, Augusto Roa Bastos, José Saramago, Mario Soares, Beatriz Sarlo, Antonio Tabuchi, Alain Touraine, Gianni Vattimo.

cessaires à la rédaction des Statuts de l'Académie. Parmi les personnalités invitées qui ont répondu à l'appel, s'y trouvaient alors: Federico Mayor, directeur général de l'UNESCO, Maurice Druon, secrétaire perpétuel de l'Académie française, Candido Mendes, recteur de l'Université Candido Mendes à Rio de Janeiro et membre de l'Académie brésilienne, Marc Fumaroli, de l'Académie française, Hélène Carrère d'Encausse, de l'Académie française, Edgar Morin, philosophe français, Hector Bianciotti, écrivain argentin et membre de l'Académie française, Gianni Vattimo, philosophe italien et député européen, Eduardo Lourenço, écrivain, membre de l'Académie portugaise, Jérôme Bindé, directeur de l'office d'analyse et prospective de l'UNESCO, Dan Haulica, ministre roumain délégué près l'UNESCO. Se sont fait excuser et ont transmis un message de soutien et d'accord pour le projet: José Saramago, écrivain portugais et prix Nobel de littérature, François Gros, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences de France, Carlos Fuentes, écrivain mexicain, lauréat du 1^{er} Prix de la latinité, Nélida Piñon, écrivain brésilien et ancienne présidente de l'Académie brésilienne, Enrique Iglesias, économiste uruguayen et directeur de la Banque interaméricaine pour le développement.

La Rencontre de Gargonza fera naître l'Académie de la latinité sous le signe de la Grenade, symbole de renouveau, de multiplicité, de fécondité et d'universalité, mais surtout de diversité. Elle esquissera son objet, qui est désormais de "constituer une autorité morale indépendante, renforçant la solidarité des pays et des peuples de culture latine, et assurant la juste présence des apports passés, présents et futurs de la Latinité dans tous les domaines de civilisation".

Pourquoi *Gargonza*, après huit siècles? Pour la Latinité retrouvée. Le lieu est d'abord une pierre de mémoire que Florence de San Clemente nous fait redécouvrir. C'est un village d'une vingtaine de maisons autour d'une chapelle et d'une tour crénelée. Il fut construit de terre et de bois de Toscane, vers 1200, du temps de la Croix, per-

ché en haut du *Monte San Savino*, d'où l'on contemple la plaine d'Arezzo. Non loin se trouve *La Madonna del parto*, de Piero della Francesca. Dan Haulica dit qu'elle est "comme un grand tronc, comme une colonne immense qui tient sous sa protection, sous son manteau, l'humanité prosternée. C'est un sens de sérénité, c'est une maison, qui est, d'ailleurs, le propre de l'Universel ou de la Dignité au sens plus large. L'attachement à l'Universel reste une chose fondamentale des cultures latines". C'est un lieu initiatique en tout point, qui met à bout les impatientes et il y a trop d'escaliers pour de simples cigares mallarméens. Il faut encore se saisir des dés et du hasard. Entre le clair-obscur des ruelles pavées et les plis des murs résonne encore glorieux, comme un point vital placé dans le cercle du carré et du triangle, l'écho d'une voix sublime, la trace de Dante, qui y resta juste une nuit et un jour de passage légendaire et dont la vie fut toute consacrée à dire de l'Aimée ce qu'aucun autre n'eût dit d'elle. Il chanta le dernier, qui est l'unique et le premier, sourire de Béatrice, sa bien-aimée, dont l'auréole poétique illumine l'immense Rose... "Béatrice dont le regard le remplissait chaque fois d'une intolérable béatitude, Béatrice qui s'habillait de rouge, Béatrice à qui il pensait tant qu'il s'était étonné de constater que des pèlerins, qu'il avait vus un matin à Florence, n'avaient jamais entendu parler d'elle..." (Borges, *Neuf essais sur Dante*, 1982). Nous avons tous en nous un sourire de Béatrice.

Le soir, à *Gargonza*, souffle de loin un air de jardin florentin aux parfums grecs, qui éveille l'étonnante souvenance, longtemps après, de Marsile Ficin et de Pic de la Mirandole lisant dans les Villas Médicis des environs de Florence les *Dialogues* de Platon, à Careggi notamment, à la fin du XV siècle. On fera plus tard dans ce pays du géo-politico-linguistique avant la lettre, lorsque Cosme 1^{er}, vers 1540, utilise l'*Accademia fiorentina* comme outil au service de la politique hégémonique de l'Etat des Médicis; Florence vaut toute

l'Italie dans un seul sourire de Béatrice, sourire qui se transforme en masque guerrier.

Confrontés au cercle vicieux des origines, nous jouerons humblement à la source une nouvelle dialectique: une dialogique complexe de bon grain et d'ivraie. Nous vivrons une Latinité d'avenir et de souvenance ouverte, de présent actif, et non pas une Latinité de souvenir pétrifié, sélectif, réducteur et compartimenté. Nous n'aurons pas la prétention de définir la Latinité ou de la cantonner dans nul ne sait quelle idéologie. Car la Latinité n'est pas le substrat civilisateur pour justifier un nouveau colonialisme. Elle n'est pas le bonbon ancien pour des élites en manque de frontières et désireuses d'instrumentaliser la culture pour attiser les fractures sociales. Par l'idée de la Latinité nous prenons conscience d'une mémoire riche et plurielle, d'une vie de l'esprit capable d'accomplir en nous des utopies, d'espérer plus qu'elle n'attend, de donner plus qu'elle ne possède, d'inspirer plus qu'elle ne ressent...

Cependant, toute filiation véritable est fragile parce que spirituelle et toujours à retrouver parce que jamais acquise, comme cette béatitude sensible dans les mots, dans les paroles vivantes de la poésie quand elle est dite, dans l'idée nouée du concept incarné dans un vécu, c'est, en somme, la vie de l'esprit qui trouve son chiffre. Voilà la parole et le récit, le mythe et l'histoire que nous rappelle la naissance et la renaissance de l'Académie...

Non pas malgré, mais grâce à leur extrême diversité, les Latins peuvent se prévaloir d'une *Unita Multiplex* commune: *la Latinité*. C'est un rayonnement ouvert et poétique d'affinités culturelles et linguistiques. C'est, comme la *Pierre de Soleil*, d'Octavio Paz... "un saule de cristal, un peuplier d'eau, / un haut jet d'eau arqué par le vent, / un arbre bien planté quoique dansant, / un cheminement de rivière qui s'incurve, / avance, recule, circule / et arrive toujours..." ("*un sauce de cristal, un chopo de agua, / un alto surtidor que el viento arquea, / un árbol bien plantado mas danzante, / un caminar de río que*

se curva, / avanza, retrocede, da un rodeo / y llega siempre...” — *Piedra de Sol*, 1957). Ce fleuve de vie, comme nous en parlions avec Carlos Fuentes à Paris, lorsqu’il inaugura la *Chaire Alphonse Reyes* de l’Institut des hautes études de l’Amérique latine, le 5 octobre 1999, c’est un grand fleuve de rencontres, c’est notre muse Mnémosyne, notre *Mémoire*, et dès qu’on s’y penche, nous découvrons, ivres de joie et d’étonnement, que celle-ci a une origine plurielle et nullement unique, que la Latinité, c’est la *Terra Nostra* sous une voûte parsemée de riches constellations, où l’homme compose les quatre éléments de la matière et porte au comble de l’éveil l’infini indéterminé.

Ainsi, l’Académie est-elle née de la prise de conscience, à travers plusieurs pays latins, qu’il est aujourd’hui capital de transmettre dans le monde le message de diversité culturelle et linguistique latine. Car, de Buenos Aires à Bucarest, en passant par Rio de Janeiro, Bogotá, Lisbonne, Madrid, Paris ou Rome, on reste stupéfait de la méconnaissance mutuelle des artistes, des scientifiques, des universitaires, écrivains et intellectuels nourris à la source latine, qui est celle de l’Homme dans sa dignité comme personne et dans sa liberté inaliénable comme être humain. C’est pourquoi, l’Académie de la latinité promeut parmi ses principales actions les bourses d’étude, les publications, les séminaires, les expositions, etc.. L’Académie combat les dommages pouvant résulter de la non-transmission des valeurs et des savoirs du monde latin du déséquilibre introduit, au détriment des langues et cultures de ces pays, par la mondialisation des moyens de communication et d’échanges.

L’Académie proclame partout haut et fort:

- ↳ La nécessité de faire face aux risques d’uniformisation culturelle;
- ↳ Les capacités créatrices, la richesse et la diversité culturelle des peuples latins au sein de la société humaine;

- ↳ L'importance, pour la démocratie, des apports de la civilisation latine;
- ↳ Le rôle éminent de la Latinité comme mémoire, source d'innovation et d'anticipation;

De l'extrême-occident à Buenos Aires, de l'extrême orient à Bucarest, Goa ou Macao, une question est en suspens pour tous les pays latins, à savoir: quel rôle va jouer la Latinité à l'ère de la mondialisation? Car la Latinité est dépositaire de pans entiers de mémoire de la diversité culturelle de l'humanité, qui peuvent nous apporter encore de quoi nous guider dans la pensée et dans la vie de tous les jours. Aussi, la Latinité est l'idée fédératrice par laquelle tous les pays latins peuvent trouver à rassembler et à ressourcer leurs projets culturels. Face à l'homogénéisation planétaire provoquée par une mondialisation conduite uniquement par des processus économiques, les points cardinaux disparaissent au profit de bornes balisées et identiques. Partout dans le monde, de Seattle à Davos, de Washington à Rio et à Paris, des milliers de personnes cherchent à alerter les hommes politiques et les grands décideurs de la nécessité de donner un sens au déferlement planétaire d'un néolibéralisme aveugle et brutal. Des Etats Généraux du mouvement social européen s'annoncent et entraîneront aussi les Amériques, peut-être quelques pays d'Orient et d'Asie, afin d'apporter des lumières nouvelles. L'Académie de la latinité, compte tenu de ses missions culturelles, ne saurait rester indifférente à cette quête de sens dans une ère désormais planétaire.

Les quelques mois qui précédèrent la *Rencontre de Gargonza* furent riches en rencontres, discussions animées et joyeuses conspirations. En janvier 1999, Nelson Vallejo-Gomez suggère à Catherine Bizot, conseillère pour les relations internationales du Ministre Claude Allègre, l'idée de Latinité comme concept fédérateur sur le plan géopolitico-culturel, qui donnerait une lecture globale aux différentes façons de mettre à profit le voyage officiel de Claude Allègre au Brésil, prévu pour le mois d'avril suivant. Ancien ministre de

l'Éducation nationale, de la Recherche et de la Technologie, Allègre avait un intérêt certain pour le renforcement politique des liens culturels, historiques et linguistiques, à travers le Brésil et la France, des pays latins.

Candido Mendes eut alors l'idée de faire appel à la fraternité des Académies des lettres des deux pays. Celles-ci venaient en effet de créer un grand prix en commun, le *Prix de la latinité*. Et elles allaient justement se réunir à Paris, afin de choisir le nom du premier lauréat (Carlos Fuentes). C. Mendes fit en sorte qu'un dîner, en l'honneur du Ministre français réunisse à l'Hôtel de Crillon, le 14 mars, plusieurs personnalités latines, parmi lesquelles figuraient Edgar Morin, Maurice Druon, Marc Fumaroli, Hélène Carrère d'Encausse, Hector Bianciotti, Pierre-Jean Rémy, Eduardo Portella, Arnoldo Niskier...

Les convives débattirent longuement de l'urgence de prendre des initiatives notables pouvant renforcer la solidarité des peuples de culture latine dans la transmission de leurs apports linguistiques, historiques et culturels.

Animés tous deux d'une sublime conspiration, Marc Fumaroli et Candido Mendes attendirent la fin des agapes pour s'interroger, devant tous, haut et fort, sur les moyens concrets, grâce auxquels les volontés présentes pourraient aider à la transmission de ces apports dans le monde. Ils proposèrent ainsi au Ministre français de soutenir la création d'une Académie de la latinité, et à tous les présents d'en être déjà les Membres fondateurs.

L'idée était lancée; la volonté inébranlable, l'enthousiasme et la générosité de Candido Mendes allaient la concrétiser.

Le 20 avril 1999, Mendes présente la candidature de Claude Allègre pour *Les Palmes Académiques*, et invite, dans son discours de bienvenue du Ministre français à l'Académie brésilienne des lettres, à faire en sorte que les liens fraternels qui unissent la France au Brésil portent une utopie commune pour la Latinité. En réponse, lors de cette séance extraordinaire pour la remise d'une décoration haute-

ment prestigieuse, Allègre rappelle la sublime conspiration du 14 mars à Paris, et relance l'idée de créer une Académie de la latinité. Il dira aux Académiciens brésiliens et aux personnalités présentes: "*Je pense que cet effort pour promouvoir la Latinité pourrait conduire un jour à fonder une Académie Internationale de la Latinité, qui serait transversale par rapport à toutes les autres et qui permettrait aux auteurs latins et aux créateurs de la Latinité de se rencontrer.*" Le Ministre français soulignera ensuite que dans son esprit ce lien s'étend naturellement à l'Italie et plonge ses racines dans la *Culture classique* d'Occident. En effet, le 2 juillet 1998, à Sienne, Claude Allègre et Luigi Berlinguer avaient signé un protocole, en présence de Lionel Jospin, Premier Ministre français, et de Romano Prodi, Président du Conseil italien, dont l'objet est la défense et la promotion de "*la Culture classique en Europe, car on tend parfois à la négliger*". "*Je crois, dira-t-il aux Brésiliens, que cet attachement à la Culture classique est partagé par les pays latino-américains, et je pense que nous pourrions joindre cet effort franco-italien, aux vôtres.*"

Sans préjuger des nouvelles formes nécessaires pour renouer le dialogue aux lisières marginalisées des grandes métropoles latines avec ladite *Culture classique*, Candido Mendes reprend son bâton de pèlerin de la Latinité, et se rend à nouveau à Paris, en mai. Mais, entre temps, il a déjà obtenu le soutien inconditionnel de José Saramago, de Carlos Fuentes, de Federico Mayor, de Nélida Piñon, d'Enrique Iglesias... Il est reçu en audience officielle par le Ministre Claude Allègre, afin d'étudier les suites du projet. Il sera alors mis en contact avec l'ambassadeur de France auprès de l'UNESCO, Jean Musitelli, ainsi qu'avec le Cabinet d'Hubert Védrine, Ministre des Affaires étrangères de France, et ceci grâce à la complicité de Catherine Bizot et de Josseline de Clausade.

Il prendra également attache avec Géraldo Cavalcanti, Secrétaire général de l'Union Latine. Un accord entre la future Académie de la latinité et cette institution intergouvernementale y est évoqué. Il

sera signé, à Rio de Janeiro, le 12 mars 2000, marquant ainsi l'identité et la différence des missions entre elles.

Lors de l'audience avec le Ministre français, C. Mendes présente un premier document de travail intitulé «Vers la création d'une Académie de la latinité», où se trouve ébauché l'appel à la *Rencontre de Gargonza*.

Rappelant à nouveau la fraternité entre les Académies des lettres brésilienne et française, Mendes pressent déjà que le *Prix de la latinité* fait émerger un projet plus large. Au-delà même du *Prix*, par-delà toute récompense méritée, la verticale de l'enjeu retombe sur l'idée de *Latinité*. C'est celle-ci qui, lors du dîner du 14 mars 1999 à l'Hôtel de Crillon, puisait à un sentiment plus profond; au delà de l'enjeu francophone et lusophone qui sera traité le moment venu, il y va du renforcement des identités culturelles, comme le point de mire d'un combat sans merci pour la survie à venir de la Latinité. L'appel, ça et là dans l'Union européenne, pour une "Europe des Cultures", déploie une autre approche et souligne l'importance que l'Académie de la latinité a au moment des mondialisations, des "pensées uniques", et de l'emprise des simulacres avancés par l'univers médiatique.

Par ailleurs, ce premier document de travail évoque déjà l'idée, qui sera rejetée quelques mois plus tard, à Gargonza même, d'une "méta-académie" regroupant les autres Académies nationales.

L'idée majeure de l'Académie de la latinité est de faire le lien entre des personnalités qui reflètent l'achèvement des cultures diverses concernées par l'esprit latin et les nouvelles générations, de façon à assurer une activité créatrice continuelle, et un foyer spirituel pour leur échange. Et, surtout, comme il a été écrit plus haut, il s'agira de "*constituer une autorité morale indépendante*".

Scientifique de renom international et souhaitant qu'un lien fut trouvé entre la future Académie de la latinité et les questions de bioéthique suivies par l'Académie des sciences de France, Claude Allègre fit en sorte que le Secrétaire perpétuel de celle-ci, l'éminent

biologiste François Gros, fasse la connaissance du Recteur Candido Mendes.

La rencontre eut lieu à l'Hôtel de Crillon le 5 juillet. F. Gros et C. Mendes se mirent d'accord sur les points suivants pouvant être considérés comme une "participation des scientifiques" dans l'aire de la latinité: Qu'il faut promouvoir une "nouvelle renaissance latine" dans l'échange, très riche jadis, entre scientifiques et littéraires, qui caractérisait la diversité et l'ouverture culturelle latine; que les pays latins ont dans leur vécu et dans leur mémoire une sensibilité particulière à une "éthique de l'homme" lorsqu'il est question des retombées de la science, tandis que les pays du Nord l'ont davantage pour une "éthique de l'environnement"; qu'il faut identifier les éléments de rapprochement entre sciences de la nature et sciences humaines, car les uns et les autres se trouvent isolés dans la société.

Aussi, soulignèrent-ils l'isolement des techniques scientifiques (nucléaire, biotechnologies, chimies) qui dépassent la compréhension du grand public et peuvent être perçues comme des dangers déclenchant des peurs mythiques ou irrationnelles, etc. Il y a, en outre, sur la scène scientifique internationale, le réel danger d'une homogénéisation "panaméricaine", qui contrôle le système d'évaluation et de publication scientifique, notamment, conduisant à la perte de la diversité culturelle et linguistique. Alors qu'à travers les langues et la science, les cultures, l'histoire ou l'éthique, on peut retrouver la présence de la Latinité dans un ensemble, répondant aux besoins économiques planétaires, découvrant une nouvelle valeur de la culture latine face à l'anonymat du marché à l'ère économique.

Nota Bene

La *Rencontre de Gargonza* s'est déroulée sous la forme de réunions, promenades et repas dont le seul objectif était l'échange ouvert et convivial des réflexions autour de l'idée de la Latinité. Candido Mendes suggéra un document de travail, *Latinité & prospective — vers une Académie de la latinité*, qu'il introduisit par une brève communication, afin de provoquer cet échange d'idées et de points de vue dont les pages suivantes, enrichies par ailleurs, tenteront de rendre compte.

Introduction

A quoi la Latinité est-elle reconnaissable aujourd'hui? Est-ce la renaissance d'une culture ancienne? Est-ce un nouvel horizon culturel? Est-ce le mot qui désigne la disparition d'une mémoire historique commune? Ou est-ce encore la chute de cet horizon culturel lui-même? Peut-on définir d'un mot la Latinité? Peut-on l'identifier à une aire planétaire précise? Relève-t-elle enfin d'un espace géographique déterminé?

C'est sous l'angle de la multipolarité et par réseaux d'affinités, et non guère par analyse, que nous parlerons des valeurs latines: i.e. du prix et de l'échelle de prix que nous donnons aux choses. La Latinité concernerait ainsi des pans entiers de l'histoire de l'humanité par laquelle la réflexion de l'homme, en ce qui est propre à l'homme, puise et avance dans une terre d'élection.

Aussi, la Latinité est-elle confrontée à l'avènement du virtuel, à quelque chose de nouveau que l'on ne parvient pas à se représenter dans le répertoire historique classique.

Il semblerait que l'inconscient collectif — à supposer que l'on puisse en prendre individuellement conscience — ait perdu la possibilité d'une référence historique commune et d'un patrimoine de mémoire. La Latinité serait ainsi comme le *réservoir immémorial d'un imaginaire à l'affût du différent et de sa renaissance en sursis.*

Qu'y a-t-il à reconnaître de particulièrement latin ou non latin dans l'univers médiatique et dans son emprise sur l'imaginaire?

A supposer que la Latinité soit *la disparition innommable*, est-ce à dire qu'il faut la nommer avant de partir à sa recherche? Ou peut-on établir une méthode comparative des cultures existantes, afin de dire en creux ce qu'est la Latinité? Et comment, dès lors, y dresser le mur d'une culture dans sa singularité propre?

Etant entendu qu'il ne s'agirait à proprement parler ni de retrouver une perte, ni de dresser les cultures les unes aux autres, ni non plus de cantonner la Latinité dans une tour de Babel réduite à quatre ou cinq langues, comment écrire la grammaire et la syntaxe de notre temps, quant à l'horizon culturel de la Latinité?

Il y a de nouveaux "codes culturels" faits d'anachronismes, d'amalgames, de simulacres; c'est le dialogue à plusieurs niveaux et à des moments différents des nouveaux Barbares que nous sommes. Dans ce contexte, les revendications culturelles parlent plus de "perte d'âme" que d'ouverture à l'atonie planétaire, où se joue pourtant le nouveau sens du monde, où se fait le nouveau partage du sens.

L'hégémonisme culturel actuel passe dans le monde médiatique par des étapes symboliques contradictoires, par la succession simultanée d'icônes en tout genre, qui font dériver le sens et réifient le discours à l'œuvre. Des formes inédites y coexistent avec les vieilles souches culturelles; le vieux dialogue interculturel répond à de nouveaux clivages; nous trouvons plusieurs époques entremêlées dans une même ville, simultanément, avec leur cortèges de symboles, croyances, mythes, techniques et superstitions...

La Latinité pourrait-elle ainsi encore apporter du ravissement, du rapt culturel et de l'enlèvement légendaire, voire de l'avènement spirituel? Et cela même, dite par une nouvelle grammaire et une nouvelle syntaxe, qui ne répondent pas toujours au codage classique.

L'Amérique latine apparaît aujourd'hui comme le continent de cette nouvelle Latinité. Mêlée aux rites et aux mythes indigènes, la

narrative christique y noua un dialogue surréaliste. Face au manque de viabilité des chroniques nationales, voire à la déconfiture répétée de leur modernité en sursis, les Nations latino-américaines ont pourtant intégré dans leur mémoire tronquée une glorieuse souche latine. Cherchant à être comme des Nations, les pays latins de cette Amérique vivent une Latinité qui compenserait ce manque de pouvoir être national et qui se traduit par un merveilleux qui n'a rien d'onirique ni de rêveur. C'est pour nous comme l'attente d'une *Terra Nostra* (Carlos Fuentes) ou comme l'exil intérieur de *Cent ans de solitude* (Gabriel García Márquez), ou comme un amour impossible et un père insaisissable (Juan Rulfo). L'Amérique latine est ainsi la chasse gardée des utopies. La persévérance d'être Nation est symbolisée dans le mot célèbre de Bolivar: labourer la mer!

Mario Vargas Llosa est un autre atout du merveilleux qui fertilise l'imagination dans toute la Latinité des Amériques. Il fait du mythe des *Canudos*, au fin fond du Brésil la métaphore de la guerre aux lisières du monde. Euclides da Cunha est une saga de l'Histoire, où, sous la plume de Vargas Llosa, des métaphores masquent l'horreur.

Dans l'exubérance, l'impétuosité et l'hospitalité, la Latinité vit sous les douces lumières d'un été indien. Elle est ainsi comme le chef-d'œuvre d'une perte qui n'a rien d'une décadence, qui n'est pas davantage une renaissance, qui se broie dans l'engrenage en structurant un monde nouveau avec sa communication, sa mémoire, ses plis et ses détours dans les cultures du monde. C'est comme si l'opulence du monde latino-américain n'avait pas fait l'apprentissage du corps-à-corps avec un réel qui aboutirait à la mémoire du déjà fait, d'une "praxis souillée".

De Mexique à Buenos Aires, en passant par São Paulo, Rio de Janeiro, Brasília, Quito, La Paz, Bogotá, le vécu des mégapoles latino-américaines offre aujourd'hui une nouvelle syntaxe où se mêlent, fracturés, commencement et origine. C'est une sorte de chute à vide de nouveaux contenus narratifs. Y a-t-il une mémoire unique préala-

ble à ce *Nouveau Monde*? Quelle est l'identité qui pourrait rassembler tant d'hétérogénéité et dire un ensemble historique constitué de masques, de logiques contradictoires où règne la complexité vivant à la température de sa propre destruction? Entre *Ancien* et *Nouveau*, manque le *Moderne*. Est-ce la Latinité le fil conducteur et l'immatérielle souvenance où passé immémorial et avenir incertain creusent le présent? Ce serait trop, s'il suffisait d'un immense appareil conceptuel aménageable à merci, alors que la nouvelle syntaxe latino-américaine jongle déjà avec les nouvelles technologies sans être elle-même passée par la *Modernité*.

Dans de telles conditions, la Latinité n'est pas la nouvelle *Pierre de Rosette*, mais un extraordinaire codage que l'on approche par déconstructions langagière et symbolique, afin de repérer les tatouages culturels. Car, dans l'infini du numérique, le "radeau de la Latinité" peut être comme la bouteille à la mer, lancée en quête d'alternative et de différentiel. Il serait alors confié à la Latinité, pour notre illustration, la mission volontariste de contenir et de porter la nouvelle syntaxe entre anciens récits et sens inédit.

La Latinité serait alors *comme le contenant d'un nouveau contenu culturel* dont le récit est en train de se faire. Tel serait le voyage d'un Ulysse contemporain vers une paléontologie du futur retrouvé pour les pays latins.

La Latinité n'est pas que le musée des valeurs désuètes. Et l'*Académie de la Latinité* n'est pas une entreprise revendicatrice ou récupératrice. Nous sommes face au retrait naturel, voire au bannissement culturel de l'authenticité des choses.

Ainsi, nous sommes en mouvement dans le temps et tout le reste est incertitude. Le pragmatisme naïf du "quoi faire" face aux phénomènes ne nous vaut pas davantage l'effort à peine perdu d'une nouvelle *gigantomachie parolière*. Et la Latinité reste pourtant un défi de haute pensée pour nous donner, devant l'éphémère des choses et des vanités, une certaine contenance.

La Latinité n'est pas un discours déjà prêt ou du "déjà fait". Sa force est dans l'ouverture originelle qui la porte. C'est comme une posture dans le mouvement pour donner à la mort le moins de prise possible; c'est comme un contenant qui ne se réduit pas à son contenu; c'est comme cette mer toujours recommencée au creux d'une cruche et qu'un geste enfantin cherche à vider.

L'*Académie de la latinité* n'aurait donc pour vocation ni le repérage des fossiles culturels, ni le quadrillage topographique pour installer des scénographies dans un théâtre de la décadence.

Certes, la Latinité contient l'essence des Empires, mais elle contient aussi le ravissement christique et l'hospitalité du désert, la liberté, l'égalité et la fraternité. Son passé est riche, encombrant parfois et souvent déphasé devant les nouveaux barbares du virtuel sans trace, qui ne connaissent des valeurs antiques que le maniement des mots et le ludique caricatural avec lequel colorer des "monstres de poche".

La Latinité est-elle politique, culturelle (musique, danse, poésie, architecture, gastronomie...), sociale, psychologique, historique, métaphysique, ou simplement tout cela à la fois, philosophique, en somme? Comment intègre-t-elle l'inédit qui émerge dans la marginalité s'ignorant de tout commencement, voire de tout rattachement culturel?

La *Banlieue* de Brasilia est exemplaire de ce kaléidoscope de marginalité, où survivent des millions d'abandonnés en errance culturelle, dans un *vade mecum* de simple fonctionnalité dialectale, laissés au minimum d'une survie/reconnaissance tribale, s'accrochant à des pratiques alimentaires ou décoratives. Le social y est comme un sur-moi fait d'ésotérisme servile et primitif aux alentours érigés en négatif et en grotesque, bref, en gangue carnavalesque. Pour Ulrich Beck, nous serions devant une "marginalité carnavalesque" comme mode de survie sémiologique, voire symbolique, de ces immenses strates sociales, abandonnées de tout centre politique et/ou spirituel.

Elles seraient laissées aux jeux des fétiches sectaires qui s'épuisent dans un éternel retour de besoins immédiats.

Il y a cependant une force créatrice en toute chose. Prenez, par exemple, ce langage étonnant issu des *Favelas* de Rio de Janeiro, où cohabitent de façon simultanée, mais vivant différentes configurations espace/temps, la plus effroyable marginalité et la plus imposante modernité. On y constate l'émergence d'une sorte de "culture interjective", où l'emprise des voyelles colorées de mille façons créent des totems phonétiques comme autant de "pokémons linguistiques". Ce sont des "tribus sémantiques". Mais, il est vrai que tout parlant porte en lui le mystère du langage... "*Voyelles, je dirai quelque jour vos naissances latentes*" (Arthur Rimbaud, 1871). Le portugais est la langue support, mais guère la langue contenue, qui exprime cette marginalité brésilienne. Serait-ce, comme dirait Paul Ricoeur, un au-delà — ou plutôt, dirions-nous, — un en-deçà de la narrative structuratrice contemporaine, dont relève l'enjeu de notre quête/mission? Car, cette marginalité, soit au cœur de la ville, soit à l'extérieur, ne répond pas à un discours basé sur un imaginaire historique commun.

Mais il y a peut-être plus étonnant encore, comme cette marginalité de la violence exprimée par les jeunes tueurs à gages des bidonvilles de Medellín. Leur rituel macabre, qui précède l'assassinat de leur victime anonyme, est justifié par une "prière" à la *Virgen de los Sicarios* (la "Vierge Marie des Tueurs à gage"). Il s'agit d'un détournement conceptuel incroyable où l'idée de protection incarnée par la Vierge catholique embrasserait à la fois le juste et l'assassin. Mais, de même que les paysans enrôlés en Croisade faisaient bénir leurs épées avant d'aller tuer des Sarrasins, les *Sicarios* bénissent eux-mêmes les balles, en invoquant la sainteté de la Vierge Marie, pour atteindre la cible et pour "tuer sans faire souffrir". Comme s'il fallait depuis toujours et à chaque fois reprendre le travail culturel d'adéquation entre le mot et la chose, faire et refaire le parcours initiatique pour que la splendeur du bon, du juste, du beau, du vrai s'accomplisse...

Au cours du XXI^{ème} siècle, São Paulo, Rio de Janeiro, Mexique, Lima, Bogotá, Caracas, Buenos Aires, ouvriront encore plus l'abîme de la marginalité et de la fracture sociale qui sévissent au sein de leur population. La survie de la Latinité comme mémoire deviendra de plus en plus évidente et nécessaire. Cela suppose qu'il faille s'aviser, comme le dit Alfred Weber, de l'articulation et du décalage des processus où l'histoire est la conjonction entre support de continuité et un "civilisateur". Nous dirions, entre un processus culturel inédit et un "cristallisateur". La différence européenne, l'exception culturelle française, par exemple, y jouent en contrepoint. L'Italie présente par ailleurs déjà cette "conjonction créatrice" et signifiante entre la *Citta*, le *Duomo* et la *Piazza*. De même, on trouve dans le creuset France l'Etat Nation, le Roi, la Révolution, le Tiers état et le Peuple. Il y a en Espagne et son *Siglo de Oro* un empire qui marie bien la Croix et l'Epée par delà les mers. Ainsi, en est-il aussi de la Gloire de l'éternel marin qu'est le Portugal: merveilleux *Gardeur de troupeaux* enseveli dans les eaux d'un fleuve au commencement de l'an qui, comme le Tage... "*porte de grands navire / et à ce jour il y navigue encore, / pour ceux qui voient partout ce qui n'y est pas, / le souvenir des nefes anciennes*" (Fernando Pessoa, *Le Gardeur de troupeaux*, le 8 mars 1914). Au Grand Sud des Amériques, à Buenos Aires, il y a aussi le souvenir, voire la nostalgie des "Nefs anciennes". On dit que l'Argentine aurait un "commencement" alors que le Mexique, par exemple, aurait une "origine". Mais, où commencent-ils vraiment l'un l'autre?... "*Pas de commencement possible à Buenos Aires. / Je le sens éternel comme l'eau, comme l'air*" (Borges, *Fondation mythique de Buenos Aires*, 1929).

Dans la Région andine comme au Centre des Amériques, l'on vit l'attente toujours recommencée d'une forte singularité en sursis, où la réalité est rêve et le rêve devient réalité. Où l'imagination se nourrit de réalité sans pour autant s'y résoudre. Du mythe littéraire dans *Cent ans de solitude* au mythe politique bolivarien, même com-

bat: l'impérieuse volonté d'être soi-même le référent d'une histoire authentique. Et que dire, cependant, du Grand Mexique? Que dire du labyrinthe où bifurque sa temporalité? Il va et vient dans les entrailles de ses Pyramides en quête du Père... "*Ne manque pas d'aller le trouver, me recommanda-t-elle. Il s'appelle comme ceci et comme cela. Je suis sûr qu'il aura plaisir à te connaître. —Alors je ne pus faire autrement que de lui dire que j'irais, et je le lui dis tant que je le répétais encore après avoir réussi à dégager mes mains de ses mains mortes*" (Juan Rulfo, *Pedro Páramo*, 1955). Ce Père qui ensemença la *Terra Nostra* d'innombrables descendants métissés, suspendu à un vers de Dante pour mieux saisir l'éclair du temps opportun qui féconde sa *Malinche*, lui ouvre un hôtel vénéré et lui fait un pont royal quelque part dans Paris, juste l'instant sublime où... "*paume offerte, prendre, recevoir, à nouveau réapparaît la moitié perdue de ta fortune, ton amour, ton intelligence, ta vie et ta mort...*" (Carlos Fuentes, *Terra Nostra*, 1975).

Aussi, y-a-t-il plus au Nord des Amériques des espaces/temps où vit une Latinité créatrice. Au Québec, où s'y dresse une alternative culturelle contre l'homogénéisme anglo-saxon; à Miami, à Los Angeles, à San Diego il y a une Latinité des Latinos qui forgent et font exister la singularité de leur identité au cœur de l'Empire des Etatsounisiens. C'est une Latinité faite de musique et de gastronomie, mais aussi de jeux de ballon et d'improvisations, d'hospitalité caribéenne, de réserve chaleureuse mexicaine, de nostalgie et d'esprit picaresque andins.

La Musique et le Football portent très haut la singularité des Latinos au centre et à la périphérie du Grand Empire contemporain. Il s'agit ici de deux expressions sublimant le corps. Ce sont des traces évanescences qui marient dans l'ici et le maintenant les rythmes et les savoirs vivres de la *Salsa* et du *Ballenato*, puis du rêve et de l'espoir, de l'utopie d'un monde meilleur. Musique avant toute chose... "*Tu passes la vie entière voulant atteindre le son / et tu ne t'aperçois pas, mon*

frère, que cela n'est pas facile / si tu ne le portes pas dans le sang, / s'il n'est pas le tien. / Pour jouer un air / il faut le porter dans le cœur...” (Salsa d'Israel González, interprétée par le Septeto Nacional Ignacio Piñero, 2000).

Idées, Intuitions et Propositions

La première question abordée à Gargonza, après le discours introductif de Candido Mendes, concernait l'identité de la future Académie. Il s'agissait, en somme, de savoir ce qu'était une *Académie de la Latinité*. Et il fallait non seulement le dire, mais aussi l'écrire, étant entendu l'importance du *Droit écrit* dans les pays latins, comme le rappela Maurice Druon. Cette identité devait donc s'exprimer dans un document définissant d'abord l'objet, puis sa composition. Après quoi, viendraient les sièges, les organes directeurs, les personnels, le financement, etc... Il s'agissait par conséquent d'esquisser les *Statuts* de l'Académie de la Latinité.

Trois questions subsidiaires se posaient: faut-il fonder cette Académie? Quel doit être son nom? Quel doit être son objet?

Personne n'a douté de la pertinence du moment. Quant au nom d'*Académie de la Latinité*, C. Mendes souligna fort à propos que nul ne possédait le *copyright* de "Latinité", ni non plus celui d'"Académie". Par ailleurs, le mot sacré d'Académie pouvait être revu, dès ses origines platoniciennes jusqu'à nos jours, en passant par Florence, dit Dan Haulica. Et en passant par l'académie de billard, plaisanta Druon. A quoi Haulica rétorqua que même, en effet, les joueurs de billard savait identifier les meilleurs parmi leurs pairs.

Sur le fond, concernant les missions de l'Académie, Federico Mayor dit qu'il faut préserver la "haute technologie", la "haute huma-

nité”, la poésie, la diversité culturelle et la tolérance. Par et avec cette Académie, un *nouveau contrat* pour la Latinité doit être conçu et promu, à travers les pays latins, comme un exemple planétaire. Il rappela les quatre nouveaux Contrats que sous sa direction l’UNESCO allait présenter à l’ONU en 1999: le social, l’environnemental naturel, le culturel et le moral. “*Cela est indispensable, car le monde est déboussolé*”, dit Mayor. En effet, le monde paraît étourdi d’information; il manque cependant de connaissance sur lui-même et de réflexion globale. Ces nouveaux contrats esquissent un plan de développement durable.

Aussi Mayor a-t-il souligné l’importance de l’artisanat comme mode de vie dans les pays du Sud, notamment dans les villages, qui contribue à la reliance du tissu social, à l’échange à l’échelle inter-individuelle. L’Académie se doit d’en tenir compte et de trouver les modalités de promouvoir et de défendre dans l’économie mondialisée cette valeur humaine de reliance et de convivialité que l’on trouve chez les artisans. Mais il y a aussi leur dimension de mémoire du savoir-faire pluriel et récursif. C’est la mémoire des mains et des habitudes. Ce n’est pas le procédé mnémotechnique et numérisé, fut-il sophistiqué, des machines.

Conserver l’énorme *capacité d’inquiétude* et d’*étonnement* est un autre point sur lequel Mayor invite la future Académie à travailler. Comment contribuer à l’éducation par l’étonnement et l’inquiétude? Une éducation qui soit différente de celle que l’on espère par l’ordinateur. Face à la froide précision, voire certitude, des machines, c’est une “pédagogie de l’inquiétude” qu’il faut préserver. Mayor suggère l’équation suivante: “*d’abord la mère et le père, puis l’institutrice et le livre, et en dernier l’ordinateur*”. Car, les enfants subissent informations et certitudes au lieu d’acquérir une façon d’assimiler, donc d’in-former la formation en connaissance et d’avoir de l’incertitude, de réinventer la vie, sinon: quel ennui! Par l’inquiétude, par la remise en question nécessaire chaque jour, toutes les questions de notre vie prennent un visage humain.

Il s'agit ainsi, dit **Federico Mayor**: "...d'éviter ce *fondamentalisme terrible, ce dogmatisme que nous voyons partout. Nous ne le voyons pas seulement dans des sectes religieuses, nous le voyons aussi dans des principes économiques. Les principes économiques — structurels — ont été — rappelle encore Mayor — plus dogmatiques que peut-être le fondamentalisme que vous voyez dans toutes ces barbaries. Et c'est notre faute, et la faute des représentants de nos gouvernements qui, au lieu de dire d'abord la culture, parce que c'est nous sauver tous ensemble, au lieu de cela, ils sont en train d'investir autrement. Ils sont en train d'investir dans des machines de guerre et on ne se rend pas compte; après on s'en plaint. On dit: oh! vous voyez l'Internet! c'est tout en anglais! Ecoutez, oui! c'est votre faute. Il est en anglais parce que vous n'y investissez pas dans la diversité culturelle et linguistique. Là aussi, il faut investir, de la même façon qu'il faut payer... des avions de guerre. Il faut aussi payer la paix qui a un prix, l'environnement qui a un prix, la culture qui a un prix. Et cela est à mon avis un devoir que nous devons assumer.*

Dans quelle mesure une Académie de la latinité ou un Institut de la latinité serait capable de contribuer à cette mémoire, à cette présence morale importante devant les décideurs pour leur dire d'écouter les autres? Je dois vous donner ma propre expérience: quand je suis arrivé à l'UNESCO, on m'a dit que l'UNESCO était trop politisée! Et moi, comme politicien, j'aime la politique et je pense que la politique c'est précisément, surtout si elle est poly-éthique, l'instrument au service du peuple, de la démocratie. Or, je me suis aperçu que c'était exactement le contraire: il n'y avait précisément pas à l'UNESCO de Politique; il y avait tout, sauf la Politique; c'était absolument déboussolant. Il en faut pourtant une. Quel que soit le pays représenté, vous avez la mission de rappeler au plus haut niveau, aux leaders du monde, leurs devoirs, parce que les grands visionnaires qui étaient les fondateurs de l'UNESCO l'avaient dit. Nous avons plusieurs devoirs, mais nous n'avons qu'une mission: la paix! Elle ne peut pas se faire en faisant des petites choses dans un coin. Il faut le faire en faisant face aux Goliath, avec la seule force de

la parole, jamais de violence; leur dire qu'ils se trompent. Une des choses qui nous arrive maintenant avec tant de télévisions, d'ordinateurs, de superflu et pas assez d'essentiel —, toutes ces choses font que nous ne pouvons pas écouter les vrais messages de notre temps. Le résultat est que nous sommes effectivement dans une grande détresse. Nous n'avons plus de mémoire, ni le temps de réfléchir sur le passé et sur le futur. Moi, la seule mémoire qui m'intéresse est celle du futur; la mémoire du passé est pour les historiens. Je voudrais penser l'avenir à écrire avec les leçons du passé. Car, si l'avenir n'était pas écrit, nous n'aurions pas la possibilité de contribuer à ce qu'il soit vécu de façon plus équilibrée. Est-ce que cette Académie de la latinité pourra contribuer à écrire mieux le futur? Est-ce que nous serons capables, par cette académie, de pouvoir contrecarrer un peu ces méga-fusions économiques qui manipulent le monde?

Par ailleurs, je suis préoccupé par la transformation des Etats. La lucidité d'un seul homme, Mikhaïl Serguevitch Gorbatchev, conduit à l'effondrement de l'Union soviétique en 1989. Quelle merveille! Les Russes avaient oublié la liberté. On croyait à tous ces faux espoirs, à tous ces pouvoirs monolithiques, énormes, omniprésents, omnipotents, dans lesquels les citoyens étaient enfermés; et tout d'un coup on s'aperçoit qu'ils avaient oublié la liberté et la solidarité. Nous avons un système qui est basé sur la liberté, l'égalité et la solidarité. Or, cela n'est pas le cas. Le capitalisme est si brutal à cet égard qu'il est un système sans aucune liberté, donc sans aucune justice et le résultat ce sont ces mégafusions des grandes entreprises devant lesquelles les Etats sont très petits. La plus part des Etats aujourd'hui sont déjà petits devant cette énorme dimension: les mégafusions de ces entreprises multinationales qui vont bien au-delà de nous, les citoyens. Nous avons même entendu les Gouvernants de grands pays dire publiquement leur impuissance à gouverner. Car, les capitaux circulent chaque jour dans le monde en dehors de notre portée. Nous n'y pouvons rien et donc nous devenons très petits pour la défense de ce qui est notre liberté.

A quel niveau devons-nous, pouvons-nous intervenir pour le dire? Cela est important pour voir si oui ou non il faut créer cette académie. Dans quelle mesure on pourrait, par une académie qui serait un ensemble de toutes les académies nationales, donner une réponse supranationale à des problèmes supranationaux. A mon avis, aujourd'hui, une grande partie du problème est là, et l'Etat nation est devenu trop faible, il est à peine capable de faire face aux problèmes nationaux. Et les organisations comme l'Union Européenne ne sont à ce jour que des agrégations commerciales sans aucune capacité à leur donner une force morale et donc nous sommes complètement démunis devant ce gigantisme, qui va bien au-delà de notre capacité d'interlocution. Seul le pouvoir moral peut faire face, à l'échelle supranationale, à des problèmes supranationaux. Et donc est-ce que cela vaut la peine de créer une Académie de la latinité, de voir comment il faut la créer? Alors, je reviens à ce que disait tout à l'heure Maurice Druon. D'abord, il faut bien se concentrer sur le pourquoi faire et une fois que nous trouvons des éléments suffisants pour dire oui! cela vaut la peine, on aura la force pour défendre une civilisation qui a non seulement son passé mais surtout le rôle que celui-ci peut jouer dans l'avenir, c'est cela qui m'intéresse. Le passé, c'est très beau, mais quel rôle peut-il jouer dans l'avenir pour reconnaître une situation et, surtout, pour la transformer?

Et si la conclusion était: oui, nous devons créer l'Académie de la latinité, alors nous devons dire pourquoi. Une fois que nous disons oui, l'Académie aura sa spécificité, elle pourra effectivement être un interlocuteur de très haut niveau, même si nous ne voulons pas le reconnaître, il faudra répondre aussi au reste des questions. Je dis toujours qu'il faut d'abord énoncer le pourquoi-faire, ensuite le quoi-faire, avec qui-où-quand-et-comment. Le combien vient à la fin, parce qu'on a souvent la mauvaise habitude de commencer par lui. On me dit est-ce que vous avez tant d'argent? Non! Il faut d'abord dire pourquoi-faire, avec qui-où-et-comment, puis finalement le combien. L'argent, on peut toujours le trouver si on sait bien pourquoi-faire, avec qui-où-et-comment.

Donc, je pense qu'il faudra aussi pour cette décision sur le pourquoi faire et sur les spécificités que pourraient avoir ce collège ou cet institut ou cette académie, savoir quels sont les facteurs en présence, quels sont les éléments d'intégration pour donner force, dès les premiers moments, à cette académie?

Car, si l'académie est seulement constituée de grandes personnalités, assorties comme un dessin sur les vitraux, ce sera très difficile d'avoir une mémoire commune, une voix commune. En revanche, si nous indiquons quels sont les facteurs en présence, quelles sont les académies déjà existantes, même s'il y a des académies ça et là en sommeil, mourantes mêmes, nous pourrons précisément leur donner un nouvel élan. Si nous avons des piliers, la construction sera solide et le rayonnement à l'échelle nationale et internationale sera fort.

Bref, si nous avons la possibilité de mobiliser les meilleurs, nous aurons un haut niveau d'interlocution avec les responsables de grandes méga-fusions et avec les grands leaders du monde. Mais si nous nous rendons compte que même avec toutes ces académies déjà existantes, si avec tout ce que nous avons déjà comme grands personnages, possibles si nous pensons que sincèrement nous n'aurons pas la capacité d'avoir une voix puissante à l'échelle mondiale, je vous dirai: ceci va nous amener à beaucoup d'efforts pour rien. Alors, il vaut mieux repenser les choses et voir à un autre moment, qui pourrait être plus approprié, pour l'accouchement d'une telle institution.

Ou bien vous avez le courage et l'indépendance de dire ce que vous pensez au plus haut niveau, ou cela ne sert à rien. Je n'ai jamais aimé les courses de taureaux, je pense que c'est barbare, mais il y a un proverbe qui dit: 'Il vaut mieux une corrida — avec les cornes, la force, le danger du taureau — qu'une centaine de novilladas'. Alors oui pour une 'corrida' qui vaudrait la peine, si nous pouvons avoir un poids, si nous pouvons avoir une présence internationale pour aller de l'avant. Mais si c'est pour faire une petite novillada, moi, je n'y vais pas. Un jour je l'ai compris et je l'ai dit au Premier ministre indien. Il y avait là quelques pays représentés, dont la France, qui critiquaient les plans d'éducation pour

les pays en développement, et se demandaient si les pays développés avaient besoin d'éducation. Alors, je leur ai dit: 'mais oui, chez vous aussi: tous les pays doivent reconnaître que l'éducation est la maîtrise de soi-même et c'est très différent de ce que vous leur donnez'. Au cours d'une conversation avec le Premier ministre de l'Inde, je peux avoir un impact sur un milliard de personnes. Ici ou là, je n'ai qu'une influence très limitée, à une échelle nationale, qui n'a aucun écho à l'échelle mondiale. J'ai toujours dit qu'il est un des grands personnages avec lequel je m'étais entretenu, parce que quand je lui ai dit: 'écoutez, n'attendez rien de l'extérieur, n'attendez jamais rien, tout ce qui vous viendra de l'extérieur c'est pour un peuple riche et vous êtes pauvre, donc c'est vous-mêmes qui devez définir de nouvelles priorités, vous rendre compte: ou bien l'Inde a plus d'argent pour l'éducation dans son propre budget, ou vous n'avez rien à faire d'ici quelques années, vous serez débordés par la fertilité, par la natalité et vous serez un grand peuple de misérables'. Monsieur Narashi Mara, en sortant, m'a dit: 'Je vais convoquer aujourd'hui même tous les gouverneurs de l'Etat de l'Inde et nous allons essayer d'arriver en 2005 aux 6% d'investissement annuel pour l'éducation.' Cela représente des milliards et des milliards de dollars. Quand je suis sorti de cet entretien, j'ai pensé: voilà le secret. Une corrida, et non une centaine de novilladas! Donc, si nous pouvons faire ici une grande corrida, je serai à vos côtés. Vous voyez, je parle beaucoup de taureaux même si je ne les aime pas, mais le proverbe est très juste."

L'intervention de F. Mayor et l'introduction de C. Mendes donnèrent un échange d'opinions très fructueux.

Hélène Carrère d'Encausse considère que les directions ne doivent pas s'opposer aux alternatives, qu'il faut aller dans diverses directions en même temps. Comme pour la Francophonie, "*l'orientation doit être politique, voire morale*". Et l'autorité politique découle, pour Carrère d'Encausse, d'un projet politique autonome. Léopold Sédar Senghor et Maurice Druon le disaient déjà: "*la francophonie doit être considérée comme une réalité géopolitique*".

Faut-il défendre la culture latine? Certainement. Mais ne s'impose-t-elle pas d'elle-même, comme une évidence? Pour Carrère d'Encausse, il faut à la fois être sur la défensive et à l'avant-garde. S'agissant du Brésil et de l'Amérique Latine, nous sommes à la fois, dit Carrère d'Encausse, *“dans le domaine de la culture et dans le domaine du développement”*. Deux hypothèses que l'on doit mener de front. L'Académie de la latinité comme expression de la culture de la latinité et un Institut de recherche de la latinité comme contrepoint. *“Si l'Académie de la latinité a un sens, dit Carrère d'Encausse, c'est d'être la référence pour le développement. Il est dangereux de faire de l'Académie le lieu de recherche de tout ce qui se résoudra sur les problèmes du développement, par exemple. L'intégration ne suppose pas obligatoirement l'unité. L'intégration peut se faire par la division des choses. Les Africains s'opposaient à la Francophonie. Cependant, celle-ci est aujourd'hui un plus. Car il y a tout de même un fonds commun: c'est la démocratie, la liberté, la légalité, la solidarité; c'est ce qui ne va pas obligatoirement avec des sociétés qui ne sont pas encore totalement développées.”*

Edgar Morin s'est prononcé en ces termes: *“Dans les pays de langue latine, y compris de l'Europe du Sud, de l'Amérique Latine, il y a ce dénominateur commun qui est Sud. Mais, disons: face à l'hégémonie d'une logique de civilisation et de pensée issues du calcul, au quantitatif, aux techniques, qui tend à l'hégémonie, quelle autre logique? Le fait que souvent le sud est dit 'sous-développé' signifie que dans ce sud il y a, disons, les résistances, les défenses du concret, du singulier, des qualités de ce qui ne peut pas se réduire au calcul, à commencer par les problèmes de la qualité de la vie, les diversités culturelles. Avec cette originalité pour les pays latins par rapport aux autres pays du sud: il y a l'empreinte de quelque chose qui est le maintien du sens de l'universel, c'est-à-dire ce n'est pas une défense qui veut se refermer, se recroqueviller dans une ethnie propre, c'est quelque chose à travers tous les héritages civilisateurs qui ont marqué les pays méditerranéens ou l'Europe du Sud, puis les métissages culturels profonds qui ont existé et qui existent encore en Amérique lati-*

ne. Il y va donc de cette idée de l'universalité. Alors, bien entendu, nous savons très bien que tous ces concrets, ces qualités, nous le voyons aujourd'hui, ont un substrat social et économique nécessaire. Il faut qu'il y ait de l'artisanat, n'est-ce pas? l'exemple en est montré. Il faut qu'il y ait de la petite et de la moyenne exploitation pour pouvoir effectivement éviter ce déferlement quantitatif qui a donné la vache folle, le poulet à la dioxine, les mégafusions des multinationales, etc. Il y a évidemment tout un ensemble de choses et ce qui est important c'est que tout ceci doit prendre une configuration qui n'est pas seulement de résistance, puisque effectivement il faut intégrer les techniques, il faut intégrer Internet, il faut intégrer beaucoup de choses, n'est-ce pas? qui sont du Nord, mais il est évident qu'il ne faut pas se laisser dévorer et laisser jouer des processus de destruction, et puisque les pays de langue latine ont fortement le sens de l'universel, par là même, sans vouloir être les porte-parole, ils peuvent défendre les intérêts et les cultures latines des autres pays du sud: européens, africains, asiatiques et autres. C'est-à-dire que dans le fond, à mes yeux, la défense de nos identités communes, qui sont fondées sur la latinité, de nos diversités nées de la confrontation et du dialogue avec ces racines latines que nous devons défendre en commun, justement parce qu'une action commune, ce n'est pas seulement des défenses en commun, mais cela nécessite un effort collectif, une union des diversités pour la défense de tout ceci, donc cela peut nous donner aussi un rôle où nous ne parlons pas seulement de la défense de notre culture dans nos intérêts, mais en même temps nous pouvons être une sorte d'exemple pour les autres pays du sud. Moi je me demande si 'Académie Interlatine' n'a pas quelque chose, disons, qui enlèverait la rigidité, l'exclusivité du mot latinité, parce que la latinité c'est un substantif, les substantifs sont très denses et ils risquent d'écraser, si je dis interlatine, le mot inter signifie qu'il y a des éléments qui ont évidemment ce caractère commun, mais qui sont différents. C'est la seule suggestion que je peux faire à ce niveau-là."

Hector Bianciotti s'est ensuite prononcé comme suit: "J'ai remarqué un mot important pour le Brésil: le mot *syntaxe*. La *syntaxe*

pour moi, c'est l'essentiel. Cela veut dire que c'est le squelette d'une langue. Une langue peut changer des mots, mais elle ne peut pas casser la syntaxe, et si une syntaxe est cassée, c'est une autre langue. Une syntaxe, c'est toujours un danger, même dans les pays les plus civilisés. Je ne vais pas faire un discours sur la syntaxe. La seule chose que je connais de la latinité, c'est sa diversité, parce que l'Amérique latine ce n'est pas l'Amérique latine, il y a beaucoup d'Amériques latines dans chaque pays et chaque tradition: il y a les Aztèques, les Mayas, les Incas et les autres venaient alors d'Espagne et d'Italie, de France, d'Angleterre, d'Allemagne, bref, d'Europe et beaucoup d'esclaves d'Afrique. Aujourd'hui, il y a en Amérique latine des gens du monde entier. Voyons ce qui se passe en Argentine. L'Argentine a été un pays, disons, qui a été culturellement, foncièrement latin. Et, aujourd'hui, les Etats-Unis l'envahissent et la France est là, aussi, heureusement. Elle est présente avec Telecom, avec La Lyonnaise des Eaux, avec EDF. Il y a une sorte de regard nouveau vers la France, mais les Etats-Unis sont vraiment un pays qui envahit et beaucoup de gens, qui avaient d'abord étudié le français et qui même avaient fait des études dans les Alliances françaises, n'y sont plus. Il y a une chose très grave, c'est que les gouvernements de chaque Province rendent l'anglais obligatoire dans les écoles et ferment les Alliances françaises. Il y en avait 104, d'excellentes; elles ne sont plus aujourd'hui qu'une dizaine qui comptent vraiment. Et qu'est-ce qui se passe? Je veux dire, c'est qu'aujourd'hui, parce qu'il y a de nouveau un peu d'activité culturelle autour des entreprises françaises, il y a par exemple non pas des gens qui vont faire des études en France, mais des gens qui sont déjà dans l'université, des spécialistes, par exemple, de certaines choses, qui ont trait à ces installations françaises en Argentine et qui font des études en français parce qu'ils en ont besoin pour eux et pour leurs enfants. Mais, je pense qu'il y a une chose qui dépend du gouvernement de chaque pays, en l'occurrence de la France, c'est-à-dire du choix des éléments, des professeurs qu'ils envoient dans les Alliances. J'ai l'expérience, je peux le dire, il y a par exemple le plus grand lycée français à Buenos Aires, 1.500

élèves, magnifique; depuis trois ans c'est un désastre. Et là j'ai constaté, parce que j'ai rencontré des gens qui ont entre 50 et 60 ans aujourd'hui et qui avaient fait, comme leurs parents, des études en français. Or les enfants qui ont aujourd'hui 22, 23 ans n'ont pas fait leurs études en français, alors que c'était une tradition familiale. Et ils pensent maintenant envoyer leurs enfants aux Etats-Unis. Donc, pour moi, la seule chose qui me semble importante pour l'Argentine, ce serait d'avoir un contact avec le gouvernement français. Et j'imagine que ce n'est pas une chose exceptionnelle, le cas de l'Argentine. Cela doit concerner d'autres pays. Mais c'est tout à fait marginal par rapport à cette énorme lésion qu'il y a avec l'Amérique latine et qui est assez bien expliquée, je veux dire c'est une toute petite chose... moi, j'ai toujours cultivé un jardin tout petit."

Federico Mayor a souhaité reprendre la parole pour dire ceci: *"Il y a eu quelques mots-clés dans vos interventions. L'un touche à cette vision que si on veut avoir un pouvoir moral pour s'adresser aux gouvernements ou aux gouverneurs à un moment donné, ou même aux organisations intergouvernementales, il faut le faire avec le meilleur. Vous avez parlé d'institut, vous avez parlé de recherche, d'académie. Je suis absolument d'accord avec vous. Cette académie, ou quel que soit le nom que finalement nous lui donnerons, doit être une institution indépendante qui regroupe et qui est en contact avec toutes les académies, celles-ci ne la constituant pas pour autant, car effectivement on ne peut pas devenir peu à peu un monstre qui souhaiterait tout faire. Le deuxième, c'est, vous l'avez évoqué, la francophonie et l'Union latine, ce sont déjà deux grandes institutions existantes. Je pense que, dès le premier moment, nous devons voir les spécificités des uns et des autres, afin qu'on ne puisse pas dire que notre Académie de la latinité soit une espèce de projection de la francophonie ou de l'Union latine. Nous serions en rapport, mais chacun dans ses propres domaines d'action et de compétences. Par ailleurs, il y a cette simplification que nous faisons toujours en parlant de l'Amérique latine ou de l'Afrique. Edgar Morin nous rappelle leur com-*

plexité et nous dit que c'est un pluriel énorme à comprendre. On parle des pays francophones de l'Afrique, alors qu'il y a quelques-uns de ces pays qui ont 200 langues, dont 4 ou 5 seulement sont les plus parlées. Ces pays ont une richesse linguistique énorme. La latinité peut devenir dans chacun de ces pays un creuset, un immense carrefour. C'est dans ces interactions qu'il y a métissages de latinité. Cela est d'une richesse extraordinaire, comme tous les métissages d'ailleurs. Donc, cette diversité culturelle, nous devons en tenir compte quand nous parlons de l'Amérique latine; nous devons tenir compte de toutes ses influences extérieures. Nous les avons représentées sur la péninsule ibérique, mais elles ont eu une transformation propre, avec les spécificités des cultures précolombiennes. La diversité est un autre mot-clé dont nous devons, dans la mesure du possible, faire un des piliers de notre définition de l'objet de l'académie. J'ai besoin de pouvoir avec force changer les investissements et les tendances de mon propre pays, où tout le monde pense business in english, technology in english. Il est vrai que dans plusieurs pays on considère l'anglais deuxième, voire troisième langue. Or, il faut investir d'une autre façon. Si la France veut défendre le français, doit-elle investir davantage dans l'Alliance française de façon à ce que sa langue soit plus répandue? Et dans l'Internet? Combien de milliards de dollars a-t-on investi pour que l'Internet soit en français? En réalité, rien! Si on laisse faire, d'ici peu, il y aura 98% d'anglais et pour le reste quelques langues qui se sont mises là comme une espèce de symbole. Et maintenant, j'en viens à quelque chose qui pour moi est important, c'est l'hispanité et l'ibéricité. Comment avons-nous su défendre et l'espagnol et le portugais? C'est un désastre. Une autre chose dont il faut tenir compte, c'est toute la latinité des Etats-Unis, qui est aujourd'hui énorme. Qu'a-t-on fait pour défendre l'espagnol dans les pays comme les Philippines, par exemple, où il est en train de disparaître? Pour défendre l'espagnol, la qualité de l'espagnol dans les pays où il était en risque de mélange et de créolisation de langage, rien, écoutez c'est rien, des 'pinasses'. Au lieu de dire: ah non! non! et de défendre notre civilisation. Il faut

le dire clairement: il y a une priorité culturelle dans les pays latins. Mais alors les responsables politiques deviennent plus prudents, parce qu'ils se rendent compte qu'ils sont en train de perdre. Et ils commencent à se préoccuper de l'exception culturelle, en incluant les langues. Mais il faut faire un grand effort, tellement grand, avec une force morale pour que nous puissions parler avec les gouvernements et leur dire: il faut investir dans votre culture. Si vous n'investissez pas, il y aura uniformisation culturelle, homogénéisation culturelle, il y aura disparition progressive de la diversité culturelle. Mais, comment peut-on déclarer l'anglais obligatoire en Argentine face à des langues comme le français qui sont des langues énormes?! C'est là qu'il faudra investir."

Jérôme Bindé voulut revenir sur la question du statut de l'Académie. Il l'a dit en ces termes: "Je pense que l'essentiel a déjà été dit par chacun ici présent. Je suis à peu près d'accord et donc je voudrais simplement dire: la réunion d'aujourd'hui devrait être centrée sur les deux premiers points, c'est-à-dire sur les missions, le pourquoi faire, selon les questions qui ont été posées. Les autres questions sont très importantes, mais il faut d'abord résoudre les deux premières: que fera cette académie? Sera-t-elle un club élégant de communication entre des grandes figures de la culture latine? ou sera-t-elle amenée parfois à faire des recommandations? Puisqu'on parle de la défense de la langue, il y a une recommandation majeure, que nous avons d'ailleurs proposée dans le rapport évoqué par Federico Mayor, c'est l'enseignement du trilinguisme généralisé avec deux langues dès l'enseignement primaire, dont la première langue ne serait pas l'anglais. C'est la réforme qui avait été proposée par Claude Hagège, d'ailleurs, dans *L'enfant et les deux langues* et qui serait, elle, extrêmement essentielle, non seulement à l'échelle européenne, mais pour le monde entier. Car actuellement, il faut bien voir que la communication entre les cultures européennes régresse. Cela concerne aussi la latinité, elle régresse par exemple entre la France et l'Allemagne. Les Allemands n'apprennent plus le français et les Français, de moins en moins l'allemand. Entre les cultures latines, il en va de même. Il faudra-

it savoir pourquoi cette académie serait créée. Est-ce simplement pour des rencontres 'd'aérophage' de très haut niveau? ou est-ce pour produire des recommandations, même de nature carrément politique? Sans confondre pour autant l'académie avec une structure intergouvernementale? On a évoqué l'Union latine, on a évoqué la francophonie. Ce sont des structures intergouvernementales qui ont un tout autre objet, où il y a des représentants de gouvernements. Par ailleurs, cette Académie devra assurer la juste présence et le juste poids de la civilisation latine, dans les évolutions linguistiques, juridiques, culturelles, économiques et sociales parce que, à mon sens, il n'y a pas d'équilibre aujourd'hui dans aucun de ces domaines. C'est à la fois plus prospectif et plus exact, quant à l'état du monde."

Dan Haulica intervint en ces termes: "*Candido Mendes a parlé de croisade, de cri d'appel, de la valeur symbolique du choix de ce lieu, le Château de Gargonza. Je pense à une autre référence, symbolique elle aussi, à une peinture qui se trouve à quelques kilomètres d'ici. Le Polyptyque de la Vierge de la Miséricorde, de Piero Della Francesca de San Sepolcro, où l'on voit la Madone au centre, un grand tronc, comme une colonne immense qui se tient dans sa protection, qui prend sous son manteau les humains prosternés et elle, elle donne un sens de sérénité, de confiance dans la maison qui est, d'ailleurs, le propre de l'universel ou, je pense, de la dignité dans un sens plus large. Je me rappelle la plaidoirie d'Edgar Morin à Agrigente, il y a un an, où il nous poussait à une réflexion qui essaye de 'éditerranéiser' le sud ou la latinité, dans un sens plus large et plus riche. De toute manière, cet attachement à l'universel reste, je pense, une chose vraiment fondamentale des cultures latines. Il faut savoir défendre l'universel et, à travers toute cette richesse épistémologique que vous avez mise en mouvement, car cette distinction, dont parle Federico Mayor, avec d'autres institutions déjà agissantes, utiles, mais qui ne peuvent pas rendre compte de la nouveauté qualitative qu'il y a dans notre approche vers une Académie de la latinité. Moi, j'ai été président de l'Union latine. Je connais très bien les mérites de cette organisa-*

tion. C'est à Rio que nous avons fait — et c'était à notre initiative — une première rencontre des académies des pays latins, qui n'était pas exhaustive, mais qui avait une valeur d'indice et même de symbole. Mais, cela n'entre que difficilement dans les buts statutaires, tels qu'on les a arrêtés par la convention de Madrid en 1954. L'Union latine est surtout une organisation pour défendre les langues latines, pour batailler pour l'introduction, comme seconde langue ou troisième langue de l'espagnol, du portugais, par exemple en France, pas obligatoirement l'anglais et on a obtenu des succès, mais très limités, et de défendre la diffusion des cultures, mais elle n'a pas les moyens, parce que c'est une organisation gouvernementale qui dépend strictement de la volonté des gouvernements, de leur représentants. Elle ne pourra jamais se permettre une telle richesse de perspective intellectuelle. Il faut vous dire que l'une des batailles les plus acharnées des dernières années que nous avons dû mener à l'Union latine, portait sur le retrait une fois réalisé, la seconde fois réalisé à l'état de menace, de l'Italie. Il était absurde de faire l'Union latine sans le berceau de la latinité. Cela parce qu'il y avait des intérêts de coulisses, de divers directeurs, de ministères. Il a fallu l'intervention de plusieurs Présidents d'Etats pour corriger les choses. Donc, c'est un mécanisme qui a ses limites. La francophonie se confond souvent, — j'ai dirigé le groupe francophone à l'UNESCO — avec un vœu un peu pieux, parce qu'il y a plus de pays francophiles que de pays effectivement francophones. Même en Europe, il y a des pays que j'estime beaucoup, mais qui ont un lien très superficiel avec la francophonie et qui font pourtant acte d'adhésion pour faire plaisir à la France. Cela renforce la francophonie, ça montre l'impact, le rayonnement des valeurs poussées par la francophonie. Mais tout de même, le terrain reste assez mouvant. Je ne mésestime pas ces choses. N'oubliez pas que la plus belle plaidoirie pour l'universalité du français, le texte de Rivarol, a été lu devant l'académie de Berlin, une académie qui, par la volonté de Frédéric, employait le français comme langue de travail. Donc, il y a ces relativités, enfin, qui sont expressives. Et en matière de relativité, on a évoqué ici, maintes fois, l'idée de barba-

res que nous pouvons être par rapport à ce noyau central de la francophonie. Nous avons eu en 1987, ici à Paris, à l'initiative du ministère de la Culture, une grande rencontre sur les perspectives d'une Europe unie. On a invité non seulement des gens de l'Union européenne, mais aussi quelques représentants d'autres cultures: de la Géorgie, — je représentais la Roumanie. Il y avait un jeune japonais brillant qui a dit: 'moi je suis le barbare de service'. Les barbares de service ne le sont plus maintenant, parce qu'ils veulent être au beau milieu des choses, à l'Unesco, par exemple. Mais de toute manière, c'est très relatif ce fossé entre ceux qui sont au milieu et ceux qui sont en masse ou à en marge. Il y a un vers extraordinaire de Corneille, où le général rebelle, Sertorius, qui se trouve en Lusitanie, dit: 'Rome est toute où je suis'. Sans superbe, je crois que nous nous sentons tous un peu comme cela, c'est-à-dire porteur d'une richesse culturelle qui nous donne le droit de parler au nom de Rome et de la latinité. C'est en ce sens, je crois, que notre tentative d'aujourd'hui dépasse le circonstanciel. Il y a quelque chose de plus grave dans ce que nous essayons aujourd'hui. Lorsqu'on a réinstauré Rome au 16^{ème} siècle, un très beau sonnet de Du Bellay parlait du démon romain qui, fatalement, essaye de ressusciter les ruines, ces poudreuses ruines, le démon dans le sens grec de deimôn, le sens de confiance, de génie et je pense, de fatalité. L'idée que ces choses sont écrites par un fatum, qu'elles sont données, données dans une nécessité plus grave. Je pense que telle devrait être notre perspective, pas un luxe culturel, pas quelque chose de décoratif, pas un luxe oisif. La latinité, celle qui inspire une telle initiative, une telle académie, ou comme vous la nommeriez, doit être quelque chose de vital. Et je viens avec l'expérience de notre pays. Vous avez parlé, dans ce papier brillant, d'un exil, ou de la tentation d'un exil, illustré par Ionesco. Mais il y a aussi une tentation bien plus profonde, celle d'un rattachement essentiel aux racines latines. C'est ça qui nous a maintenu. Au 17^{ème} siècle, un des premiers historiens a une métaphore extraordinaire. Il compare l'Italie aux fruits d'une grenade remplie de belles cités d'art et d'œuvres d'art. La multiplicité immense de l'héritage italien, latin. La découverte

de cet héritage, la découverte de notre latinité a été l'élément de résistance qui nous a maintenu dans une histoire, acharnée souvent, contre ce peuple. Deux d'entre vous, Federico Mayor et Maurice Druon sont membres d'honneur de notre académie. Vous en savez quelque chose. Et je pense que pour nous, pour qui ce n'était nullement un jeu d'esprit, ça c'est quelque chose qui nous aide, qui nous épaulé encore aujourd'hui dans un légitime effort de maintenir une identité. Et voilà, je tombe sur un mot essentiel aussi. Il ne faut pas avoir, devant les besoins de rayonnement, ne pas avoir honte de la subsistance et de la maintenance. Les Jeux Floraux de Toulouse, toujours une création du sud, avaient dans leur règle l'idée de maintenance. Maintenance, ce sens très noble, pas celui des fourgons de l'armée, mais celui de l'esprit. Cette maintenance me semble essentielle pour défendre et illustrer, en même temps, les pouvoirs de la latinité, jusqu'au cogito évoqué comme une émergence européenne, mais il est un bien commun universel. Je pense que la longue expérience de Federico Mayor, en ce sens, est d'un bon conseil. Ensuite, concernant la perspective politique d'une telle entreprise, c'est vrai qu'il ne faut jamais se faire d'illusion, ou croire que quelque chose n'aurait pas de sous-entendus et même, de sens politique, mais il faut prendre les choses au niveau le plus haut. Il y a une très belle analyse de la tragédie française de Racine, par rapport à Euripide, due à Schlegel. Il parle de la politique un peu courtisane, un peu faite d'intrigues, dans Phèdre par exemple, tandis que chez les Grecs, il n'y a que de la grande politique, il n'y pas de petites intrigues dans la tragédie. Moi, je crois que c'est ce sens qu'il faut donner aux paroles de Mayor. Ou de la grande corrida, de la grande politique, ou n'en faisons point. Et défendre la latinité, c'est de la grande politique, mais non seulement dans le sens géopolitique parce qu'on sera, dans un an déjà, d'après les statistiques, un milliard de Latins, et c'est un poids considérable, même en termes pragmatiques, mais aussi comme perspective intellectuelle. C'est très important d'avoir le courage de nous rattacher aux valeurs fondamentales, — peut-être même tout en maintenant ces interférences avec le monde méditerranéen.

néen. On était à Agrigente avec Edgar Morin sur les traces de Pirandello, vous savez, qui était un grand créateur grec. Agrigento, où il a voulu que ses cendres reposent après sa mort. Il y a par ailleurs des attachements qui vont au delà de l'espace latin, et c'est très important que ça existe. Car la Méditerranée nous met en contact aussi avec l'autre rive, celle des cultures islamiques et je pense que la latinité ne peut s'en passer. A travers Borges, nous savons aujourd'hui combien la latinité, l'Espagne surtout, a fait pour la transmission de cet héritage dans la science et dans l'imaginaire. Nous avons fait à Grenoble, avec l'UNESCO, une grande rencontre sur l'imaginaire méditerranéen, où on a fait venir des universitaires, du Maroc, de la Tunisie, de la Turquie et je pense que le résultat reste toujours très riche. Il faut continuer aussi en ce sens. Donc, comme vous avez dit, cette convergence entre l'UNESCO et l'Académie de la latinité. Mais peut-être la suggestion d'Edgar Morin était-elle intéressante, sans constituer nullement un renoncement, une complaisance. Il parlait d'inter-latinité, parce que cela donne un sens dynamique d'échange ouvert à tout ce qui est culture au delà de notre latinité, qui a ses limites relatives, parce qu'on a parlé de la limite 'Est-ique' — la Roumanie, la Moldavie. Maintenant on parle de Macao et des Philippines. Nous avons fait un congrès des critiques d'art international, à Macao précisément, pour marquer les attaches à la culture, disons, occidentale. Je pense que c'est très important de sortir d'ici avec quelques, je ne dis pas points arrêtés, mais avec quelques notions exactes sur le contenu et le contenant aussi, sur le cadre que nous proposons. Je ne sais pas si c'est pour le prestige de la chose. Je ne dis pas ça parce qu'on est en Italie où, au fil des siècles, les académies ont pullulé, mais dans plusieurs parties du monde l'idée d'académie garde, conserve encore un prestige social important, donc ce n'est pas à négliger. Mais l'idée d'une fédération des académies pose d'autres problèmes, parce qu'on est à la merci de la volonté de chaque noyau. Oui, de toute manière l'idée d'académie est bien plus porteuse devant l'opinion publique que l'idée d'un simple institut de recherches. Car je pense que l'on a des centaines d'institutions très riches

et très souples. L'Académie roumaine, dont je suis membre, est constituée comme un organisme, non seulement de sélection des valeurs, mais aussi des recherches, comme une pyramide qui regroupe tous les instituts. C'était le modèle soviétique, qui n'a pas épuisé ses possibilités, parce qu'il y a des instituts qui fonctionnent assez bien. Mais c'est pour vous dire que les instituts, c'est d'un autre ordre hiérarchique par rapport à une académie, je ne dirais peut-être pas de la latinité, mais peut-être du monde latin. Ce serait quelque chose de plus vaste. Hier, Jérôme Bindé faisait une application à notre aventure, disant: voilà que comme toute chose importante, il s'agit d'une phase, d'un voyage d'initiation, parce qu'on passait par des épreuves, hier, n'est-ce pas? Et je pense qu'il faut laisser ce sens, qui était celui de l'initiation, aux grandes expériences, aussi à notre travail prosaïque et rationnel."

C'est ici que **Maurice Druon** proposa la Grenade comme symbole de l'Académie de la latinité, en ces termes: "Je ferai une remarque avant d'oublier le symbole, l'emblème de la future académie, vous venez de le dire, c'est la Grenade. La Grenade, c'est le fruit de Perséphone. D'autre part, la fontaine de Perséphone est en Sicile, donc vous avez là un beau symbole et la Grenade est un symbole de renouvellement et d'éternité. Vous savez que toute la symbolique grecque de la Grenade, vous la développerez un jour, mais en tout cas, c'est un beau symbole, avec mille grains à l'intérieur."

Gianni Vattimo a pris la parole en ces termes: "Je me suis demandé s'il n'y avait pas une sorte de double lien entre la nécessité d'une action du genre de notre Académie et presque l'impossibilité de faire quelque chose contre la mondialisation. Alors, j'espère qu'on pourra concrétiser, en des termes plus praticables, des actions favorables, au maintien d'une présence active de la culture latine dans un monde qui, en se mondialisant, devient de plus en plus anglo-saxon. Je n'ai rien contre les Anglo-saxons, mais disons que cela réduit la contribution de notre tradition culturelle, qui inclut l'italienne, à la civilisation mondiale. Je ne doute pas de la nécessité d'une institution comme celle-ci. J'ai eu

l'impression dans l'exposé de Federico Mayor de quelque chose de jésuitique. Hier soir, nous avons parlé de Jésuites avec Eduardo Lourenço. Alors là, dans l'image, disons dans la perspective de Mayor, j'ai reconnu une attitude jésuitique, c'est-à-dire il faut parler — c'est un compliment! — aux gouvernants. Il faut leur parler, au plus haut niveau qui soit. Mais justement, les jésuites étaient les machiavéliques du 17^{ème}, c'est-à-dire, ils ont commencé par les sommets. Moi, j'ai élaboré quelques de pensées en vous écoutant, parce que c'est vrai que les jésuites voulaient parler aux gouvernants, mais ils ont constitué un ordre. Au début, j'étais intéressé plutôt par le programme de formation de cette Académie, par exemple quand je vois le projet, l'appendice, l'annexe de Candido, qu'est-ce qu'on fait avec ce campus de la fondation? On réunit des personnalités éminentes pour leur apprendre à parler aux gouvernants ou on fait des activités de formation pour boursiers? Moi, je pense qu'il faudra des activités de formation et de recherche. Mais alors je vais garder le schéma jésuitique de Mayor, en y ajoutant l'idée de constituer un ordre, c'est-à-dire, des groupes, afin de préparer des gens qui sont adéquats à la tâche de maintenir la présence de la culture latine dans notre monde. Alors, disons, j'envisage toute la partie cours, bourses, réunions, pas seulement d'édification réciproque, mais d'étude, et la partie représentée par l'annexe urbanistique, que je dirais «édificatif». Enfin, des constructions pratiques, et là, alors il me semble qu'il ne faut pas oublier ce deuxième aspect. C'est pour cela aussi que je me demande, et j'en viens au troisième point, s'il faut organiser une fédération des académies? Moi, effectivement, avec tout le respect pour les académies qui fonctionnent, j'ai aussi des doutes sur la structure académique. Par exemple en Italie, on a de grandes académies, avec des grandes traditions, mais qui sont plutôt des présences d'autorité culturelle que des institutions de recherche. Alors là, peut-être, il y a évidemment une différence de tradition. Je pensais par exemple aux académies 'és sciences' à Turin. Je suis membre de l'académie des sciences, eh bien: on a des réunions! Mais en tout cas, là, c'est vrai, cela dépend des différentes académies. La CRUSCA foncti-

onne plus comme une institution de recherche. 'l'academia de Lincha' fonctionne plus comme une institution d'autorité culturelle qui se réunit, qui donne des prix, etc.. Je pense à ce que disait justement Haulica tout à l'heure, mais là, les discussions ne sont jamais définitives. C'est-à-dire, moi par exemple, j'avais imaginé plutôt le nom d'Institut inter-latin, comme le suggérait Morin.

Je suis un italien qui parle français! Francophone! Enfin, je disais que pour des raisons de rapidité aussi, de simplicité, je suggère donc une structure plus agile qui puisse se constituer assez rapidement sans explorer toutes les académies existantes. Parce que cela deviendrait vraiment quelque chose de titanesque, que d'avoir l'adhésion de toutes les Académies de la planète. Donc je confierai à Candido la tâche de développer davantage le projet de statuts, etc., qui envisage soit les 'fins' générales, soit les premiers pas. Donc, élargir le nombre de personnalités, même plus 'autorisables', même plus autorisées que moi dans cette institution, et projeter immédiatement des initiatives de formation, par exemple, sur quel type de discipline on s'orientera? Hier soir, en parlant avec Candido, on se disait que c'est peut-être sur les sciences sociales, mais aussi peut-être économiques et non seulement la philosophie et la sociologie, et peut-être non pas tellement les sciences dures. On pourrait laisser, par exemple, au robot américain, le monopole de la technologie, mais nous nous réserverions le supplément d'âme. Je sais que c'est dangereux, mais c'est plus réaliste étant donné les moyens qu'on a, les qualifications que nous avons. Et surtout, l'intérêt pour les langues, donc pour l'écriture écrite, communicable, et non pas pour la formule directement mathématique. Mais donc, il me paraît qu'on peut sortir d'ici avec déjà un certain agenda. On peut se donner rendez-vous dans deux mois pour voir ce qui s'est passé, pour approuver un statut plus articulé et plus ample.

Grâce à Dieu et à ses représentants sur terre, on peut commencer à travailler un peu, soit dans la direction, disons, de la représentation des grandes personnalités dans le monde et alors c'est à toi Candido Mendes de les trouver et, disons, d'amplifier ce nombre; soit dans la direction de la formation d'une institution de bourses ou d'échanges."

Marc Fumaroli s'est prononcé sur l'Académie de la latinité en ces termes: *“ Nous vous écoutions, mon cher Candido Mendes, tout à l'heure, et il me semblait entendre mon maître Alphonse Dupront. Je pense qu'il aurait goûté cette vision extrêmement polyédrique que vous nous avez présentée et dans laquelle les pays latins se trouvent actuellement. Nous nous livrons ici à une tentative encore incertaine d'elle-même, de contre-globalisation, de contre-mondialisation, et je dirais même de contre-universalisation. Car, en fait, vous avez beaucoup parlé d'universalité, mais sans cesse vous avez insisté de préférence sur la diversité. Vous avez mis en évidence les particularités locales, et notamment nos langues. Nous n'avons pas une langue, mais nous en avons plusieurs et nous tenons à chacune d'entre elles. Derrière ce mouvement de sauvegarde, vous avez exprimé merveilleusement l'angoisse qui l'a fait naître. Nous sommes des David devant un formidable Goliath. Ce Goliath a maintenant entre les mains des instruments, non seulement militaires, mais technologiques capables, effectivement, d'homogénéiser, d'universaliser dans le mauvais sens, de mondialiser, de globaliser et dont nous constatons les effets nuisibles partout. Dans votre analyse, ce qui m'a peut-être le plus saisi parce que je subodorais cela, mais je ne le savais pas à ce point, c'est tout ce que j'ai entrevu à Rio, à Mexico. Effectivement, ce sont des villes terribles, effrayantes, où s'est développé un nouveau prolétariat, qui s'offre sans défense à la globalisation américaine. Nous aurons beau maintenir dans les hauteurs un certain nombre, une certaine qualité d'éducation, une certaine qualité littéraire, une certaine qualité philosophique et ce serait un des objectifs de cet organisme auquel nous rêvons d'y réaffirmer ce que Pascal appelle la hiérarchie des ordres, la distinction des ordres. Il faut mettre les choses à leur place. La technologie, l'économie, la quantité, cela compte, mais c'est tout de même subordonné à un ordre supérieur que nous souhaitons réaffirmer. Mais à supposer même que nous le réaffirmions, à supposer même que nous sachions devenir une nouvelle Société de 'Jésus' fidèle à cet ordre supérieur, il est certain que si, par ailleurs, nous laissons conquérir ces*

masses analphabètes par le conditionnement de la télévision, les 'conditionneurs', comme disait C.S. Lewis dans un livre paru en 1943, alors qu'il ne subodorait même pas encore l'apparition de la télévision, auront gagné la partie. Pour toutes ces raisons que vous nous avez exposées, il serait très bon d'unir, dans cette future institution (qu'on l'appelle académie, je pense que c'est le meilleur mot, ou autrement) les deux extrêmes. D'une part, la réaffirmation d'un certain nombre de valeurs fondamentales auxquelles nous sommes attachés et que nous sommes les seuls à pouvoir affirmer, parce qu'en face, manifestement, et de plus en plus, nous avons affaire à des intellectuels organiques qui font 'l'apologétique' de ce nouveau monde qui serait entièrement construit autour de la nation la plus puissante et la seule d'ailleurs qui aurait autorité à s'affirmer nationale, toutes les autres ayant renoncé à maintenir leur propre identité. Et d'autre part, envisager comment on pourrait, et c'est un problème d'éducation, imaginer des méthodes éducatives appropriées à ces victimes du système, et qui ne les laissent pas exclusivement soumis à des formes d'endoctrinement qui véhiculent toujours le même catéchisme contraire à nos traditions et nos identités latines. Mais, pour remplir ces deux tâches, il faudrait que cet organisme ait le maximum d'autorité, et qu'il apparaisse vraiment comme une réponse. Je parlais de contre-globalisation, contre-mondialisation, contre-universalisation au sens aplatissant du terme, parce qu'il y a une manière de concevoir l'universalité, qui est aplatissante. Or l'universalité telle que nous la concevons, c'est une universalité qui reconnaît les différences, les étages, qui reconnaît un paysage avec tout son relief. Nous n'acceptons d'universalité qu'avec un relief, et non pas une universalité lisse et aplatie. Il ne suffira pas de réaffirmer, une fois de plus, ce que nous croyons, il faut que nous proposons des réponses à une conjoncture dangereuse et néfaste. Je crois que nous ne pouvons le faire admettre que si nous faisons bien valoir la nouveauté de notre démarche et son caractère courageux. Il faut qu'on sente le courage, et le courage d'aller contre une idéologie de la mondialisation, de la globalisation et de l'universalisation, telle qu'elle nous est présentée cons-

tamment et partout maintenant. Pour l'essentiel, je comprends très bien et l'angoisse et la vision de Candido Mendes, mais aussi les propositions extrêmement sages, comme toujours, de mon autre secrétaire perpétuel Maurice Druon. Il nous faut connaître la vision de Candido et la nécessité d'une formalisation et d'une réalisation qui tiennent la route si j'ose dire, et qui s'imposent peu à peu comme une autorité morale à l'échelle de nos deux continents. Nous avons parlé de francophonie, ce n'est pas incompatible du tout avec le latin; entre les deux peut jouer une subsidiarité pour parler dans le langage européen. Il y a plusieurs étages dans la résistance à la mondialisation. L'institution nouvelle occuperait l'étage coiffant l'ensemble des autres. Vous avez parlé de lusophonie, vous avez parlé francophonie, on pourrait parler d'italophonie, ainsi que d'une hispanophonie. Mais au sommet de ces différentes et légitimes représentations des différentes langues romanes, ce serait bien qui une institution, quelque part, exprime la vocation commune de cet ensemble considérable. Vous avez montré où nous sommes le plus faibles et exposés, là où apparaît le nouveau prolétariat. Mais il y a aussi l'enfance. Je suis frappé que la puissance du nouvel empire prenne appui sur la conquête, sur la séduction, la corruption des enfants. Là encore, c'est un problème d'éducation. Si nous arrivons à former des enfants de telle sorte qu'ils regardent la télévision avec le détachement ironique et critique qui est celui de l'homme ou de la femme adulte, et non pas tout simplement comme des éponges sous-marines, nous aurions gagné. Je crois que la présence ici de deux ministres de l'Education, parmi nous, doit nous reconforter, puisqu'ils semblent prêter une oreille attentive à nos angoisses et à nos propositions."

Candido Mendes a présent Eduardo Lourenço: *"Et avec quel plaisir je donne la parole à Eduardo Lourenço, parce que vous savez que le Brésil est un immense Portugal, n'est-ce pas? et c'est à lui de nous donner la grande vision, associé aussi à José Saramago, qui m'a dit: «le porte parole du Portugal ici, c'est Eduardo Lourenço."*

Eduardo Lourenço s'est alors prononcé en ces termes: *“Justement, parce qu'il n'est pas là, je vous remercie de me donner la parole. Je vous écoutais avec beaucoup d'intérêt, au début un peu perdu et, peu à peu, cette nébuleuse a donné une vision des choses au fond assez cohérente et même avec des aspects presque de prophétie, pour nous mobiliser vers ce projet d'une Académie de la latinité. On a discuté déjà autour du bien fondé de ce titre et j'y reviendrai. Pour le moment je voudrais rappeler quelque chose qui-été à deux reprises ici, évoquée: les Jésuites. Et ça tombe assez bien parce que d'abord la personne qui nous a présenté cette vision extraordinaire ce matin, vient d'un pays qui, au fond, a été fait en partie par les Jésuites, il faut le dire, le Brésil. D'un autre côté, il y a certaines similitudes entre l'Europe au moment où les Jésuites entrent en scène et l'Europe qui est la nôtre aujourd'hui, car nous sommes à un moment qui est sûrement le moment capital de notre histoire d'Européens, en tant qu'histoire de culture et de civilisation, d'inquiétude, de rupture, de conflit, etc. Il y avait peut-être, grosso modo, trois Europe fondamentales, l'Europe orthodoxe, d'un côté, et puis ensuite l'Europe de l'occident chrétien, l'Europe catholique. Puis cette Europe se déchire au milieu... Et si nous sommes ici en train de parler latinité, en fonction de cette histoire de déchirement entre le nord et le sud, qui est celle de la coupure de l'Europe protestante et de l'Europe catholique. Le mot n'a pas été très prononcé ici, mais cette latinité est Rome dans tout ce qu'elle implique de Rome: Rome souvenir de l'empire, de latinité proprement dite, et puis Rome la catholique, Rome de la papauté. Quand les Jésuites entrent en scène, on a l'impression que, tout en se proposant de reconquérir par la suite le terrain que l'église catholique était en train de perdre en Europe, se proposant d'y revenir, leur première grande réaction fut de s'en aller ailleurs, d'exporter d'une certaine façon la latinité dont on peut parler aujourd'hui comme d'une réalité presque planétaire. Cette latinité, si l'on peut dire, est fille des Jésuites. Il se trouve que, par les circonstances et par cette tactique qu'avait les Jésuites de s'adresser au plus haut, ils se sont adressés au premier protecteur important des Jésuites, qui était le roi*

du Portugal, Jean III. Il fut le premier à envoyer des Jésuites au Brésil, à Goa, et en Orient. Peut-être les Jésuites n'étaient-ils pas les seuls missionnaires de toute la latinité, à travers l'Espagne ou à travers le Portugal, mais il se trouve que ce furent effectivement les Jésuites qui eurent eu une action plus éclatante. Si l'Amérique latine est latine, elle le doit à la colonisation des Portugais et la colonisation des Espagnols. En Orient, la présence de la latinité a commencé aussi avec les Portugais. Mais je veux souligner que c'est par cette expansion, par cette réponse des Jésuites, que l'Europe catholique est sur la défensive. Se trouvant donc coincée ici, dans cette Europe qui commence son processus de laïcisation, elle s'en alla ailleurs. De cette dérive est née, en quelque sorte, une partie de la culture que nous appelons latino-américaine et ce qui reste dans les Indes orientales. Nous sommes ici en train de nous pencher sur un projet dont je rêve un peu moi-même, comme nous tous, le projet de quelque chose qui soit un centre, où tous les problèmes qui se posent en ce moment au monde latin, à la culture latine, puissent être pensés et donc structurés et, à l'occasion, être une sorte de, je ne dirais pas forteresse, mais je dirais un lieu conscient de quelque chose qui nous menace sans que nous devinions exactement quel est le genre de menace qui touche le monde latin. Et donc nous voulons avoir une réponse, une réponse au plus haut niveau, à travers un projet de ce genre. Il y a une centaine d'années, un intellectuel français de l'époque, qui s'appelait tout simplement René Thiers, est allé au Portugal faire une conférence dont le thème était la défense de la latinité. Apparemment il n'y a aucun lien entre cela et ce qui se passe aujourd'hui. Mais qu'est-ce que ça voulait dire, il y a 100 ans, la défense de la latinité? Pour défendre la latinité, ce n'est pas par hasard si c'est un français qui s'en va dans un autre pays latin pour prêcher la bonne parole. La défense de la latinité, c'était que l'Europe de cette époque, l'Europe occidentale, toujours en conflit avec elle-même, et surtout la France qui était, pour nous le pays phare, se trouvait confrontée, elle, à un défi, défi général, d'ordre politique; un défi culturel qui, à l'époque, s'appelait le pan-germanisme. René Thiers est allé au Portugal pour le dire: 'attenti-

on il y a un nouveau danger, ici en Europe, qui prendra par la suite d'autres figures, et qui est le pangermanisme'. Nous ne sommes plus maintenant confrontés avec des pangermanistes, mais nous sommes confrontés à quelque chose, il faut dire ce que c'est, c'est cette espèce d'hégémonie effectivement planétaire, virtuellement planétaire d'un type de culture, d'un type de civilisation qui est incarné, à l'heure actuelle, par l'Amérique. Et, finalement, nous sommes donc un peu invités à nous croiser. Enfin, ce fut le premier mot dit ici par notre ami Candido Mendes. Nous sommes invités à nous croiser et moi je serais volontiers de cette croisade, mais il ne faut pas oublier que cette Amérique, elle est notre enfant, une partie de notre enfance. Notre enfant qui, pour des raisons que vous connaissez mieux que moi, a changé, a grandi naturellement, au-delà, est devenu une très grande puissance. Non seulement une puissance, mais aussi une machine culturelle qui, au contraire de celle que nous connaissons en Europe, n'a pas de centre, pas un projet tel que nous le concevons. Pas de projet, ni défensif, ni offensif. Ce que nous appelons les défis culturels ne sont que des retombées de la grande puissance manifeste dans d'autres domaines: l'économique, le financier, le guerrier, etc. Donc, c'est la nation qui nous a aidé, nous Européens, à gagner deux guerres, et qui, évidemment, n'a pas replié bagage et est restée ici, au milieu de l'Europe, jusqu'à aujourd'hui. Mais c'est un fait que nous avons raison de nous sentir menacés. Menacés où? Menacés par quelque chose qui est actuellement, disons dans le sujet Amérique, l'intelligentsia américaine, ou la création américaine, tout ce qu'on voudra, mais tout cela ne nous est pas tellement étranger. Ce n'est que le développement presque inévitable de quelque chose née ici. Quand on voit que nous opposons, nous, un idéal d'une culture qui serait une culture, entre guillemets ou sans guillemets, 'humaniste' proprement dite, à une autre, dévoyée parce qu'entre temps, elle s'est adonnée à la culture du monde, du calcul du nombre. Mais le calcul a été inventé ici, à Padoue. Tous ces germes de la culture américaine, c'est l'Europe à la puissance X. Et maintenant seulement avec peut-être quelque chose de différent,

d'inquiétant et pas inquiétant. C'est que cette culture, à mon avis, n'a pas d'espèce de complot, si on peut dire, mais de stratégie, ou plutôt, pour être plus correct, de stratégie de domination culturelle du monde. Ça se fait tout seul dans ce qui n'est pas du culturel proprement dit, et c'est à nous, non pas tellement de créer une espèce d'état de la défensive, mais tout simplement de renforcer nos propres valeurs, notre propre mémoire. Renforcer ce que nous sommes en tant qu'Européens d'un côté, et puisqu'il s'agit de la latinité, en tant que latins d'un autre côté, en sachant très bien que cette latinité est une pluralité. Cela était très remarquable dans l'exposé que nous a fait Candido Mendes, qui relit la latinité d'un point extra européen et qui projette des lumières diverses sur notre propre façon de vivre la latinité. Il y a plusieurs façons d'exister en tant que latinité et, surtout, de vivre cette latinité. Et c'est pourquoi je pense effectivement à une institution qui aurait comme objet de réfléchir, de créer un surplus de conscience sur cette latinité. Nous sommes déjà latins. Elle est là, cette culture, mais elle est divisée, nous sommes divisés. Comme dit l'évangile, le royaume divisé contre lui-même périt, et c'est ce qui nous arrive. Donc tout ce qui va dans le sens d'unifier à l'intérieur, vers le projet d'avenir, tout ce que nous sommes en tant qu'héritage latin, me semble quelque chose auquel un Européen, un enfant de la latinité, ne peut refuser son accord. Donc, à ce titre, je suis un croisé de la latinité, mais uniquement à ce titre. Quant au nom proprement dit, on a dit Académie, etc. Il y a aussi des statuts d'académie très divers, comme vous le savez. Dans certaines cultures, dans certains pays l'académie c'est une haute référence, la plus noble. Tout le monde veut en faire partie. Dans d'autres, les académies n'ont pas de prestige. Donc, je pense que cette idée de fédération d'académies pour mener à bien ce projet ne semble pas s'imposer. En revanche, il serait intéressant qu'à cette future académie appartiennent des académiciens d'autres académies. Non pas que ce soit une fédération d'académies, mais des gens qui les représenteraient, que les académies de chaque pays aient des représentants. Ce serait très intéressant. Quant au titre, pourquoi pas Académie de la latinité. On a dit

collège, institut. Et le mot fondation, mais il a peut-être un autre sens. Un institut du monde latin, effectivement, dans le sens peut-être, par analogie, de l'Institut du monde arabe. Mais Institut du monde arabe, c'est là le problème: les Arabes savent très bien ce qu'ils font quand ils installent au cœur de l'Europe un édifice superbe pour représenter effectivement la grande culture d'ordre islamique. Avons-nous cet espèce de sentiment d'une unité de notre propre culture en tant que latins qui puisse nous permettre d'avoir quelque chose du genre? Mais si nous ne l'avons pas, nous devons l'avoir, et c'est dans ce sens que cette académie, ce collège, doit effectivement aller. Quelque chose ici a passé, est un espèce de fantôme d'analogie entre la francophonie et maintenant la latino-phonie, si on peut dire, mais cela ne me semble pas très pertinent pour une raison très simple, c'est que la francophonie n'est pas un enfant nouveau, c'est un enfant conscient de lui-même. C'est une nation qui est derrière, c'est une culture qui est l'une des plus structurées que nous connaissions.

Il y a un Etat derrière, n'est-ce pas? Donc la francophonie, elle, son sujet naturel, on sait très bien, propose que la culture française, la langue française, soit une langue qui connaisse la plus grande irradiation possible. Avant cette institution de la francophonie, l'Alliance française faisait de la francophonie."

Maurice Druon tint à préciser ici un point historique: *"Mon cher confrère, pardonnez-moi de vous interrompre un instant. La francophonie n'est pas née de la volonté de la France. La francophonie est née de la volonté de Léopold Senghor, de Habib Bourguiba et de Birago Diop. Ce sont des pays qui ont hérité de la culture française, qui ont demandé à la France de constituer la francophonie et elle a résisté pendant dix ans d'ailleurs, et je le regrette. De même à cette idée pour la lusophonie, ce n'est pas du Portugal que c'est arrivé, c'est du Brésil. Pardonnez-moi cette précision."*

Eduardo Lourenço: *"Je vous remercie beaucoup parce qu'elle est très importante, elle est très importante parce que là aussi, la France sig-*

nifie la culture française, la langue française, etc.. Est-ce une exception? C'est-à-dire qu'effectivement vous pourriez peut-être être sollicité à partir de l'espace d'une francophonie qui existe déjà pour, ensuite, mener avec plus de force, de conviction, etc., ce projet de la francophonie contre lequel je n'ai absolument rien, au contraire. Chaque pays doit faire ce qu'il doit faire pour ce qui est de sa langue. Quant à la lusophonie, eh bien, Monsieur le secrétaire perpétuel, je peux vous dire que ça ne va pas de soi. C'est très difficile à mener et c'est une idée qui a rencontré, maintenant ça va un peu mieux, beaucoup de résistance parce que, contrairement à la France, le Portugal est un pays qui vient à peine de décoloniser. Pour la France, il n'y a pas longtemps non plus, mais enfin. En ce qui concerne l'Afrique, en ce qui concerne le Brésil, immense pays qui est presque à lui seul la lusophonie, le Brésil est lusophone par essence, mais il n'a pas besoin, si on peut dire, d'avoir une politique de brasilerophonie, ou de lusophonie. Il est lusophone. Ça se trouve comme ça, et puis c'est tout. Même moi, Portugais, je le regrette, parce que le Brésil ne s'implique pas dans sa lusophonie. Nous nous trouvons devant des projets qui ont des sujets précis, n'est-ce pas? Il n'y a pas une nation latine, il y a plusieurs ensembles de peuples qui se réclament de la latinité. Ils ne peuvent pas tous se réclamer de la latinité, tous au même degré, de la même façon. Naturellement un pays comme le Mexique ou le Pérou ne peut pas s'en réclamer de la même manière. Les descendants des Mayas ou les descendants des Incas, comme on dit, ne peuvent pas se réclamer de la latinité comme un Romain, ou comme un Français romanisé, enfin, comme nous tous. Donc, c'est très différent. C'est un projet effectivement qui peut être soutenu par un volontarisme assumé. C'est vraiment un projet qui doit être assumé avec tout ce volontarisme, ça ne va pas de soi. Et il faut savoir quelles sont les arrière-pensées, ce que nous voulons effectivement. Je pense que la motivation 'uniquement' — entre guillemets —, pensée comme une motivation de ressentiment du monde latin par rapport au monde anglo-saxon serait mauvaise. Contrairement à ce qui a été dit ici, je ne pense ni l'Europe, ni même le monde latin, particulière-

ment l'Europe, par rapport aux Etats-Unis, comme David et Goliath. Je les pense peut-être, je suis obligé de le constater, du point de vue disons des rapports de force proprement guerriers ou militaires, mais même pas économiques. Je pense que l'Europe n'est pas un David, et surtout pas sur le plan culturel. Je crois qu'en ce moment nous sommes un peu trop affolés par cette idée, un peu comme dans le 'Independance Day', où les Etats-Unis sont mobilisés avec le Président à leur tête pour nous faire la leçon et pour nous imposer leur propre culture, et tout ce qu'ils sont capables de créer. Non, je crois que la partie n'est pas aussi perdue que ça, et que nous n'avons pas à paniquer, et que l'Amérique est très complexe. Elle n'est pas unifiée à l'intérieur comme nous l'imaginons. Elle est presque aussi divisée que nous. Mais nous, qui sommes un peu les 'Grecs des Romains américains', eh bien, toutes nos initiatives pour être encore plus Grecs, plus latins disons, sont bonnes. Puisse cette académie être vraiment le lieu, non défensif, mais contre-offensif, si on peut dire, en tout cas lieu de résistance, mais de résistance joyeuse."

Dan Haulica ajouta ceci: "Il faut travailler dans la latinité, il faut la vivre, mettre la chemise du croisé. L'expression est de Lourenço: 'Croisés de la latinité' est une belle expression qui peut nous réunir. Mais en même temps, tout en estimant autrement l'apport historique des Jésuites, je me garderai des connotations trop poussées en ce sens. Et j'ai ouvert moi-même une exposition à Rio sur les architectures jésuites de l'Amérique latine qui sont tellement importantes, mais n'oublions pas que leurs prétentions ont fait beaucoup perdre au christianisme, au Siam au 17ème siècle. En essayant en effet de convertir de manière forcée le roi de Siam, comme au 16ème siècle, des missionnaires imprévoyants ont perdu l'Ethiopie. Donc, du point de vue pratique, je crois que nous nous adressons au-delà des connotations religieuses, à l'opinion publique et au monde contemporain. Donc ces différences confessionnelles ne doivent pas trop compter. N'oubliez pas, on a parlé d'une ouverture de la latinité vers l'Afrique, vers d'autres religions animistes, d'autres que le christianisme, de cette histoire de la rupture en Europe entre une église

latine et une église orthodoxe, qui a été lancée par Byzance. Ceci est une question qui reste délicate, douloureuse et il ne faudrait jamais réduire la latinité à cette simple continuité catholique et occidentale, chrétienne occidentale. Nous avons fait des efforts très poussés en ce sens, comme la visite du Pape dans mon pays. J'avais ouvert, la veille, une grande exposition à Rome, à la Santa Madona del Popolo, qui s'appelait 'Una Byzancia latina', précisément parce qu'on voulait mettre en avant la synthèse d'un christianisme de type oriental, mais s'exprimant en latin. Donc, je pense que, au delà du point de vue de nos rapports, quand nous voulons lancer l'idée de cette académie, bien sûr sortie de la défensive, nous ne sommes pas une sorte de Fort Alamo assiégé. C'est très bien d'être actif, d'être passionnément actif, mais il ne faut pas nous enfermer dans des choses qui sont sympathiques et incitantes comme analogie, mais qui ne pourraient pas nous mener assez loin lorsque nous allons croiser la cause. Et si on veut des références théologiques, alors adressons-nous aux grands, aux plus grands, aux 'CUSES', Nicolas De Cuse qui a imaginé la 'Coincidia opposita' de Rome. C'était la théologie la plus hardie. Et comment l'a-t-il écrit, son traité? Lors d'un voyage en Méditerranée vers Constantinople, car il était l'un des agents du rapprochement des églises du concile de Florence. On retrouve là la Catalogne, comme Raymond Lulle. Ce sont des théologies qui vont dans le sens de cet œcuménisme dont nous avons besoin."

Federico Mayor rappelle l'importance de la mise en œuvre: "Pendant plusieurs années, comme vous le savez, 26 ans de ma vie, j'étais un vieux chimiste du périnatal. J'ai créé en Espagne la biochimie périnatale. Cela veut dire que je suis toujours très préoccupé par la naissance, parce que je me suis rendu compte qu'une grande partie des enfants qui avaient des handicaps, ce n'était pas pour des questions génétiques, mais c'était à cause de défauts au moment de la naissance, et c'est pour cela que je vais faire ici, à nouveau, devant l'enthousiasme de la création, le biochimiste périnatal. Et donc j'ai souhaité vous dire jusqu'à quel point tout voyage dépend c'est un proverbe chinois du premier pas. Parce que c'est le

premier pas qui donne la direction. Alors, parfois on peut aller très loin, et très fort, et très vite, mais si on va dans une mauvaise direction... Donc, moi, je souhaiterais que existent, dès les premiers moments, quelques contradictions. Par exemple, vous voyez aujourd'hui l'Europe. L'Europe qui a été une communauté économique, tout à coup souhaite faire une union. Et elle était forte comme groupe de marchés, d'économistes, de marchands, mais elle ne veut pas s'unir avec l'euro. Pourquoi? Parce que l'argent n'a jamais uni personne. L'argent a toujours divisé tout le monde. Et alors voilà, c'est un défaut de naissance. Si l'Europe ne pense pas à la culture, ne pense pas à l'éducation, ne pense pas être à nouveau le phare de la démocratie, le phare de la liberté, le phare de la libération par l'éducation, comme vous l'avez dit, elle n'aura rien à faire. Un autre exemple. Il y a quelques années on est venu me proposer, quand j'étais encore avec mon prédécesseur, l'Académie européenne des Arts, des Lettres, et des Sciences. Et voilà, ça a été créé, mais parce qu'au premier moment il manquait, oui, un périnataliste. Peut-être est-ce de cette manière que l'on voit qu'il y avait un manque; il manquait la spécificité, il n'y avait pas un sens de l'appartenance. Un autre exemple: l'université des Nations Unies. J'y ai beaucoup travaillé. Cela va beaucoup mieux, mais à nouveau on a souhaité être une chose distincte, différent de toutes les universités du monde, et puis c'était un moment où la grande communauté académique n'était pas intéressée par l'université des Nations Unies. Voilà à nouveau une création qui pourrait être très forte, mais elle n'a eu ni l'impact, ni la capacité d'adaptation qu'elle pouvait avoir. Je veux parler aussi de l'université de la Paix au Costa Rica, une autre initiative à mon avis extraordinaire, mais qui aurait dû, dès les premiers moments, dire quels sont les grands instituts, les grands collègues qui se sont déjà consacrés à la prévention des conflits, qui travaillent à cela, qui sont les meilleurs. Alors, si nous sommes les meilleurs, nous avons un impact. Le résultat c'est que nous sommes aujourd'hui en train d'essayer de récupérer cette organisation. F. Pessoa parlait de la pluralité. Il est un grand représentant de la latinité multiple, parce qu'il avait des hétéronymes en plus. Il disait que la lune se reflétait

dans la mer, et après la pluie dans les plus petites flaques. Voilà! parce qu'elle se situe suffisamment haut. Donc moi, je pense que dès les premiers moments, si nous voulons avoir un impact, nous devons nous situer suffisamment haut. Et, effectivement, je ne dis pas qu'il faut s'adresser seulement aux Rois. Je dis que nous devons être devant les Princes le représentant de la voix des sans voix, de la voix de tous ceux qui ne peuvent pas s'exprimer par eux-mêmes. Je pense que c'est très important, nous devons représenter toute cette appartenance. C'est plus que la défense d'une culture ou d'une identité. A mon avis, ce qui aujourd'hui nous manque, c'est une appartenance. Et vous voyez cela reflété dans mon propre pays. Auparavant on disait: 'vous, qui êtes-vous?' On disait: moi je suis du Parti socialiste, par exemple. Aujourd'hui, on vous dit: moi je suis du Real Madrid, ou du Barcelone, parce que c'est plus consistant, parce que la politique ne leur convenait plus à ce moment. Alors, finalement nous devons représenter une appartenance. Il faut donner à un être humain cette capacité de penser, voilà ce que je défends, parce que ce sont les valeurs, les traits, les profils d'identité qui m'intéressent, et c'est pour cela que je lutte tous les jours, parce que la culture, l'expression suprême de la culture, c'est les comportements quotidiens. Et ce comportement quotidien a besoin de valeurs qui le dirigent du haut de cette appartenance.

Vous savez, la force morale de l'UNESCO, les fruits obtenus, Dan Haulica peut vous le ratifier, sont dans les vers: 'les guerres naissent dans l'esprit des hommes, c'est dans l'esprit des hommes qu'il faut bâtir les défenses de la paix'. Simple, n'est-ce pas? Et cette phrase a donné vie pendant des années et des années à toute une institution. Pourquoi? Parce qu'elle a un contenu extraordinaire et qu'elle nous dit: la violence, et donc la dépendance, et l'esclavage naissent dans l'esprit de l'homme, c'est là qu'il faut bâtir les défenses simples. C'est là où je souhaiterais que nous puissions placer l'objet de l'Académie. Pour naître forte, elle doit naître pour s'adresser aux Princes, mais en représentant la voix de tous les peuples, de leurs appartenances. Je souhaiterais finir en disant que tout ça, il faut le faire aussi avec cette subtilité qui nous permet d'être provocateurs

aujourd'hui: ou bien nous sommes capables de provoquer, ou bien nous passerons dans les grands silences. Parce qu'il y a tellement de bruit, il y a tellement de choses, comme je le disais tout à l'heure! Ou bien on provoque, ou bien on se tait. Qu'est-ce qu'a fait le Club de Rome en 1969? Aurélio Pecce a fait l'inattendu. Tout d'un coup, il a fait tching, tching, tching. Il a sonné la sonnette et il a dit les limites à la croissance. Faites attention, on va vers... C'était provocateur. Nous savions que c'était provocateur. Comme Giorgi. Vous savez que la moitié des choses qu'il disait en sciences n'était pas vraies. Mais il disait 'sino le ver dentro bato'. Et cela faisait travailler les autres, les faisait réagir. Tout à l'heure on m'a dit qu'une partie des propositions étaient jésuitiques. Et je dois vous raconter une histoire de jésuite que j'aime beaucoup. Il y avait un novice jésuite qui était très énervé parce qu'il s'adressait au Supérieur, vous savez. Et il lui dit: 'mon père Supérieur, est-ce que je peux fumer?' Et le supérieur lui dit: 'pas du tout, c'est complètement défendu'. 'Et ce cendrier?', demande alors le novice. La réponse du Père fuse: 'c'est pour ceux qui ne demandent pas la permission'. Donc, il ne faudra jamais demander de permission si nous voulons vraiment être provocateurs, et si nous voulons nous adresser aux Rois. Si j'ai eu parfois quelques succès, c'était parce que j'étais absolument inattendu. Je viens seulement de faire quelques remarques périnatales, parce que je pense que nous sommes en train de vivre un moment important du point de vue conceptuel, mais que ce n'est pas suffisant pour une entreprise de cette nature.'

Luigi Berlinguer s'est prononcé en ces termes sur l'Académie de la Latinité: *"Je suis très heureux d'être ici, de participer à cette rencontre et vous remercie beaucoup de votre invitation. Je suis là parce que nous sommes très intéressés par ce discours.*

Comme vous le savez, mon ami Claude Allègre et moi même, nous avons pris l'initiative, l'année passée, à l'occasion des rencontres de Siene, pas loin d'ici, au mois de juillet, de signer un protocole d'entente entre nos deux pays, nos deux gouvernements, signé par Lionel Jospin et Romano Prodi, à propos de la nécessité d'une promotion de la culture

classique entre nos pays et les autres pays. Nous sommes préoccupés par une tendance à la marginalisation de la culture classique dans les programmes des écoles, dans les activités générales des gouvernements, et par une pratique négative à ce propos. Marc Fumaroli était là. Nous avons eu l'opportunité de discuter entre ministres, mais surtout avec des savants et des chercheurs sur le monde classique, sur la culture classique, sur la latinité, sur l'histoire des langues des deux pays, des deux universités et on a décidé de marcher ensemble sur ce sujet. On a regretté ensemble la crise de l'influence de la culture classique en général, la crise de son apprentissage dans le monde des études, dans la préparation des jeunes.

Je crois que c'est une chose intéressante, parce que nous avons perçu dans le monde politique de nos deux pays, une exigence qui n'est pas loin de l'exigence qui est à la base de l'initiative de cette académie que vous avez en tête de faire marcher. Je ne suis pas en mesure de répondre à la question sur la latinité ou l'inter-latinité. Je dois y penser un peu plus. Je me demande si la question que nous voulons souligner, c'est la spécificité latine, le point de vue de ce que l'histoire latine, l'histoire romaine, la création d'une grande civilisation, a signifié pour l'humanité. Ou si nous voulons souligner davantage ce que la latinité signifie maintenant, à l'époque contemporaine. Et si elle a des frontières à défendre face aux autres civilisations, aux autres cultures, et des moyens techniques que les autres civilisations peuvent utiliser maintenant avec une force extraordinaire. A ce propos, je crois que nous devons répondre sur ce que nous allons défendre, et pas seulement défendre, mais aussi pousser en avant, définir comme une exigence, j'oserais dire métaphysique et pas seulement culturelle, de la vie contemporaine.

La substance, le sens de ce que la latinité représente dans l'histoire du monde, qui est une façon d'être de notre culture, d'une grande civilisation qui contribue à une attitude de l'esprit, est l'unique ressource dont nous disposons pour éviter le danger d'une position, d'une interprétation de 'corporatisme'. Il ne faut pas d'intervention trop homogène, ni trop aplatisante, qui couperait la fantaisie et l'imagination. Celles-ci sont

une ressource trop importante pour les personnes, mais aussi pour l'Humanité, et pour l'avenir de la civilisation. Alors, je suis d'accord avec une expression de Maurice Druon, sur la nécessité d'affirmer la présence, le poids dans l'équilibre entre les différentes cultures, les différentes mentalités et même les différentes forces politiques et économiques.

Et, à ce propos, je voudrais poser une autre question: est-ce que nous parlons de culture, seulement de culture? est-ce que nous parlons seulement de mentalités, comme du résultat d'une histoire, et donc de la force de la mémoire, de la nécessité de l'histoire, pas seulement de l'histoire latine, et donc du rapport entre humanisme et classicisme? Parce qu'on peut interpréter l'humanisme comme une chose contemporaine et alors je crois que nous devons essayer de pousser toute la discussion générale sur les politiques, l'éducation, les politiques de la promotion culturelle des différents pays, pour renforcer le rapport dialectique humanisme et classicisme, ou vice et versa. Je dis cela parce que nous avons cette discussion en Italie, à propos de l'école, des contenus de l'école, des programmes de l'école. Et je crois que nous devons présenter la latinité comme mémoire, mais aussi comme modernité, autrement nous risquons la défaite. La grande force de ce que veulent les jeunes, des exigences bien connues des jeunes, c'est un grand besoin de futur et de modernité. Nous le percevons dans les écoles. Et, pour cela, nous devons éviter le risque de présenter la latinité comme nostalgie, comme le désir de regarder seulement notre gloire du passé. Parce que nous voulons que la mémoire et le passé soient très présents dans la culture, nous ne devons pas les défendre seulement, mais nous devons y voir à l'intérieur la grande force de modernité qu'elle peut représenter pour le monde, les jeunes, l'école. La politique de l'éducation est aussi là.

Alors, il faut trouver ici, je crois, pas seulement chez moi et de la part de mon ami Claude Allègre, mais auprès d'autres gouvernements, un grand intérêt à votre sollicitation, et un grand intérêt pour fixer des limites à la tendance très forte, présente dans la culture, dans l'école, de se limiter à la technologie, à un futur de seule technologie. Bien sûr, nous

connaissions la difficulté de cette position, et c'est pourquoi je suis ici avec un grand enthousiasme pour écouter, et pour essayer de donner toutes les contributions que nous pouvons donner à votre initiative. Vous pensez à une Académie de la latinité comme l'instrument, comme l'organisme qui apporte un effet concret à l'initiative, à l'aspiration, à l'exigence. Je crois que vous devez vous adresser aux Princes et aux organisations de la société civile, culturelle, prendre des initiatives auprès des médias, du peuple, parce que la latinité n'est pas une forteresse fermée. Ce serait une position condamnée à l'échec, je suis sûr. Ou une enclave d'amis qui parlent de leur propre passé avec nostalgie. Je suis sûr que telle n'est pas votre intention. Alors, je crois qu'il serait intéressant que vous prévoyiez une compagnie de promotion aux divers niveaux et cela concerne les politiques des gouvernements pouvant aller dans cette direction.

Nous avons des problèmes concrets de curriculum à l'intérieur de l'école. Pour affirmer l'exigence de conserver la tradition que nous avons, pour avoir les compétences en la matière, nous avons des problèmes pour former des spécialistes. Nous avons besoin de cours en Italie, en France, de spécialistes sur les études à propos de la latinité, mais pas seulement des spécialistes limités à des cours particuliers. Nous avons, aussi, en même temps besoin d'une grande diffusion de cette idée, et de cette culture en dehors des spécialistes, dans les autres écoles. Ce qui est mauvais dans mon pays, c'est que la latinité, et même la culture latine, ont été le patrimoine des classes cultivées, des élites, comme une sorte de distinction entre les élites et le peuple. Une sorte de discrimination culturelle qui est une discrimination sociale. Nous avons besoin au contraire que la culture, l'idée de la latinité du monde classique, de l'humanisme soient le patrimoine de tous, à divers degrés d'intensité bien sûr, divers degrés de spécialisation, mais comme inspiration, elle doit être la base, une des bases de la culture. Et nous avons besoin, vous l'avez dit, j'ai bien entendu, de beaucoup d'échanges, d'échanger nos expériences.

La dernière chose que je veux dire, c'est que je crois que nous devons regarder la latinité comme une contribution à la culture humaniste, la

culture qui se fonde sur la tradition, comme quelque chose qui peut même les expliquer moyens techniques et modernes. Je vais vous donner un exemple. Nous essayons maintenant d'introduire, dans les écoles, l'idée d'étudier les langues, le langage vivant, pas seulement écrit et oral, mais la syntaxe, la grammaire des audiovisuels, de la musique, des arts, parce que nous constatons les limites d'avoir étudié la culture dominante dans les écoles. Et c'est pour cela que nous avons un peuple qui n'est pas armé pour comprendre, incapable de résistance devant l'agression des moyens de communication, de la télévision, des moyens modernes. C'est une idée de culture, l'idée de connaître la grammaire, la syntaxe, les moyens intérieurs de l'expression. Je crois que cela fait partie de l'idée de défendre la culture humaniste et la latinité. Celle-ci se présente à l'intérieur des idées comme une idée de fondation culturelle profonde. Ce message est important pour parler aux autres civilisations. Il dit que nous sommes en faveur d'une idée moderne de la latinité."

Marc Fumaroli a fait ici un point sur l'enseignement aux Etats-Unis et a tenu à adresser une requête aux Ministres de l'éducation de France et d'Italie: *"Je m'adresse au ministre de l'éducation nationale de mon pays. Il m'a invité à assister à la signature à Sienne, par lui-même et son collègue M. Berlinguer, ici présent, d'un acte les encourageant tous deux à favoriser les études grecques et latines. Je me réjouis de cet acte. La modernité de l'enseignement du latin et éventuellement du grec dans les écoles, dans les collèges ou dans les universités, d'une société démocratique et commerciale comme celle dans laquelle nous nous trouvons, a été affirmée dès 1835 par Tocqueville dans un passage que l'on n'a pas assez médité de La Démocratie en Amérique. Tocqueville dit aux Américains: vous êtes une société démocratique et commerciale, c'est-à-dire une société dont le niveau spirituel est très modeste. Il est probable que dans votre société il n'y a aucune possibilité pour qu'apparaisse un Pascal. Il y a tout de même cette considérable faiblesse qui sera peut-être, à votre exemple, répandue bien au-delà de vos frontières. Il faut, je cite, des universités excellentes où l'on enseignera*

Platon, Aristote, Cicéron, les grands classiques de l'antiquité grecque et latine. C'est la seule condition pour qu'apparaissent, dans votre société, des hommes qui auront par rapport à la quotidienneté immédiate la distance critique et l'intelligence qui vous permettra de ne pas sombrer dans la barbarie. Eh bien, il faut leur reconnaître une forme de civilisation. Les Etats-Unis, les Américains ont très bien compris le message de Tocqueville. On peut dire qu'à partir de la fin de la guerre de Sécession, l'Amérique s'est dotée effectivement de très grandes universités et aujourd'hui encore, mon expérience m'a enseigné que si les élèves américains, dans ce que nous appelons le secondaire, n'apprennent effectivement pas grand chose, sinon à tâtonner pour se reconnaître dans la vie quotidienne, à partir du niveau collège, il y a aux Etats-Unis tout un réseau qu'on connaît très mal en Europe, qui est un réseau de Colleges of Liberal Arts et où l'on enseigne le grec, le latin. Les gens qui sortent de ces collèges ne vont pas enseigner le grec et le latin. Non. Ce sont les meilleurs qui vont être recrutés par Harvard, par le MIT, par les grands Instituts et on a la surprise de rencontrer, aux Etats-Unis, des scientifiques, tout ce qu'il y a de plus scientifiques et qui, je pense par exemple à tel grand neurobiologiste, ont une culture classique extrêmement solide. Et cela n'a pas du tout nui à leur inventivité scientifique. C'est dans ce sens que je voudrais revenir sur cet accord de Sienne. Il me semble qu'il est très important que nos ministres de l'Education nationale, tout en pensant à ces grandes visions que Candido Mendes a évoquées tout à l'heure, en particulier ces grandes menaces qui pèsent sur les grandes nations latines, du fait du sous-développement d'immenses populations. Songeant à accroître dans nos propres pays d'Europe le nombre d'élèves, de jeunes gens, de jeunes filles qui ont, qui auront une bonne formation latine, parce que cela donne justement de la langue une idée syntaxique, cela donne de la langue une idée critique, une approche qui est celle du cogito, et non pas celle de la passivité devant les images préfabriquées, diffusées par les moyens de communication de masse. Et cela donne un milieu capable effectivement de faire émerger de grands talents dans toutes sortes de dis-

ciplines, non seulement littéraires, mais même scientifiques et, en France cette année, deux des grandes récompenses du concours général ont été attribuées à une jeune fille, qui est une scientifique, si j'ai bien compris, mais qui a eu le premier prix en latin et en grec. Alors, je crois qu'il y a là, effectivement, toute une réhabilitation à faire de la formation, si j'ose dire, des humanités classiques en les réinsérant dans le contexte contemporain et en prouvant que les démocraties commerciales ont intérêt à ne pas, en somme, laisser se dégrader cette formation classique, en lui donnant un sens nouveau. Et en ce sens, je crois que nous allons dans la même direction. Peut-être de temps en temps un geste du ministre, un mot du ministre pour encourager certaines filières seraient extrêmement bienvenus et je me permets de saisir cette occasion pour descendre même l'étage le plus pratique des choses, pour vous présenter moi aussi cette requête."

Claude Allègre s'est prononcé en ces termes sur le projet d'Académie de la latinité: *"Je pense que la fascination qu'un certain nombre de littéraires ont pour la science a conduit à couler les disciplines littéraires et je ne veux pas de cela. C'est pourquoi j'ai rétabli une filière littéraire où il n'y aura pas de mathématiques, autres que très élémentaires, mais qui ne sera pas dominée par les mathématiques comme par le passé. C'est pour cela que maintenant, dans les études de médecine par exemple, on pourra avoir fait des études littéraires et entrer à l'École de médecine. Mais l'illusion qui consiste à dire, comme m'a écrit une éminente de vos collègues, que ce qui l'intéressait avant tout, c'est que le grec soit enseigné aux scientifiques, c'est une erreur fondamentale. L'expérience vient de nous montrer que cela avait coulé les études scientifiques dans ce pays. Qu'il y ait quelques scientifiques qui, dans leurs études secondaires, fassent du grec, c'est bien. Cela ne peut être que marginal. Par contre, que le grec et le latin disparaissent à cause de ça; si vous voulez, c'est sacrifier quelques individus spectaculaires à une base culturelle. Enfin, c'était un petit aparté. Moi, je voudrais vous dire très simplement les deux parties de mon message: une partie, qui est, comme vous le discu-*

tiez, de principe, j'ose dire presque de philosophie, et la deuxième, ce sont des considérations pratiques, simples. Un ministre doit gérer et quand on fait quelque chose, il faut se préoccuper que cela débouche et que cela ne reste pas au niveau de la déclaration d'intention. Je crois d'abord que, comme l'a dit Luigi Berlinguer, il faut absolument que la latinité ne soit pas une nostalgie. Elle est un moyen d'organisation dans un monde que nous ne voulons pas unipolaire. Et dans lequel je dirais, nous devons protéger la natalité comme demain nous devons aider, et ils sont assez grands sans doute pour le faire, les Indiens ou les Chinois à maintenir leur culture et à ne pas être liquidés. Pour prendre un exemple, après avoir écrasé le cinéma brésilien, puis l'italien, la machine hollywoodienne s'attaque aujourd'hui au plus grand producteur de cinéma du monde, c'est-à-dire à l'Inde. Et la seule résistance mondiale dans le cinéma, c'est la France, parce que le gouvernement français subventionne le cinéma. Je donne cet exemple, parce que les Indiens sont actuellement passés en peu de temps, huit ans, de 100% de films indiens à aujourd'hui 30% de films américains. Et ils pensent que cela ne fait que commencer. Donc, on voit cette mécanique d'uniformisation. L'autre jour, il y a quelque temps, j'ai vu un McDo à Pékin, et j'ai eu une attaque. Je veux bien, nous, on est encore proche, mais à Pékin! J'ai trouvé que c'était un peu 'too much'. Quinze jours après, j'étais au Caire, et dans un coin du Caire absolument perdu dans la casbah, un McDo! Je dis non! Mais ce n'est pas possible! Ce n'est plus possible, cette uniformisation! Je voudrais vous donner un certain nombre de conséquences pratiques que nous vivons en dehors du phénomène proprement culturel. Prenons le problème du droit, qui est essentiel. Nous sommes pour le droit latin; nous sommes pour fixer des principes par des méthodes qui sont des méthodes de débat gouvernemental. Ensuite, les magistrats sont chargés d'appliquer les principes qui sont débattus. L'Anglo-saxon n'a pas de droit écrit, débattu; les Parlements ne font pas de lois. Les magistrats fabriquent, par la jurisprudence, le droit. Bien. Qu'observons-nous en Europe? La cour européenne de justice a été inspirée complètement

par le droit français au départ et par le droit latin. Mais la pratique est en train de la faire dériver complètement vers une pratique de droit anglo-saxon et on voit là ce qui se passe. Je vais vous donner une application très simple et qui va nous conduire à un conflit majeur dans les mois qui vont venir. L'Organisation Mondiale du Commerce, ayant décidé de traiter les problèmes au coup par coup, sans absolument aucun principe, on se trouve devant des situations comme les OGM, qu'on ne sait pas traiter. Et, par conséquent, les Européens refusent certaines choses que les Américains veulent imposer. Or, il y a sur l'ensemble du problème des questions extrêmement variées, pour lesquelles nous proposons en ce moment qu'il y ait une discussion d'abord générale, afin de fixer des principes de discussions, de savoir si on fait appel à un groupe de scientifiques pour conseiller l'ensemble de ce système. Ou faut-il une partie de bras de fer? Voilà une philosophie qui est fondamentalement différente entre les latins et les anglo-saxons. J'irai jusqu'au bout là-dessus pour vous dire que la conception même de la liberté de nourriture, qui est un point essentiel aujourd'hui, pour laquelle le McDo n'est qu'un symbole qui passe par cette volonté de dire: 'mais pourquoi les Européens ne veulent pas manger du bœuf aux hormones? S'ils ne veulent pas manger du bœuf aux hormones, c'est quand même leur droit, non?' Certes, mais de là à accepter qu'il soit importé par tous les McDo de notre pays! On est dans un système qui est quand même un système extraordinaire, et c'est la conséquence du pragmatisme anglo-saxon. Nous allons être obligés de nous cabrer contre cette volonté. Nous avons aujourd'hui les nouvelles technologies éducatives. C'est un des grands marchés du 21ème siècle. Qu'est-ce qui va être mis sur ces logiciels éducatifs? On va assister à une chose épouvantable suivant laquelle l'enseignement secondaire américain, qui est nul, il faut appeler les choses par leur nom (autant l'université américaine est formidable, autant l'enseignement secondaire est nul). Néanmoins, on va avoir, par le jeu du marché, des logiciels pour l'enseignement secondaire qui vont être faits aux Etats-Unis. Autrement dit, on va laminer l'enseignement secondaire mondial si nous ne réagis-

sons pas, si nous ne fabriquons pas ces logiciels. On parlait d'Internet, je ne parle même pas de la langue anglaise, je parle simplement des contenus qui sont mis sur Internet, si nous ne réagissons pas en mettant des contenus qui sont autre chose que les contenus tels qu'ils sont actuellement, nous seront là aussi colonisés. Je dirais, en regardant la situation mondiale, que je suis frappé, après François Gros qui faisait une remarque très juste là-dessus, de voir les problèmes des relations avec l'environnement envisagés par les Anglo-saxons avec un côté utilitariste et les latins, eux, l'envisageant par rapport à l'homme et de la situation de la relation homme/nature et non pas de la relation société/nature. Il y a une relation qui est fondamentalement différente sur ce sujet, donc je vois qu'il y a beaucoup de choses dans cette affaire et je crois très sincèrement que, non pas pour défendre telle ou telle Histoire, telle ou telle Culture, telle ou telle bannière, je crois que la latinité a fondé une manière de voir, une manière de vivre, une manière d'envisager les choses qui est différente. Je n'ai pas dit qu'elle est supérieure, elle est différente, et moi je crois profondément qu'il faut que nous nous organisions à l'échelle de la latinité, chacun restant soi-même, naturellement, dans cette latinité qui elle-même est diverse. Moi je dirais: passons maintenant à l'exercice pratique, étant d'accord sur la philosophie. Une académie d'abord, parlons de l'académie puisqu'on est là pour parler de l'académie, il y a d'autres initiatives mais parlons de l'académie. Une académie doit être un symbole et un moyen. Si elle n'est qu'un symbole, elle mourra rapidement. Si elle est un moyen, c'est-à-dire, si elle a des moyens, elle jouera effectivement un rôle. Quelle doit être sa situation? Ceci est extrêmement important. A mon avis, une académie doit être intellectuellement indépendante. Nous nous battions, avec Luigi Berlinguer, pour la création d'une Académie des Sciences Européennes, combat contre la Commission de Bruxelles qui veut la contrôler, et à qui on explique que ça ne sert à rien si elle n'est pas indépendante. Donc première chose, c'est l'indépendance. Mais en même temps, il faut que les gouvernements, et on va y venir, assurent le financement. Par conséquent, on ne peut pas continuer

sur une discussion qui est simplement entre intellectuels, aussi brillants soient-ils, si on n'a pas à un certain moment une décision gouvernementale d'accord en disant: voilà, on finance cette académie où chacun fait un effort. En admettant qu'elle soit indépendante, ce n'est pas si facile de la faire reconnaître. Il y a des gens qui comprennent ça. Les gens ne sont pas forcément obtus, même les Premiers ministres. Donc, je crois qu'il y a là quelque chose d'important. Quelle composition initiale? J'ai vu que vous aviez des suggestions, je vous donne simplement mon expérience. Il faut que vous ayez un noyau de départ, mais qui ne soit pas le représentant des académies existantes, sinon, à un moment, vous vous heurterez aux académies existantes. Moi, j'ai réussi à fabriquer en Europe une Union Européenne des Géosciences après qu'il y a eu des échecs considérables. Pourquoi? Parce qu'à chaque fois on prenait les sociétés nationales pour faire une société européenne à un certain moment, se posait le problème, par exemple, de supprimer les journaux nationaux au profit du 'Journal'. Pas question, les Anglais disaient: comment allez-vous supprimer nos journaux qui sont les meilleurs? Ce n'est pas possible. A partir du moment où on a dépassé ce cadre-là, tout s'est bien passé, et je vous dirais après quelque chose sur cette idée de fonctionnement. Donc, moi je crois qu'il faut dépasser les Académies nationales. Il faut faire un noyau. C'est très bien d'être plus général que simplement des littéraires, c'est une bonne chose. Là-dessus, il n'y a pas de problème. Je crois qu'ensuite, il faut fixer un siège, mais qui ne veut pas dire forcément le lieu de toutes les réunions. Je crois que pour des raisons symboliques, on l'avait déjà dit avec Candido Mendes, l'Italie doit être le siège. Quelque part en Italie. Je ne sais pas si le gouvernement italien est intéressé, mais l'Italie, je pense, c'est le siège de référence. Je vous recommande personnellement que pour la gestion de cette académie, on tourne sur le noyau qui gère. Si vous avez une académie dans laquelle à chaque fois vous avez un secrétaire général italien, un président brésilien, un vice-président français etc. et à chaque fois il faut réunir ces gens, c'est une affaire incroyable. Tandis que si vous dites: pendant deux ans, c'est la France qui fait mar-

cher cette académie, puis les deux ans suivantes c'est le Brésil, etc., vous aurez ce que nous, nous avons actuellement dans notre Union Européenne, une sorte d'émulation entre les pays. Chacun veut faire mieux que le voisin en disant, pendant la présidence brésilienne on va faire mieux que pendant la présidence précédente. Et deuxièmement, petit détail, si vous avez un petit problème financier, un petit accrochage, quand vous avez une présidence nationale, il est toujours possible d'aller voir votre gouvernement, de dire: écoutez, on a la présidence là et on ne peut pas être moins bons que les Anglais. Donc, moi je suis partisan de cette rotation. D'une manière pratique, j'ai envie de vous proposer la chose suivante. Il y a l'Assemblée générale de l'UNESCO dans quelques semaines, le gouvernement est prêt à inviter les ministres des différents pays latins le lendemain de la conférence. Un certain nombre viendront à la conférence, donc, le lendemain de la conférence, il faudrait les inviter pour une réunion d'une journée où on prendrait des décisions et, ensuite, dans le cadre de ce que je vous ai dit, le noyau constitutif fonctionnerait et on aurait plus qu'à regarder ça. Cela aurait un avantage: on dépasserait cette simple académie et on pourrait parler d'autres problèmes de la latinité, parce qu'il n'y a pas seulement l'académie, il y a le problème des langues, celui de l'échange des assistants étrangers, qui me paraissent extrêmement importants actuellement. Nous, nous avons entrepris en France une action pour apprendre les langues étrangères à l'école primaire. Ce n'est pas une petite opération, je peux vous le dire. Et naturellement, contrairement à ce qui a été fait précédemment, où on essayait de faire apprendre les langues étrangères à l'aide des instituteurs, où ça ressemblait à ce qu'on a connu 'I go to the black board and I take a piece of chalk!' Maintenant, on le fait avec des assistants étrangers et là, c'est un changement radical, parce qu'il y a la proximité d'âge et l'échange culturel. Donc, il y a plein de choses dans la latinité; il peut y avoir des projets communs sur un certain nombre de sujets très simples. Et je voudrais terminer en disant que c'est aussi une source commerciale, et je m'excuse de mettre ça, parce que là, par exemple, je suis intervenu récemment pour

que les auteurs mexicains soient traduits en France, car ils n'étaient pas suffisamment traduits chez nous. J'ai donné une petite subvention, ce n'est rien du tout, pour qu'il y ait une traduction des auteurs mexicains. Je dis depuis des années aux Affaires Etrangères françaises que faire traduire, par exemple, systématiquement les auteurs français en langue étrangère, je parle des modernes, au fur et à mesure que les livres sortent, c'est la meilleure défense finalement de la langue française, car au total, une fois qu'on a lu, on veut connaître plus. Ah oui, disent-ils, mais ça ne nous intéresse pas, c'est du français qu'il faut. Moi, je n'ai jamais lu Dostoïevski en russe. J'en suis profondément meurtri, mais c'est comme ça! Je vais avouer à Monsieur Candido Mendes, moi qui suis un grand lecteur des auteurs brésiliens, je lisais encore la semaine dernière un livre de Jorge Amado, je ne lis pas en portugais, je les lis en français et je le regrette, bien sûr. Et donc, je crois que là, nous avons des projets. Je suis donc prêt à inviter les ministres après la conférence de l'UNESCO, deux jours après, ils seront à Paris, et qu'on prenne une décision par rapport à ça. A partir de là, les choses n'auront qu'à se dérouler."

Témoignages en Forme de Verbatim

Après que chacun des participants à la Rencontre de Gargonza s'est prononcé, une discussion s'est engagée l'après-midi entre Claude Allègre, Hector Bianciotti, Hélène Carrère d'Encausse, Maurice Druon, Marc Fumaroli, Dan Haulica, Eduardo Lourenço et Candido Mendes. Elle mérite d'être consignée, à la manière d'un verbatim, car elle traduit bien le mouvement de pensée que des uns et des autres en ce jour de grâce du dimanche 19 septembre 1999, au Château de Gargonza.

Voici donc, pour mémoire de l'Académie de la Latinité:

C. MENDES — Alors, la parole est à vous, Monsieur le Secrétaire perpétuel.

M. DRUON — Je prends la parole après vous avoir entendu tous, y compris ceux qui étaient là ce matin. Quand on veut une institution, il faut la faire selon le droit écrit. Il faut des règlements clairs, brefs et peu nombreux et s'appliquant à la généralité des cas. Il est inutile de faire le détail des éventualités, on en oubliera toujours. En terme très généraux on peut permettre justement d'adapter les statuts à toute situation imprévue. La première chose à définir c'est l'objet, mais cela peut être précédé de ce que j'appellerai un exposé des motifs, qui pourrait être une déclaration d'intention dans laquelle un certain nombre de constats et de souhaits, pas

très nombreux, mais selon les sensibilités qui sont exprimées, pourraient apparaître. Par exemple, je ne donne qu'un exemple, mais je dirais que dans ces considérants initiaux, on pourrait exprimer l'idée que la mondialisation ou la "globalisation" en anglais, mais il ne faut pas dire globalisation en français, ne nous conduit pas à la civilisation de l'universel souhaitée par Senghor et qu'il a tellement défendu, mais à la dé-civilisation du particulier. Ça me paraît une idée qu'il faut affirmer. On pourrait également évoquer la nécessité d'une union des langues qui ont une syntaxe commune ou des syntaxes voisines, parce que c'est le mode de fonctionnement de l'esprit. On pourrait également évoquer que la civilisation de manière générale, l'enrichissement des cultures, le développement des mentalités tient sur les échanges et que les échanges ne peuvent se faire qu'entre gens qui présentent des différences, qui ont des apports différents et qui peuvent donc s'échanger. Voilà trois considérants. Je ne dis pas qu'ils soient indispensables et je ne dis pas non plus qu'ils soient limitatifs. Après quoi, nous avons à fixer, à dire que les participants ont décidé de constituer, ont résolu de constituer une académie. Académie parce qu'il semble que du consensus général, je viens d'employer un pléonasme, c'est le mot Académie qui convient le mieux, qui est de l'ordre supérieur. Parce que, d'autre part, il se rattache à une tradition qui commence au temps des Grecs et que c'est toujours la recherche de la pensée qui a conduit à la création des académies. D'ailleurs, les académies sont anciennes et puis oubliées. Elle sont reparties à partir de l'Italie, à partir de Florence et à partir de Marsilio Ficino avec l'académie de Careggi et c'est là l'origine de la Renaissance. Donc une Académie de la latinité implique une idée de Renaissance. Et académie de quoi? Quelle est sa qualification? est-ce que c'est Académie latine? Académie de la latinité? Académie du monde latin? Académie des civilisations latines ou Académie interlatine? Nous sommes partis, chacun s'exprimant, mais

nous sommes partis sur le terme d'Académie de la latinité. Il me semble bien dire ce qu'il veut dire et je pense que pour ma part nous pourrions nous en tenir là. Et c'est ici, immédiatement, que je voudrais consulter chacun des participants, si vous le voulez bien. Quel est l'avis de Candido Mendes?

C. MENDES — Dès le début, je défends et je considère que c'est Académie de la latinité pour toutes les raisons qui ont été donné aujourd'hui.

C. ALLEGRE — Moi, je pense la même chose. Je pense que c'est un très bon terme, parce que si vous rentrez dans autre chose, vous particularisez et vous prédéfinissez le contenu avant de l'avoir exploré.

M. DRUON — Hélène?

H. CARRERE D'ENCAUSSE — Oui, *Académie de la latinité*.

D. HAULICA — Le terme *Interlatine* donnait une certaine souplesse, mais puisque la plupart des gens optent pour ce premier choix: va pour *Académie de la latinité* donc.

M. DRUON — Nous reviendrons sur l'interlatin.

M. FUMAROLI — Je n'hésite pas sur *Académie de la latinité*.

C. ALLEGRE — Je voudrais juste dire un mot à Monsieur Haulica, Edgar Morin n'étant plus là. Je suis fondamentalement en désaccord avec interlatin, car l'idée de *l'Académie de la latinité* c'est de montrer qu'il y a une unité, tandis qu'interlatin c'est au contraire de mettre l'accent sur les différences.

D. HAULICA — Mais "interlatin" donne le sens de diversité.

C. ALLEGRE — Oui, mais justement, sur l'échange, alors que latinité met l'accent sur l'unité.

M. DRUON — Alors, à partir de ce moment-là, nous avons déjà décidé, chose importante, l'objet. L'objet doit être bref et en termes généraux et essayer de contenir l'ensemble d'idées, souhaits et perspectives. Alors, j'ai avancé en toute modestie, la rédaction suivante: *affirmer et assurer la juste présence et le juste poids de civilisa-*

tions latines dans les équilibres, alors là, il y a eu déjà une remarque, *des équilibres linguistiques, juridiques*, je voudrais ajouter *éducatifs, culturels, économiques, technologiques et sociaux*.

C. ALLEGRE — Plutôt que technologiques, je préférerais que vous mettiez *scientifiques*.

M. DRUON — *Scientifiques* oui, mais attendez *les équilibres linguistiques, juridiques*. Je mettrais *linguistiques, juridiques, scientifiques*, ce dont on manquait, *éducatifs, économiques, technologiques et sociaux*. Attendez, je me permets de vous dire pourquoi. Je me permets de vous dire que j'ai une petite expérience qui est celle de la création d'une académie internationale, l'Académie du Maroc.

M. FUMAROLI — Pardon, Monsieur le Secrétaire perpétuel, le mot *culturel* est pléonastique. Dans l'énumération que vous faites il y a toute la gamme, il y a toute l'étendue de la culture en quelque sorte.

M. DRUON — Non, parce que vous n'avez pas le cinéma, vous n'avez pas la télévision, vous n'avez pas...

D. HAULICA — ...l'audiovisuel, les nouvelles technologies...

C. ALLEGRE — Il y a une intersection avec le reste, ce n'est pas disjoint comme on dit en mathématiques, mais je soutiens la rédaction: *et culturel*, car il y a d'autres parties.

M. DRUON — Pourquoi je fais allusion à cette expérience? C'est que pour une académie qui était à la fois nationale et internationale, c'est encore un autre problème, un problème tout à fait particulier, mais international et interdisciplinaire. Nous avons dit et avancé, ça doit aller de la théologie aux travaux publics, c'est ainsi qu'a été recruté Amstrong, qui fait partie de cette académie.

C. ALLEGRE — Je croyais Bouygues!

M. DRUON — Mais non! Je veux dire par là que quand je dis *travaux publics*, c'est à l'Aménagement du Territoire que l'on pense. Donc, c'est que toutes les disciplines de la manière la plus large ne sont pas forcément toutes représentées et dans leur spécialité fine,

mais qu'on puisse puiser partout. Je vous donnerais un exemple, un homme comme Louis Armand était un homme de la technologie. Louis Armand a été un académicien parfait, je dirais presque essentiel et plein d'apport d'idées, donc ce sont des gens comme ça. Je reviens au texte: *déterminer, entreprendre, conduire ou encourager avec générosité d'esprit*, je voudrais inclure, *tous travaux et actions concourant à cet objet*. Je voudrais ajouter d'autre part: *constituer une autorité morale interlatine, indépendante et active*. Alors, maintenant je consulte sur la rédaction que j'ai avancée comme base de départ.

C. MENDES — Je voulais vous remercier profondément pour ce premier rapport qu'on nous a demandé d'avancer. Il y a un problème français, conceptuel, qui me paraît sérieux pour ce que nous voulons faire. C'est justement le contrepoids entre le mot civilisation et culture. Je n'aimerais pas aborder dans cette discussion le point de vue anthropologique de leurs différences. Je pense qu'on doit éliminer le mot civilisation, il n'y a pas de civilisation latine, il y a une civilisation de la modernité, il n'y a que des cultures. Pour une culture latine, dans ces équilibres etc.. Je ne voudrais pas que demain on nous fasse le procès que la mondialisation c'est une civilisation. Il y a la culture saxonne, la culture slave, la culture latine. Je pense qu'on doit faire *le juste poids des cultures latines dans les équilibres* etc.. Et quand moi je vois ça, je ne veux pas entrer dans le fait qu'il y a une civilisation occidentale planétaire. La civilisation est occidentale, la culture est latine et je pense qu'on pourrait éluder tout un immense problème avec nos collègues anglo-saxons sur cette idée et sur cette visée.

C. ALLEGRE — Je pense que cela peut s'arranger, il y a juste une chose qui a été dite tout à l'heure, notamment par Luigi Berlinguer et qui est importante, c'est de dire que c'est à la fois de s'appuyer sur un héritage, mais c'est à la fois de construire les modernités. Je crois que l'idée qu'on n'est pas seulement les gardiens

du temple, mais qu'on peut peser sur une certaine manière de construire l'avenir, je crois que c'est très important de le souligner. Je ne sais pas sous quelle forme exactement, dans quelle partie de la déclaration, mais c'est très, très important.

M. DRUON — On va le trouver dans la modification du mot *équilibre*, car on ne peut pas dire qu'un équilibre existe aujourd'hui, ni que des équilibres existent et si l'on était dans *les évolutions* plutôt que dans les équilibres, donc: *les évolutions linguistiques, juridiques, scientifiques* etc., nous répondrions à votre souci et nous pourrions à ce moment-là maintenir le mot de civilisations, parce que c'est dans le mot de civilisation que nous nous appuyons sur le passé. La civilisation grecque, la civilisation latine, la civilisation française, la civilisation ibérique.

C. MENDES — Là, vous avez une civilisation occidentale et vous avez les cultures ibériques, latino, saxonnes... Je ne veux pas entamer une querelle byzantine avec les Anglo-Saxons, ça je ne veux pas. La civilisation est occidentale, les cultures sont latines, saxonnes, hispaniques, slaves, ce que vous voulez, mais il y a une civilisation planétaire et une seule.

M. DRUON — Mais il y a une civilisation chinoise et il y a une civilisation japonaise et il y a une civilisation indienne!

C. MENDES — Exactement, ce sont des civilisations non-occidentales, la civilisation occidentale implique l'anglo-saxonne, implique l'allemande, implique la latine. On ne peut pas parler de civilisation latine, on parle de civilisation occidentale!

C. ALLEGRE — Non, je crois qu'on peut en parler...

M. DRUON — Et la civilisation arabe?

C. ALLEGRE — Enfin, c'est un problème historique. Aujourd'hui, vous pourriez presque parler de civilisation américaine pour parler du monde, mais tout dépend de la période historique dans laquelle vous vous placez. Je pense qu'il y a eu une civilisation latine dont nous avons aujourd'hui des rémanences et une contribution

dans la civilisation mondiale, elle apporte quelque chose. Simple-
ment cette civilisation latine s'est fondue. Elle s'est combinée avec
d'autres civilisations. Mais demain, prenez l'exemple aujourd'hui,
la civilisation indienne, je ne parle pas de la civilisation antique in-
dienne, elle a apporté beaucoup de choses, et la civilisation moder-
ne indienne se mélange avec l'islam, alors que l'Inde traditionnelle
ne pénètre pas la civilisation mondiale. On ne peut pas dire
qu'actuellement l'Inde influence la civilisation mondiale.

C. MENDES — Mais il n'y a pas de civilisation mondiale!

C. ALLEGRE — Non, mais attendez, elle ne pénètre pas la civilisa-
tion en général. Moi je suis contre l'idée de civilisation qui serait
un monopole de l'Occident, mais par contre à l'intérieur de ça, il
y a des sensibilités, il y a une civilisation latine et il y a une civilisa-
tion anglo-saxonne qui n'est pas la même et il y a une civilisation
germanique incontestablement.

C. MENDES — Tout ça dépend de l'Occident. C'est un point qui
me paraît très important parce que du point de vue anthropologi-
que vous avez naturellement la civilisation indienne, la chinoi-
se..., ce sont des civilisations et vous avez cette vieille civilisation
occidentale, la gréco-romaine, qui est devenue la civilisation occi-
dentale.

C. ALLEGRE — Ce n'est pas seulement la culture. Je voudrais vous
donner un exemple sur le plan scientifique. Les Latins ont été fon-
damentalement catholiques avec une structure hiérarchique de
leurs églises. Ils ont été dans des pays qui étaient soit royalistes,
soit des pays d'empire et ils ont donc eu une appréhension des sci-
ences basées sur le raisonnement déductif et la rationalité. Ce qui
fait que dans les pays latins, la discipline dominante et noble sci-
entifiquement sont les mathématiques. Et les mathématiques
pures. Chez les Anglo-Saxons ce n'est pas du tout ça. Les
Anglo-Saxons imprégnés de culture protestante, je peux vous dire
que jusqu'à ces dernières années les mathématiques pures en

Grande-Bretagne étaient dans une situation tragique, on ne s'y intéressait pas, on s'intéresse aux mathématiques appliquées en Grande-Bretagne, on s'intéresse aux sciences naturelles et d'ailleurs quand on parle de sciences naturelles, on y implique la physique, alors que nous, on implique la physique dans les sciences dites exactes. C'est donc totalement différent comme appréhension. Et cela n'est pas seulement culturel, c'est toute une civilisation qui est basée sur une certaine hiérarchisation dont la religion a été naturellement une base, une base absolument fondamentale.

M. DRUON — Les religions sont une part de la civilisation...

C. ALLEGRE — ...absolument. Ce qui est mauvais, c'est de vouloir dire: la civilisation vient de chez nous; moyennant quoi vous aurez des ennuis.

C. MENDES — La civilisation occidentale est une civilisation plurielle. Ce n'est pas le cas de la civilisation islamique, ni de la civilisation chinoise, ni de la civilisation indoue. Non, voilà le grand problème: il y a plusieurs cultures occidentales dans la civilisation occidentale.

M. DRUON — Nous sommes dans une querelle de vocabulaire; elle va durer pendant combien de temps?

C. MENDES — Ce n'est pas une querelle de vocabulaire, c'est une question foncière sur la notion de culture. Il y a une réflexion, car un problème se pose: l'Occident est une civilisation justement à cause de la richesse de plusieurs cultures.

C. ALLEGRE — Oui, mais du monde anglo-saxon aussi, vous pouvez dire pareil. Vous êtes là dans une querelle grecque, qui est la question de la délimitation et de la structure. Et moi je pense qu'on doit pouvoir s'en sortir autrement, je crois que...

M. DRUON — ...rien n'est plus flou que la notion de culture. Il y a bien des acceptions du mot culture...

C. ALLEGRE — ...et c'est un ancien ministre de la Culture qui vous parle!

H. BIANCIOTTI — Il y a un mot très dangereux, terriblement, c'est le mot modernité. Ce matin, a été utilisée ici une autre version, deux ou trois fois, et il y a un autre mot qu'en Amérique latine on emploie tout le temps et à tout propos et qui n'a pas pris en Europe, post-moderne. Ici, on ne l'utilise pas. Quand on le voit dans un journal ou dans un titre, c'est étonnant.

C. ALLEGRE — C'est un mot absurde en plus, moi je le trouve absurde. Là, par contre, le Secrétaire perpétuel vous dirait: voilà une définition d'un oxymore!

C. MENDES — Je vous fais tout à fait confiance en ce sens, je ne veux pas aborder, je ne veux pas tremper mes pieds dans la culture du post-moderne.

C. ALLEGRE — Pourquoi se battre sur un mot par rapport à ce problème? Il n'y a qu'à dire: *la contribution à la construction du monde futur*. Je veux dire, c'est ça l'avenir. Il faut montrer quand même, là aussi, si vous voulez, qu'il y a des choses qui sont assez extraordinaires. Je disais tout à l'heure à table à Monsieur Berlinguer: nous sommes en Europe, avec l'Italie, les seuls pays qui enseignent la philosophie dès l'enseignement secondaire. Mais, chose extraordinaire, les Hollandais n'enseignent pas l'histoire dans le secondaire. L'enseignement n'est pas uniquement ce qui est utile et donc, il y a quelque chose, il y a une appréhension, alors bien sûr la grande césure. Moi je pense que ce sont les Allemands qui sont tout à fait latins, qui ont un mélange extraordinaire, qui sont des Latins déguisés sur beaucoup de points.

M. DRUON — Ils sont peut-être parfois plus latinisés que nous.

M. FUMAROLI — Ils se considèrent comme Grecs et pour une raison très simple, c'est qu'ils considèrent que leur langue est, comme la langue grecque, une langue originelle, et non pas une langue déduite comme la nôtre.

M. DRUON — Tout le monde... pardon! mais j'aimerais que l'on revienne à la tâche.

C. ALLEGRE — Mais, mon cher Secrétaire perpétuel, ça fait partie du plaisir.

M. DRUON — Vous êtes d'accord sur: *affirmer et assurer la juste présence et le juste point*, alors, et *civilisation*, par quoi voulez-vous le remplacer?

C. MENDES — Je ne peux y voir que le mot *cultures*, pour une raison très simple, une civilisation transcende une culture. Je reviens à toutes les visées contemporaines de la notion du débat entre les deux concepts. Et par là même, je vois déjà une merveilleuse discussion à venir sur la latinité pour notre Académie.

M. DRUON — Ecoutez, la *culture* c'est un vase dans lequel on met tout.

C. MENDES — Non!

M. DRUON — Si! On vous dit le folklore, le folklore c'est de la culture, et les fromages c'est de la culture, maintenant la formation de votre esprit, c'est de la culture aussi et c'est purement individuel, alors vous avez culture individuelle, vous avez culture nationale, vous avez des cultures comme un ensemble de traditions etc. J'ai été ministre des Affaires culturelles et je n'ai pas été ministre de la Culture parce qu'être ministre de la Culture c'est une faribole. On ne commande pas à la Culture. Ce n'est pas l'Intérieur; ce n'est pas la Défense; ce n'est pas la Justice. Les Affaires culturelles, oui cela existe. Vous ne vous en sortez pas parce que vous mettez culture. Les cultures, vous dites, ça comprend le fromage et la bourrée.

C. MENDES — Je dis que la culture comprend toute une pratique de vie qui est liée à une vision du monde et un style de vie. Vous avez la consonance d'une... *praxis vitale*... qui vous remet sur une identité.

M. DRUON — Si sur le mot *civilisation* nous sommes d'accord, jusqu'à *assurer la juste présence et le juste poids des civilisations*, alors

j'ajoute *latines dans les évolutions* à la place d'équilibres, mais ce que Candido conteste c'est le mot civilisation qu'il veut remplacer par culture.

C. ALLEGRE — Non, je crois que, honnêtement, ça dépasse l'aspect culturel. Il y a une organisation de la société, une civilisation c'est un ensemble qui comprend l'organisation de la société. Ecoutez la tendance française ou espagnole, encore aujourd'hui, ou italienne, de donner, de chercher un roi républicain, c'est quand même l'héritage. Les Anglo-Saxons n'ont pas du tout cette tradition. Il n'y a qu'à voir la manière dont nous parlons du président et de laquelle les Américains parlent de leur président, c'est différent, il y a une civilisation qui est différente.

D. HAULICA — Ecoutez, je crois qu'il faut tout de même se remettre un peu à une convention plus générale et c'est celle qu'évoque Candido Mendes. Les Français sont toujours attachés à cette fusion. Dans un célèbre essai sur la France, tandis que les Allemands parlent de culture, les Français sont attachés toujours au terme de civilisation. Quelquefois pour le même contenu. C'est une tradition française, mais, plus généralement, l'anthropologie fait cette distinction et je pense qu'elle n'est nullement fâcheuse. Si vous voulez, on peut éliminer les deux. Dire, par exemple, *les contributions latines* ou quelque chose comme ça, *l'apport latin dans les évolutions*. On sort ainsi de ces disputes.

C. ALLEGRE — Oui, de *l'apport latin*, c'est bien.

C. MENDES — M. Haulica a raison et ce n'est pas du nominalisme. Mais je vous remercie de la façon par laquelle on peut peut-être en ce moment, éluder la question malgré le fait que déjà, mon cher Secrétaire perpétuel, vous commencez à poser un problème culturel. C'est en effet le propre de la culture française que d'assimiler civilisation et culture, et vice-versa. C'est le propre de la nôtre que de les différencier.

M. FUMAROLI — Je dirais même, non pas de les assimiler, mais de les dissocier parce que la civilisation en français a un sens extrêmement normatif.

M. DRUON — Le droit est une affaire fondamentale dans les civilisations. Le droit latin et le droit anglo-saxon sont totalement différents. Il y a donc une civilisation de droit latin et une civilisation de droit anglo-saxon.

C. ALLEGRE — Moi je vous propose: *d'affirmer la juste présence et le juste poids des apports de la latinité.*

C. MENDES — Je suis tout à fait d'accord avec vous.

C. ALLEGRE — *Des apports de la latinité dans les développements ou dans les évolutions.*

D. HAULICA — Et comme cela, on met la latinité en avant, qui est le nom de l'Académie.

C. MENDES — Je suis tout à fait d'accord et je pense que Monsieur le Ministre nous a trouvé une formule splendide, mais je lève le bras dans le sens que j'aimerais bien une belle discussion sur ce problème, parce qu'il y a déjà le point de vue français pour regarder, et c'est une chose propre à la culture française.

E. LOURENÇO — C'est-à-dire que le concept de culture apparaît comme une discussion du concept de civilisation. Dans les civilisations, c'est la prétention d'une certaine culture, pour des raisons d'ailleurs nobles, qui se conçoit de représenter à elle seule l'universel, ou en tout cas, une volonté d'universalité. Les Allemands vont réagir à cela et à l'hégémonie française du XVIIIème siècle, des Lumières, ils vont réagir en disant *la culture* pour revendiquer un statut identitaire.

C. ALLEGRE — Il y a une vision, si vous voulez, quand même, à mon avis, qui est fondamentalement différente; en tous les cas, les Français, les Italiens, les Allemands pensent que la civilisation est imprégnée d'abord de la culture. La civilisation, c'est une série de mise en application; c'est toujours la même chose, c'est le déduc-

tif. Alors que pour les Américains la culture c'est quelque chose qui est juxtaposé, qui est complètement distinct.

E. LOURENÇO — Je suis d'accord avec vous, Monsieur le Ministre, que les Américains ont une façon de vivre, un concept de culture différent du nôtre.

C. ALLEGRE — C'est individuel d'abord.

E. LOURENÇO — Mais il y a une façon différente pour les Allemands et pour les Français de voir ces choses-là et la différence, c'est que les Français étaient convaincus d'être une civilisation culturelle, et pas seulement les Français, parce qu'à l'époque la France dominait effectivement le champ pluriculturel de l'Europe: de la Pologne jusqu'au Portugal, tout le monde était d'accord là-dessus, jusqu'au romantisme allemand, tout le monde. Tout le monde était d'accord pour dire que la civilisation, c'est cet espèce d'effort d'humanité sur elle-même pour aller toujours de l'avant et pour représenter ce que l'autre arrive à faire, point à la ligne.

M. FUMAROLI — Cela résume d'ailleurs très bien les Lumières françaises, puisque le mot n'apparaît que vers 1760: on ne l'utilisait pas avant. Comme tous les mots en "tion", il y a une volonté. La civilisation, c'est la volonté de rendre civiles l'ensemble des sociétés humaines, y compris les sociétés sauvages.

E. LOURENÇO — En fait, que font les Français avec l'usage du mot civilisation? Ils l'utilisait comme l'universalisation d'une particularité pensée le plus parfaitement possible, le plus abstraitement, tandis que les Allemands renversent la question pour donner l'universalité au particulier.

C. ALLEGRE — Comme l'Eglise Catholique et l'influence du protestantisme! C'est clair, comme de l'eau de roche. Mais tout à l'heure vous parliez des Etats-Unis. Je crois que l'on parle beaucoup de l'invasion de la culture américaine. Je pense que c'est une très mauvaise analyse. Comme certains d'entre vous sans doute, je

crois bien connaître ce pays où j'ai vécu pendant quelques temps. A l'intérieur des Etats-Unis, la culture est très diverse, extraordinairement diverse, y compris dans le style d'enseignement. C'est l'exportation qui est uniforme. Et vous savez pourquoi? Parce que l'exportation est filtrée par le commerce. La culture américaine exportée est filtrée par le commerce. Prenez, par exemple, la production cinématographique. Leur technique est la suivante: pour qu'un film soit exporté, il faut qu'il soit amorti sur le marché intérieur américain de manière à pouvoir servir de *dumping* à l'extérieur. En fait, ils filtrent un certain nombre de films magnifiques que vous ne pouvez voir que dans des universités. Ils ont un système qui est très différent du nôtre. L'Europe, elle, exporte les choses dans sa diversité, du coup, elle est en faiblesse parce qu'elle est trop dispersée et c'est pour ça que notre cinéma est tombé.

M. DRUON — Mais si vous permettez une proposition pour sortir de ce débat sur le sexe des anges: *et le juste poids des apports civilisateurs de la latinité dans les évolutions...*

C. MENDES — On ne peut pas être d'accord, Monsieur le Secrétaire perpétuel.

M. DRUON — Alors, mon cher, ne faisons pas d'Académie, c'est vous qui la lancez, et vous n'êtes pas d'accord!

C. MENDES — Je m'excuse, je suis la génération qui vous suit. Je retourne à la question essentielle: la civilisation. Monsieur le Ministre, Monsieur le Secrétaire perpétuel, la civilisation a à voir avec les produits de l'esprit qui sont exportables en-dehors d'une vision du monde et d'un style de vie, des techniques et des systèmes de pouvoir. Je me rapporte à la meilleure science, là, vous dites, allemande. Je ne veux pas aborder une discussion de ce genre, parce que les Allemands distinguent parfaitement la culture et la civilisation. Je ne veux pas entrer justement là où il y aura un problème.

C. ALLEGRE — Attendez, moi je vous avais fait une proposition de rédaction. Je vais me lancer dans les rédactions, vous savez que je

suis un expert de la rédaction, que j'ai rédigé les motions du Parti socialiste pendant des années, sur les coups de deux heures du matin... donc, j'ai une certaine habitude, mais enfin, il faut y aller: *et le juste poids des apports de la latinité et les évolutions linguistiques, juridiques, culturelles, économiques et sociales*. Par contre, si vous permettez, vous avez trouvé là le thème du premier débat. Alors on aura Maurice Druon, Candido Mendes, Marc Fumaroli...

M. DRUON — Alors, *les apports de la latinité*?

C. ALLEGRE — Oui *des apports de la latinité dans les évolutions linguistiques, juridiques, culturelles, économiques etc.*. On avait rajouté: *scientifiques*.

M. DRUON — Alors, *les apports de la latinité*. Je m'adresse à nos participants.

H. BIANCIOTTI — Au singulier, l'*apport*, c'est plus fort.

M. DRUON — *Un apport*, peut-être. *L'apport*, oui, c'est peut-être au singulier vous avez raison: *l'apport de la latinité*, oui, je crois aussi. Alors vos propositions, chers confrères?

C. ALLEGRE — Je suis d'accord avec l'amendement de Monsieur Bianciotti.

M. DRUON — *La juste présence*: ça veut dire qu'elle n'est pas assez présente aujourd'hui et nous entendons la faire triompher.

C. ALLEGRE — Moi, je suis d'accord avec la formule: *la juste présence et le poids*.

M. DRUON — La répétition est une élégance qui n'a rien à faire dans le droit. Alors écoutez: *de l'apport*, non *les apports*...

C. ALLEGRE — C'est discutable. Je crois comprendre Hector Bianciotti, on voulait insister sur l'unité, mais du moment qu'on met *latinité*, elle y est, donc on peut garder le pluriel d'*apports*.

M. DRUON — *Les apports*, c'est pluriel, mais *la latinité* est unique.

H. CARRERE D'ENCAUSSE — Moi, je m'interroge sur la nécessité de *l'apport* ou *des apports*; est-ce qu'il ne s'agit pas de *la juste pré-*

sence et du poids de la latinité dans les évolutions? Est-ce que cela ne suffirait pas?

D. HAULICA — C'est plus noble comme ça.

C. ALLEGRE — Je suis d'accord, ça abrège.

M. DRUON — C'est très joli, c'est très bien.

C. MENDES — C'est plus vrai, c'est plus élégant.

C. ALLEGRE — Dans l'idée de Maurice Druon, il y a le fait de défendre *ces apports*, je crois que si vous enlevez *les apports*... mais je pense qu'il faut quand même souligner *ces apports* et...

M. DRUON — C'est vous qui êtes contre le pluriel?

H. BIANCIOTTI — Il me semble que le pluriel est moins important que le singulier.

C. ALLEGRE — Bon, écoutez, il faut avancer de toutes manières.

C. MENDES — Il y aura une commission pour la rédaction finale.

M. DRUON — *Les apports de la latinité dans les évolutions linguistiques*. Ce sont des apports au pluriel, vous savez, parce que c'est: *linguistique juridique, scientifique, éducatif, culturel, économique, technologique et social*. Vous pouvez intervenir dans tous les domaines. Alors, numéro deux: *déterminer, entreprendre, conduire ou encourager avec générosité d'esprit*...

C. MENDES — Pourtant, ce n'est pas si nécessaire.

M. DRUON — Alors je vous le demande, est-ce nécessaire ou pas?

C. ALLEGRE — Non!

M. DRUON — ...dans tous travaux et actions... Constituer une autorité morale... Alors, interlatine? ou pas... indépendante et active.

C. MENDES — L'inter affaiblit.

M. FUMAROLI — Il faut l'interdire.

M. DRUON — Du point de vue d'une chaire de l'académie, c'est un peu barbare. Alors, la composition? Est-ce que nous devons nous considérer comme une *fédération des académies latines*?

C. ALLEGRE — Réponse: non!

M. DRUON — Très bien. L'académie doit-elle *se recruter par cooptation à partir d'un noyau fondateur* établissant la liste initiale?

C. ALLEGRE — Oui, il n'y a pas d'autres moyens.

M. DRUON — Alors, *doit-elle se composer de représentants des diverses grandes académies du monde latin?* non! *Doit-elle se composer de membres cooptés sur candidatures proposées par les académies?* non! *Doit-elle comprendre d'une part des noms désignés par les académies et d'autre part des personnalités appelées à poser candidature?*

C. ALLEGRE — Cela n'a pas été envisagé comme tel, mais ça avait été posé comme tel dans un document de travail. Je ne manie pas le paradoxe pour autant. Je voudrais vous proposer le système qui est encore en cours à l'Académie des sciences en France. On va supprimer des membres et des membres en correspondance. Moi, je pense que si vous voulez constituer cette *Académie de la latinité*, il faut que vous ayez un certain nombre de jeunes et il faut qu'il y ait un certain nombre de gens qui y soient associés, qui ne sont peut-être pas encore connus. Donc, des correspondants? A condition que la correspondance ne soit pas le lot de consolation. Mais vous pouvez mettre une limite d'âge.

C. MENDES — Les trois catégories sont établies: membres permanents, membres associés qui sont nos correspondants, et membres opérationnels.

C. ALLEGRE — Je pense qu'il faut dire qu'il y a des membres, mais il faut réfléchir à quelque chose qui pourrait associer des jeunes à cette idée. Moi, je crois beaucoup que l'avenir est là. Il le faut. Je vous signale ce problème. Encore une fois, là-dessus, je ne veux pas me mêler du fonctionnement, mais je crois qu'il y a un vrai problème.

C. MENDES — Nous avons discuté cette question d'une façon très enrichissante avec François Gros et à présent le document est offert à Monsieur le Secrétaire perpétuel de l'Académie française.

Nous avons proposé trois lignes, justement des membres permanents.

C. ALLEGRE — D'accord, mais, si vous voulez bien...

C. MENDES — L'essentiel, si vous me permettez définir sur la proposition, alors, il y a des membres...

C. ALLEGRE — Je l'ai lue, je la connais la proposition!

C. MENDES — Alors, la question sur les membres coopérants, ce sont ces jeunes, les membres, vous pouvez...

C. ALLEGRE — Comment les appeler?

C. MENDES — Changeons le nom, je ne suis pas fana du nom. Ce que je pense, c'est qu'il y a...

M. FUMAROLI — Il y a un corps...

C. MENDES — Et qu'après, il y a des membres coopérants.

C. ALLEGRE — Non! Moi, je crois qu'il y des *membres d'académie!*
Il faut soulever ce problème, il faut laisser à l'académie elle-même ce qu'elle fera. Mais il faut soulever ce problème.

M. DRUON — Je pense qu'on peut avoir une académie qui ait une puissance morale. Elle doit avoir des membres pleins. Elle doit être composée d'un certain nombre de gens à l'autorité morale individuelle et à l'autorité morale collective. Alors, maintenant que l'on puisse avoir après ça des associés, je n'aime pas beaucoup le mot correspondant, mais des associés.

C. MENDES — C'est le mot qui est là: Associés!

C. ALLEGRE — Je suis d'accord avec vous pour ne pas les mettre au début, encombrant les rayures.

H. CARRERE D'ENCAUSSE — Il faut en effet réfléchir à ce problème, car il y a une vraie question. Est-ce qu'il y a des académies où les correspondants sont des gens qui sont sur un strapontin?

C. ALLEGRE — C'est ce que je vous ai dit. Vous êtes dans quelque chose qui est internationale. Par conséquent, par définition, les jeunes ne sont pas tous connus internationalement et donc, votre tendance, elle va être d'élire des gens qui ont le Prix Nobel. Mais

quand ils ont le Prix Nobel, vous n'avez pas la personne la plus active dans le pays. Cela rajoute un certain nombre de gens, mais ce n'est pas une force de propositions. Dans les académies nationales, c'est une question de volonté. Actuellement, il y a des gens qui décident d'élire des gens jeunes. Ils élisent les gens jeunes, parce qu'ils les connaissent.

M. DRUON — Oui.

C. ALLEGRE — Bon, mais internationalement, la tendance va être différente. Donc, je ne sais pas, je ne sais pas comment faire. Simplement, je souligne le problème. Je souhaiterais simplement que ce problème soit examiné.

C. MENDES — Je pense qu'on est tout à fait d'accord de travailler, de développer selon votre intuition, mais seulement qu'on gagne un tout petit peu de temps pour avoir la nouvelle génération dans tout ça. Est-ce qu'on ne peut pas, Monsieur le Ministre, avoir les jeunes avec des bourses de la latinité, en leur donnant une période pour travailler?

C. ALLEGRE — Oui mais là, je ne parlais pas de jeunesse... je parle des jeunes déjà...

M. DRUON — Les jeunes qui sont entre leurs études et le Prix Nobel.

C. ALLEGRE — Voilà!

C. MENDES — Mais vous ne voulez pas des jeunes dans l'Académie?

C. ALLEGRE — Cela concerne la question des bourses. Si cette académie peut donner des bourses d'échange, c'est très bien. Mais il ne s'agit pas de cela. Il s'agit de gens qui ont... je ne sais pas, qui ont 45 ans, qui sont déjà établis mais qui ne sont pas encore connus dans le monde entier. C'est le cas notamment en littérature.

C. MENDES — Alors, nous sommes tout à fait d'accord!

M. DRUON — Il faudrait envisager un système d'antenne dans les différentes régions de la latinité.

D. HAULICA — On est obligatoirement entre correspondants, et c'est au bout de quelques années qu'on a le droit d'être élu membre plein, donc ce n'est pas...

C. MENDES — ...une espèce de perchoir...

M. DRUON — ...c'est justement ce que je crains...

C. ALLEGRE — La crainte, c'est le strapontin, en attendant...

C. MENDES — Oui! voilà! mais vous êtes d'accord pour les jeunes, comme vous l'avez si bien dit, et pour les très jeunes, il y aura des bourses.

C. ALLEGRE — Il n'y a pas de problèmes sur ce principe. L'Académie française, si on lui donnait 500 bourses à distribuer, elle serait très contente.

M. DRUON — C'est en effet un point à étudier, ce n'est pas un point à inclure dans le procès verbal... c'est un point à étudier et je voudrais faire une proposition tout de suite...

C. ALLEGRE — ...voilà un esprit pratique: "Monsieur le Ministre, est-ce que vous avez votre chéquier?"

M. DRUON — Voilà, exactement. Y a-t-il une proposition de méthode pour la composition de l'Académie? C'est de commencer par avoir les listes des académies, des différentes académies nationales ou des collègues correspondants dans les pays qui n'ont pas d'académie et de choisir ainsi, là-dessus, pour les différentes disciplines, les meilleurs, ceux que l'on voudrait avoir... savoir comme les plus actifs, les plus créatifs...

C. ALLEGRE — Pas seulement! Je pense qu'il y en a aussi dans le noyau initial. Moi, je réfléchissais un peu avant de venir ici sur le plan des scientifiques. Il y a un certain nombre de scientifiques qui sont des éléments de la latinité, c'est-à-dire, qui ont travaillé en coopération avec d'autres pays latins et dont les travaux sont finalement dans un esprit latin. Il y en a d'autres, qui ne sont pas du tout latins, qui sont totalement immergés dans le monde an-

glo-saxon et, dans le noyau, je crois qu'il faut aussi qu'il y ait une espèce de...

M. FUMAROLI — ...critère!

C. ALLEGRE — ...d'engagement dans la latinité...

M. FUMAROLI — Exactement!

C. ALLEGRE — Je vais vous donner un exemple de quelqu'un que vous connaissez peut-être bien, qui a été président de l'Académie des sciences, et qui est un de mes collègues, géologue qui s'appelle Jean Aubouin. Il a travaillé au Mexique, il a travaillé au Brésil, il a travaillé en Argentine, il a travaillé au Pérou, il a travaillé en Espagne, il a travaillé...

M. DRUON — C'est quelqu'un de parfaitement désigné.

C. ALLEGRE — ...Donc, c'est quelqu'un qui a une connaissance de la latinité pratique formidable. C'était le cas de Monbeig autrefois en géographie, c'était des gens qui étaient comme Bastide, mais il y en a d'autres qui s'en fichent, de la latinité.

M. FUMAROLI — Complètement!

C. ALLEGRE — Alors, ceux-là, ce n'est pas la peine de les mettre dans ce noyau.

M. DRUON — C'est justement de voir d'après les listes, faire communiquer les listes et de voir d'après ça, ceux qui pourraient convenir.

C. MENDES — Monsieur le Secrétaire perpétuel... première question: on a parlé de cooptation. Les listes ne sont pas mandataires, n'est-ce pas?

M. DRUON — Non, non...

C. MENDES — Ce n'est pas parce que la personne est dans la liste qu'elle doit être reconnue.

M. DRUON — Mais pas du tout!

C. MENDES — Les listes sont un subsidé...

M. DRUON — Oui...

C. MENDES — On ne recrute pas dans la liste, la liste est un subside et on peut faire quelquefois le recrutement de quelqu'un qui n'est pas dans la liste...

M. DRUON — Naturellement!

C. ALLEGRE — Attendez! Ne discutons pas de choses qui ne sont pas nécessaires! Il y a le problème de faire un premier noyau, parce que vous avez mis comme question 60... moi, je vous dirais que, compte tenu de la dimension, le chiffre 100, outre le fait qu'il a des significations, me paraît meilleur, mais vous n'allez pas démarrer à 100. Par conséquent, la première...

C. MENDES — Ce sera progressif.

C. ALLEGRE — ...la première question, c'est de savoir de combien vous mettez le premier noyau, voilà. Moi, je vous dirais, que si vous voulez avoir des gens qui travaillent, d'expérience vous mettez 20 personnes.

M. DRUON — C'est déjà beaucoup!

C. ALLEGRE — Il y en a 15 qui viendront par rotation.

C. MENDES — Je suis tout à fait d'accord avec vous, ça veut dire qu'il faut qu'il y en ait...

C. ALLEGRE — ...20, parce que vous voudrez avoir dans le noyau de départ Gabriel García Márquez ou Carlos Fuentes et qu'ils viendront ou ils ne viendront pas, mais...

C. MENDES — On a déjà José Saramago, un Prix Nobel de littérature

C. ALLEGRE — ...Voilà, donc vous en aurez besoin et vous aurez une dizaine de personnes très actives.

C. MENDES — Commençons avec 20.

C. ALLEGRE — Voilà!

M. DRUON — *Noyau fondateur, 20 et nombre projeté, 100.*

C. ALLEGRE — Voilà! Déjà, quand vous en aurez fait 20, vous en aurez une série qui... enfin, vous saurez déjà ceux qui s'y intéres-

sent. Mais là, il y en aura qui vous en voudront si vous ne les mettez pas dans les 20.

M. DRUON — Essentiel!

C. ALLEGRE — Regardez, si vous en mettez 20, réfléchissez un tout petit peu...

C. MENDES — Nous sommes d'accord.

C. ALLEGRE — ...non mais attendez, faisons... soyons pratiques, vous avez l'Italie, la France, l'Espagne, le Portugal, ça fait déjà quatre; la Roumanie, ça fait cinq; la Grèce, vous allez mettre la Grèce?

C. MENDES — La Grèce?!

C. ALLEGRE — ...Ca fait six... vous ne savez pas, mais enfin, c'est à discuter, bon attendez, laissons la Grèce...

E. LOURENÇO — Et la Belgique?

C. ALLEGRE — Ensuite, vous avez le Mexique, l'Amérique centrale, je ne sais pas combien, il y en a un paquet... le Venezuela, le Brésil, l'Argentine...

C. MENDES — Le Brésil!

M. DRUON — Le Chili!

C. ALLEGRE — Quoi? Le Chili? Vous êtes déjà à... si vous parlez simplement d'en mettre un par pays, vous êtes déjà à...

C. MENDES — C'est impossible! Il faut faire par personnalités et non pas par pays.

C. ALLEGRE — Bon, donc vous ne pouvez pas faire ça, mais attendez, vous êtes obligé, vous êtes obligé d'en mettre, quand même, pour les grands pays... Donc vous allez en avoir un chiffre de 10 à peu près qui vous est déjà imposé par la géographie, donc 20, moi ça me paraît...

M. DRUON — Parce que dix imposés par la géographie et dix imposés par les disciplines.

C. ALLEGRE — Voilà, et si vous voulez au milieu de tout ça avoir des scientifiques...

C. MENDES — Ah oui, il faut en avoir!

C. ALLEGRE — ...des littéraires, des artistes...

M. DRUON — Des juristes!

C. ALLEGRE — Des juristes...

D. HAULICA — Il faut mettre au moins 30 parce que, en pratique entre 20 vous n'avez que 10 ou 12 au maximum qui s'investissent.

C. MENDES — Il faut tenter 30.

M. FUMAROLI — On a énuméré déjà au moins 19 disciplines, alors il faut qu'il y ait au moins un représentant.

C. ALLEGRE — Attendez, attendez, non mais vous pouvez démarrer quand même à 20, parce que vous pouvez avoir une élection à 20 qui n'est pas bidon. Vous pouvez démarrer à 20 en disant que vous avez un planning monté qui est qu'ils devront être 40, deux ans après ou un an après et puis voilà.

C. MENDES — On aura la souplesse de le faire...

C. ALLEGRE — Vous verrez bien: l'ordre de grandeur est là. Vous verrez bien pratiquement comment ça se passe.

D. HAULICA — Il y a déjà 32 pays latins et, en plus, il y a des minorités latines ailleurs.

C. ALLEGRE — Faites-en une liste... vous allez voir.

M. DRUON — Alors écoutez, il faut faire attention à une chose, les amis ne sont pas forcément des académiciens, voilà.

C. MENDES — Mais les académiciens deviennent des amis!

M. DRUON — Ah oui, ils deviennent des amis, oui, mais ce n'est pas un recrutement d'amitié, c'est un recrutement de têtes de compétences et de capacité.

C. MENDES — Tout à fait d'accord avec vous. Je dis qu'il y a eu un premier appel, on s'est mis d'accord, il y a une histoire qui nous relie.

M. DRUON — On vous a fait confiance comme ça.

C. MENDES — Je vous remercie. J'ai un peu raconté l'histoire qui est là, c'est vous qui avez ouvert le mot de latinité en dehors de la

langue, vous et l'équipe de l'académie qui a fait ça. L'équipe de l'académie qui a fait ça en même temps. Je me suis adressé au grand prix de la latinité que vous avez créé... monsieur Fuentes pour le Mexique...

M. DRUON — C'est parfait...

C. MENDES — ...C'était naturel d'avoir M. Mayor... l'Espagne.

M. DRUON — Oui.

C. MENDES — Et le Portugal avec les deux noms clés, parce que Monsieur Saramago nous dit qu'il veut être dans l'académie, qu'il veut apporter sa présence dans cette situation et à son côté, nous avons Eduardo Lourenço, le plus européen des Portugais, un Portugais de toute cette vision et je ne peux pas voir le Portugal avec d'autres noms que ces deux-là.

C. MENDES — Il y aura un groupe fondateur qui pourra se charger de ça, on ne pourra pas ici trancher cette situation.

C. ALLEGRE — Alors, il faut avancer.

C. MENDES — Dans cette situation, Monsieur le Secrétaire perpétuel, nous avons déjà 15 personnes.

M. DRUON — Ca suffira comme noyau fondateur.

C. MENDES — Le noyau est déjà là, si vous y ajoutez ceux qui n'ont pas pu venir, un parce qu'il est à l'hôpital... MM. Fuentes, Gros, Iglesias...

M. DRUON — Bien alors, voilà, exactement, ça suffit, ça suffit et c'est ceux-là qui commenceront à faire une extension. Et ils auront à se mettre d'accord sur des noms nouveaux.

C. ALLEGRE — Moi, je crois qu'il y a toute une série, là, de problèmes. Moi, je voudrais qu'on tombe bien d'accord sur le problème du financement, sur le problème du siège qui me paraissent les deux problèmes essentiels, le reste, on verra.

C. MENDES — Monsieur le Ministre, deux propositions; la première proposition, en matière de sièges, vous étiez d'accord pour penser... on est d'accord qu'un siège peut être en Italie...

C. ALLEGRE — Oui mais on va discuter un peu comment on le fait, ce siège.

C. MENDES — De toute façon, on pourra avoir une ou deux solutions dans ce qui est le siège de l'Académie, ça n'a rien à voir avec une structure d'opération en Secrétariat exécutif.

C. ALLEGRE — Attendez, attendez... moi, je pense qu'il y a deux grands ensembles: il y a l'ensemble européen et il y a un ensemble en Amérique du sud. Alors...

C. MENDES — C'est pour ça qu'on partage les structures...

C. ALLEGRE — D'accord! Mais on ne va pas mettre d'un côté le siège et de l'autre côté l'administration, parce que ça, ça ne marche pas. Ce qu'il faut faire, c'est mettre le siège quelque part et puis, il faut qu'il y ait un siège en Amérique du sud également, peut-être qu'ils peuvent alterner.

M. DRUON — Voilà!

C. ALLEGRE — On peut discuter de ça, je pense qu'il faut qu'il y ait deux correspondants.

M. DRUON — Deux pôles.

C. ALLEGRE — Deux pôles, je crois que ça paraît indispensable, il y a un pôle européen, un pôle sud-américain...

C. ALLEGRE — Il pouvait y avoir une alternance tous les quatre ans...

C. MENDES — Tous les quatre ans, on peut changer de pôle mais les deux pôles doivent...

C. ALLEGRE — Bien sûr mais on peut dire que l'un est en Italie, l'autre au Brésil... les réunions, elles ne peuvent que se déplacer... ça ne peut pas être autrement...

M. FUMAROLI — Etre itinérantes!

M. DRUON — Voilà le mot français, les réunions sont itinérantes!

C. MENDES — Voilà!

C. ALLEGRE — Il n'y a pas de problèmes. Alors maintenant, le financement. Je maintiens ce que je vous ai dit tout à l'heure et je

crois que d'autres s'exprimeront mais j'ai parlé avec Monsieur Mayor, tout à l'heure aussi, je pense que... moi, je vous dis très franchement pourquoi je suis ici. Je ne suis pas ici parce que je voulais venir un dimanche après-midi en Italie avec des gens tout à fait éminents, je suis ici...

M. FUMAROLI — Je le croyais, c'est vexant, je m'en vais (plaisantant).

C. ALLEGRE — ...Je suis ici comme Monsieur Berlinguer est venu de la même manière parce que nous pensons, l'un et l'autre, que la latinité, c'est une notion très importante dans le monde d'aujourd'hui, que l'Académie de la latinité, c'est un élément de la latinité mais nous avons l'intention de prendre des initiatives sur d'autres choses, d'autres manières. J'ai évoqué, par exemple, le problème du soutien au cinéma, par exemple sur un certain nombre qui ne relèvent pas de l'Académie de la latinité. L'idée, par exemple, d'avoir une chaîne maintenant... un site sur le web, avec un intra net, des choses comme ça.

M. DRUON — C'est une des premières choses à faire.

C. ALLEGRE — Des choses extrêmement importantes. Je crois que de toutes manières, tout le monde est d'accord. On invitera à la suite de la réunion de l'UNESCO les ministres de la latinité. On va voir lesquels seront à Paris, d'autres peuvent faire le voyage, comme Luigi Berlinguer, pour discuter de la latinité, où on parlera de l'Académie, qui est un élément important, même s'il n'est pas exclusif. Il faut regarder le budget et il faut assurer un budget d'Etat, comme c'est sans doute le cas dans toute affaire internationale. Un jour, il y aura un pays qui sera fâché et qui ne paiera pas sa cotisation.

M. DRUON — Oui, bien sûr.

C. ALLEGRE — Si l'Académie reçoit des dons, des legs, ils seront administrés en fonction. Il est bien entendu au départ qu'elle est indépendante, et ça sera bien. Moi, j'insisterai auprès de mes collègues

pour dire ça parce que c'est notre intérêt, je veux dire notre intérêt commun qu'elle soit indépendante, qu'il y ait une autorité qui soit réellement indépendante. Vous avez peut-être vu que depuis que je suis ministre, je demande des avis à l'Académie des sciences. En ce moment, ils me font un rapport sur l'expérimentation animale, qui est un problème extrêmement important et ils vont essayer de mettre sur pied une charte de l'expérimentation animale, parce que d'un côté, on ne peut pas arrêter toute la recherche médicale, et d'un autre côté, on ne peut pas faire n'importe quoi. Donc, on fait ça, mais moi, je l'utilise parce que c'est l'opinion de l'Académie, ça n'engage qu'elle. Moi, je ne suis pas obligé de suivre ses avis.

M. DRUON — Vous me permettrez d'ajouter quelque chose sur l'indépendance. L'Académie française est un corps de l'Etat qui fonctionne pour une partie ridiculement modique, mais qui fonctionne tout de même avec des apports de l'Etat et ces apports sont fournis par le ministère de l'Education nationale et de la recherche, bien. L'Académie française a pris des positions assez nettes et assez fermes et parfois assez polémiques contre certaines décisions ou certains souhaits du gouvernement, y compris dans le ministère de Monsieur Allègre. Eh bien, ce n'est pas pour ça qu'on nous a dit, "On va vous couper les subventions pour avoir... etc." Donc, l'indépendance d'un corps auquel un certain nombre de gouvernements apportent soutien et apportent soutien pour qu'il soit indépendant, cela est une garantie.

C. ALLEGRE — Moi, j'insiste bien sur cet aspect, c'est un aspect d'expertise libre d'initiatives. Dans nos pays, dans notre pays d'universités, les gens sont fonctionnaires d'Etat et l'université est libre.

M. DRUON — D'autre part, rien n'interdit de rechercher le mécénat, à condition que ce mécénat n'impose rien.

C. MENDES — Monsieur le Ministre, je vous ai entendu, j'ai entendu le Secrétaire général. Je pense que nous sommes dans un

moment assez important sur la viabilité de l'organisation. Je vous ai entendu de façon très nette et très claire, il y a une culture budgétaire d'apports public en Europe.

M. DRUON — Voilà! c'est une culture ou une civilisation?

C. MENDES — C'est une culture, exactement!

M. DRUON — C'est une culture!

C. MENDES — Si vous voulez, on peut y arriver naturellement, mais ce que je veux vous dire, c'est qu'il y a clairement une anti-culture de ce traitement en Amérique latine. Si on veut essayer de réfléchir sur ce que j'ai dit ce matin en ce sens, toute l'Amérique latine avant le mécénat, Monsieur le Ministre, cela veut dire que je travaille dans une organisation qui a 98 ans, qui peut être ici parce que notre université n'a jamais reçu un sou du gouvernement. Si on dépendait du gouvernement, on serait devenu des incroyables du systèmes ou des profiteurs des fonds publics. Si vous voulez faire du sérieux en Amérique latine, ne touchez pas aux fonds de l'Etat.

C. ALLEGRE — Attendez, je voudrais là-dessus vous faire deux remarques qui ne sont pas en contradiction avec ce que vous dites. D'abord, vous n'allez pas faire une Académie de l'Amérique latine?

C. MENDES — Non!

C. ALLEGRE — Bien, vous allez faire une Académie de la latinité!

C. MENDES — C'est ça qui est important!

C. ALLEGRE — Ce que vous craignez, c'est qu'en Amérique du sud, si vous êtes financé, les gens mettent la main, mais ils seront contrôlés.

C. MENDES — C'est sûr!

C. ALLEGRE — Oui mais attendez, si le siège est en Italie, ils ne mettront la main sur rien du tout et par conséquent...

C. MENDES — Ils ne donneront rien!

C. ALLEGRE — ...Non mais attendez, ce que je veux dire: si des intellectuels brésiliens sont mis en prison et que cette académie dit

que c'est scandaleux, elle le dira, quel que soit le problème. Pendant quelque temps, peut-être qu'elle n'aura pas d'argent du gouvernement brésilien, mais peu importe.

Non? mais je n'en sais rien, je vais vous dire que ça dépend à quelles conditions et je vais vous donner un exemple historique. Aux Etats-Unis, pendant 20 ans, le système universitaire était entièrement privé, entièrement. Et puis, il y a eu l'amendement je ne sais plus combien qui a décidé que chaque Etat devait avoir une université. Chaque Etat a fait une université. Je peux vous dire que l'université de Californie — vous n'avez qu'à voir quand Ronald Reagan était gouverneur de Californie, elle ne se privait pas de tirer sur le gouverneur, ça n'avait rien à voir... et néanmoins, elle était payée par le gouverneur. Donc, cette idée de l'indépendance, à partir du moment où ça se fait sous forme contractuelle... Naturellement, si tous les ans, vous êtes obligé d'aller quémander des sommes, ça c'est autre chose. Mais moi, je ne vois pas d'inconvénients que là aussi, au nom de la diversité, nous ayons une certaine forme de fonctionnement pour les Européens et une forme différente pour les Sud-américains. Cela ne me dérange pas. Je pense que c'est le bon moment actuellement, compte tenu des évolutions qui ont eu lieu en Amérique latine, en Europe. Je ne vous l'aurais pas proposé il y a quinze ou vingt ans, compte tenu de la situation en Europe par exemple, de la latinité. Je pense que, compte tenu de cette évolution, il y a un certain moment où la reconnaissance que ça existe par l'ensemble des gouvernements est un acte important. Ensuite d'autres gouvernements pourront se retirer et dire le contraire, mais c'est un acte important et la preuve, c'est que vous verrez que quand on discutera de ça, il y aura encore un ou deux gouvernements qui vont le regarder avec beaucoup de méfiance. Je ne sais pas, pour vous fixer les idées, si le gouvernement péruvien actuel va regarder cette initiative avec une énorme sympathie, je n'en sais rien.

C. MENDES — Le Pérou va la haïr.

M. DRUON — Qu'il ne participe donc pas!

C. ALLEGRE — Bon, eh bien alors très bien. Mais si! mais si! S'il dit non, il ne participe pas, chacun est libre d'y participer. Ca ne vous empêchera pas d'élire des Péruviens, si vous les trouvez bons. Mais le pays qui n'y participera pas sera dans une situation très difficile, parce que tous les autres pays auront trouvé que c'est une bonne chose d'avoir cette Académie indépendante.

M. DRUON — Vous êtes très optimiste! Autorité honorable.

C. ALLEGRE — Je ne suis pas optimiste, j'ai une certaine habitude. Il ne faut tout de même pas faire le procès systématique de la nature humaine.

C. MENDES — Ecoutez, ce n'est pas ça que je fais, ce que je dis, vous comprenez avec quelle admiration et avec quelle amitié je vous entends en ce moment, vous me comprenez. L'essentiel est la chose suivante: vous n'aurez pas de coopérations sérieuses pour la culture dans n'importe quel budget de l'Amérique latine, sauf peut-être l'uruguayen, sans qu'il y ait l'économie, sans qu'il y ait les clientèles et sans qu'il y ait des intérêts déviants au point de vue de la communication, etc.... c'est corrompu et c'est surtout...

C. ALLEGRE — Mais c'est aussi une manière de faire évoluer ces mœurs...

M. DRUON — Exactement!

C. MENDES — ...d'accord! Ma proposition est la suivante: quand je dis que nous donnons une importance à la discussion de l'Académie, je n'ai pas l'arrogance du mécénat. Je n'ai pas la notion d'une conduction personnelle de ce mécénat, au contraire. Je suis arrivé à une phase de ma vie où ce qui est important c'est qu'on puisse travailler à une Académie de la latinité.

C. ALLEGRE — Mais Monsieur Candido Mendes, nous ne voulons pas être dépendants non plus des sources de mécénat, c'est clair.

C. MENDES — Certainement!

C. ALLEGRE — Donc, nous voulons être indépendants.

C. MENDES — C'est tout à fait ce que je vous dis pour les Etats, je prends le mot de Maurice Druon, quand on fait un mécénat, on ne regarde plus ce qu'on a fait.

C. ALLEGRE — Non, non mais je veux dire même le problème n'est pas pensable, si vous voulez que l'Académie de la latinité soit dépendante d'un mécénat brésilien, mexicain, etc.. Cela n'est pas pensable.

C. MENDES — Mais elle sera indépendante!

C. ALLEGRE — Non, mais, si c'est un mécénat, là aussi, il sera international, il sera latin. Ce que disait Maurice Druon, on fera un tour et on ramassera de l'argent, mais oui, on fera une fondation, comme disait Mme. Carrère d'Encausse, on verra ce qu'il en est. C'est le rôle du groupe de travail de regarder comment il faut faire, mais je vous dis tout de suite, l'Académie des sciences qui joue le plus grand rôle dans le monde, c'est l'Académie des sciences des Etats-Unis parce qu'elle a été indépendante. Je peux vous dire qu'elle est indépendante, vous n'avez qu'à voir, mais elle l'a été reconnue. C'est Abraham Lincoln qui l'a faite pour aider le gouvernement des Etats-Unis. Comme organisme indépendant, elle joue un rôle capital. L'Académie des sciences en France, jusqu'à maintenant, elle a joué zéro rôle, zéro. Je vous le dis, j'en fais partie, ça ne m'empêche pas de regarder la réalité.

M. DRUON — Il ne faut pas dire zéro!

C. ALLEGRE — Par rapport au gouvernement, elle a joué zéro rôle.

M. DRUON — Par rapport au gouvernement, peut-être...

C. ALLEGRE — Elle a joué zéro rôle. Alors, elle est chargée officiellement de faire le rapport de conjoncture.

M. DRUON — Je vais préciser un petit peu ce que dit notre ami le ministre. Le plan et la proposition initiale de Monsieur Mendes, généreuse, c'est d'installer ensemble l'Académie de la latinité dans son université, de lui donner des espaces, etc. et de subvenir à ses

besoins, c'est exactement ça? Alors, je voudrais simplement dire ceci, une académie, ce n'est pas fait pour vivre pendant 20 ans. Moi, j'ai hérité avec le soutien de mes confrères de quelque chose qui a plus de trois siècles et demi, bien. Si nous remettons cette idée que vous trouvez belle, dès que vous lancez l'Académie de la latinité, dans un lieu et avec des moyens ayant une source unique, c'est parfait tant que Candido Mendes est là, mais dans cinquante ans, vous n'y serez plus, moi non plus d'ailleurs, je vous aurai même précédé. Alors...

C. MENDES — Pas du tout! Je connais votre éternité.

M. DRUON — ...c'est sur le long, comme on dit dans mon dictionnaire et alors là, il ne faut pas remettre une institution comme celle-là dans la dépendance d'une seule source et d'un seul lieu, d'un seul mécène, si généreux soit-il et si libéral soit-il, parce qu'un jour, ça ne va pas et puis en plus, vis-à-vis de l'opinion mondiale et en tout cas latine, ça ne donne pas le sentiment d'une indépendance parfaite, même si elle existe.

C. MENDES — Je suis parfaitement préparé pour répondre à cette question. Si vous voulez, ça sera même une donation anonyme. Le problème, c'est de faire partir le plus vite l'académie. J'ai très peu de temps et je veux aider tant que je le peux pour que ça puisse démarrer.

C. ALLEGRE — Non mais attendez! On ne va pas discuter cent ans sur ce problème, il faut prévoir, puisqu'il y a une autonomie. L'Académie reçoit des dons, ils peuvent être gouvernementaux, ils peuvent être privés, ça n'est pas un problème, juridiquement ce n'est pas un problème.

M. FUMAROLI — Prévoir un don initial!

C. ALLEGRE — Oui, ça n'est pas un problème. Mais, nous avons les uns et les autres pris la parole successivement pour dire que nous croyons que c'est important pour peser sur le monde de demain. Je pense que l'idée de latinité, si elle est reconnue en tant

que telle, même par un mouvement, je dirais presque, par une simple réunion déjà des ministres, cela voudra dire que la démarche est accompagnée d'une volonté politique importante et par conséquent, quelles que soient les formes juridiques, cela porte sur les fonds baptismaux cette Académie, qui est un des éléments de cette latinité. Moi, je crois que la latinité est fondamentale pour l'équilibre du monde aujourd'hui et par conséquent, par rapport à cet intérêt qui nous dépasse tous, je pense que tout le reste, ce sont des petits détails qu'on réglera avec un groupe de travail qui verra comment mettre ça sur pied, mais avec l'aiguillon de dire en permanence, est-ce qu'on est à la hauteur des enjeux dans lesquels nous sommes? Parce que c'est ça le problème! Je vais vous donner un exemple sur la manière dont opèrent nos amis américains. Ils sont nos amis, mais en même temps ils opèrent avec des mœurs assez étranges. Nous avons fait en Europe cinq réseaux de câble optique de transmission rapide: la Grande-Bretagne, l'Allemagne, la France et les Pays-Bas. Bien. Naturellement, ce réseau de câble optique permet de transmettre tout: Internet, les calculateurs et tout. Nous avons tous eu l'idée qu'il fallait se brancher sur le réseau américain. Donc, on s'est branché sur le réseau américain et on s'est branché aussi entre nous. L'autre jour, les Américains nous disent "Vous êtes tous branchés sur le réseau américain, donc on va faire un nœud au ras des Etats-Unis et puis, vous vous branchez sur nous". Alors, on leur a répondu, "Non, on fera un nœud en Europe et on se branchera sur vous, mais on ne fera pas un nœud Europe aux Etats-Unis." Vous savez très bien que j'ai retiré la participation de la France de la station américaine. J'avais assumé la signature qui avait été faite sur la station spatiale américaine, qui est quelque chose avec zéro résultat scientifique. D'ailleurs, les collègues brésiliens me rejoignent maintenant dans cette analyse. On a été à Washington pour la signature, c'était humiliant, humiliant! C'était: le monde entier paye,

le monde entier autour d'un engin qui ne sert à rien! mais qui a comme mérite essentiel d'être américain et de faire en sorte que, notre argent passant là, on ne peut pas faire de politique spatiale indépendante. Et les Russes, l'autre jour, sont venus en pleurant. Ils en pleuraient. Ils m'ont dit: "nous avons fait une bêtise, nous avons cru les Américains, ils nous ont tués". J'ai dit "On vous l'avait dit: qu'ils ne cherchaient qu'une chose: à vous tuer!" Donc actuellement, vous savez, on est très bien placé, parce que la France est concurrentielle dans deux domaines et ils ne le supportent pas: l'aéronautique et l'espace. Ils ne le supportent pas. Ils nous l'ont dit. Ils ne le supportent pas. Si on avait une petite coordination entre Européens! Maintenant, on commence à fonctionner ensemble, un peu mieux, avec un inconvénient permanent, quand même, qui est la Grande-Bretagne. Inconvénient permanent parce qu'entre l'Europe et les Etats-Unis, la Grande-Bretagne, elle, est arrimée aux Etats-Unis. Les élections de ce point de vue, en Allemagne, sont une catastrophe parce que Monsieur Schröder s'est pris d'amour pour le système libéral. Et donc, on a un vrai problème actuellement qu'on n'avait pas auparavant parce que, au contraire, Monsieur Kohl avait fait le chemin inverse au cours du temps. Ils étaient très pro-américains. Ils ne sont pas devenus anti-américains. Je crois que les enjeux sont considérables aujourd'hui et donc, je crois qu'on a des éléments importants, et en plus, on a un élément fondamental, la latinité, absolument fondamental, c'est que, aujourd'hui, si on fait le total, on a plusieurs dizaines de millions de gens de culture latine sur le territoire des Etats-Unis, qui sont en train de réclamer leur culture. Et je vais vous dire, il y a un domaine qui mérite toute notre attention, surtout la vôtre, Candido Mendes, compte tenu du pays dont vous êtes originaire, c'est la bataille du football. Les Latino-américains, les Italiens veulent du football aux Etats-Unis. Les Américains cherchent à l'éviter par tous les moyens. Ils veu-

lent changer les règles, par exemple, ils veulent qu'avant de tirer un penalty, il y ait deux minutes pour pouvoir passer de la publicité, que quand la balle est en touche, il y ait 30 secondes pour passer de la publicité. Oui, mais il y aura une bataille absolument considérable. Néanmoins, je pense que le football s'implantera aux Etats-Unis grâce à la culture latine, et grâce à la culture latine beaucoup d'autres choses. Or, cette culture latine, elle existe. L'Amérique exporte de l'uniforme mais elle est très multiforme sur son sol. On nous racontait qu'ils ne voulaient pas de films sous-titrés. On vient de leur vendre *Le Comte de Monte-Cristo* qu'ils ont passé sous-titré. Donc, là aussi, les choses évoluent, mais il faut vouloir faire un certain nombre de choses. Donc, je m'excuse d'insister sur cette dimension politique, mais pour moi, c'est une dimension essentielle. Et c'est là-dessus qu'il faut une *Académie de la latinité*.

M. FUMAROLI — Nous sommes d'accord Monsieur le Ministre, nous sommes là pour ça.

C. ALLEGRE — Oui, mais par conséquent, on ne va pas dire qu'on fait une *Académie de la latinité* comme un club tout seul, etc.. Je pense que ça serait une erreur. Je conçois vos problèmes en Amérique du sud. Je conçois que depuis Bolivar, l'interférence des gouvernements a toujours été un problème. Je le comprends très bien, mais je crois que nous devons avoir un support gouvernemental pour cette opération.

C. MENDES — Je voulais vous répondre parce que je rentre dans le moment critique de ce travail, nous vous remercions profondément d'avoir répondu à cet appel qui, Monsieur le Ministre, a été le vôtre. J'ai essayé...

C. ALLEGRE — On a tous apporté des choses...

C. MENDES — ...d'y répondre et pour moi, c'est un problème de conscience, répondre sur un faisceau de temps et de possibilités. Vous aviez lancé une idée, qui s'est merveilleusement intégrée

avec l'idée de l'Académie française, avec la thèse de Marc Fumaroli: tous ensemble dans la latinité et pour la latinité. Une question, la suivante: on commence quelque chose en commençant, n'est-ce pas? alors il faut commencer, on commence. C'est l'effet boule de neige. Je suis sûr que nous sommes en condition, en Amérique latine, surtout après les conversations que j'ai eues avec Carlos Fuentes, des conversations que j'ai eues avec plusieurs amis argentins, des conversations que j'ai eues avec toute cette latine d'Amérique qui est là, qu'on pourra travailler ensemble et en parallèle. Notre seule question, c'est la suivante...

C. ALLEGRE — Non, je n'espère pas en parallèle...

M. DRUON — Non, non, ensemble!

C. MENDES — ...Ce que je veux dire par là, c'est que les initiatives...

C. ALLEGRE — ...Monsieur, je m'excuse de vous...

C. MENDES — Oui, corrigez-moi.

C. ALLEGRE — ...rappeler une chose sur le plan scientifique: deux droites parallèles, ce sont deux droites qui ne se rencontrent jamais, donc j'ai envie...

C. MENDES — Il ne faut pas dire jamais... disons, simultanément...

C. ALLEGRE — ...J'ai envie que vous convergiez à un moment...

C. MENDES — Ce qu'on veut, c'est commencer à travailler. Ce qu'on veut, c'est créer deux sièges: un secrétariat exécutif qui puisse, à côté de cette présidence européenne, travailler sur les projets d'organisation et qui, dans un petit groupe de travail, puisse présenter lors d'une nouvelle réunion de compréhension, l'analyse et les réponses aux questions que nous venons de nous poser. Je ne pense pas qu'on puisse aller plus loin aujourd'hui.

M. DRUON — Aujourd'hui, je ne le pense pas. Je pense que nous allons nous séparer et que nous devons arrêter ceci d'une part. Nous, nous sommes arrêtés finalement sur le nombre des membres et plus exactement, sur le noyau fondateur. Les opinions se sont exprimées sur le siège avec préférence pour l'Italie...

C. ALLEGRE — ...pour commencer... je pense.

M. DRUON — ...pour l'Italie et la possibilité d'une antenne en Amérique du sud.

C. MENDES — Pas une antenne, pas d'antenne! C'est l'idée de deux sièges, ce sont des sièges en rapport. L'Amérique latine n'est pas une antenne de qui que ce soit, non!

M. DRUON — Bien. Alors, écoutez, on peut... en tout cas, c'est à débattre la prochaine fois.

C. MENDES — Je ne le pense pas, Monsieur le Secrétaire perpétuel. Je ne peux pas sortir d'ici en disant: l'Amérique latine va devenir une antenne!

C. ALLEGRE — Non, non... bien sûr! Non, mais l'idée, c'est quand même qu'il y ait une alternance des sièges.

C. MENDES — Un siège européen et un siège latino-américain.

C. MENDES — Vous ne pouvez avoir qu'un seul directeur administratif, vous ne pouvez pas en avoir deux.

C. ALLEGRE — Et donc, ce que je dis, c'est qu'on alterne tous les quatre ans.

M. DRUON — Si l'on veut, si l'on veut. C'est bien pour cela que je dis que la question doit être plus étudiée.

C. MENDES — Là, il y a un problème sérieux! Je dis ça parce qu'on veut que la chose fonctionne. On a deux sièges, qui vont travailler en bicéphale. Cela n'empêche pas des actions concertées, mais il faut qu'on comprenne que la latinité déborde l'Europe et que la latinité ne peut pas se faire seulement en Amérique latine.

M. DRUON — Mais il faut qu'elle se fasse quelque part, alors faisons-là en Italie!

C. MENDES — Je suis en train de proposer qu'il y ait un siège avec une présidence en Italie et qu'il y ait un secrétariat exécutif en Amérique latine.

C. ALLEGRE — Non, vous ne pouvez pas avoir cela, pour des raisons fonctionnelles. On peut avoir un siège et le secrétariat. On

peut dire qu'il y a deux pôles et que tous les quatre ans on change de lieu et que l'exécutif principal est, à ce moment-là, le président. On peut inventer quelque chose comme ça, mais alors là, vous n'allez pas les dissocier parce que le malheureux président, s'il n'a aucune administration, je ne vois pas ce qu'il fera.

M. DRUON — Et l'administration, si elle n'a pas de président, voilà: ça sera la Commission européenne!

C. MENDES — Je vous comprends, mais je ne suis pas d'accord avec vous.

M. DRUON — Alors, c'est pour ça que je propose que l'on remette la décision à la réunion suivante.

C. ALLEGRE — Non mais attendez, peut-être qu'on a débattu tous les trois, peut-être qu'on pourrait demander aux autres.

M. DRUON — Alors, les avis de nos confrères? Alors, nous tentons là-bas, commençons par notre collègue portugais.

E. LOURENÇO — Il y a, et c'est normal, une perspective différente sur la latinité et tout ce que ça comporte entre l'Europe et l'Amérique latine. Ce sont deux parallèles, si vous voulez, qui peuvent se toucher, converger, mais elles ne facilitent pas au départ une solution. Disons qu'à nous, Européens, il nous semble facile, évident même, d'installer le siège ici et que là-bas, cela le semble moins. D'autant plus qu'il ne faut pas oublier que jusqu'à il n'y a pas si longtemps encore, l'Amérique latine survivait avec beaucoup de problèmes identitaires. A commencer toujours par cette même histoire: vous savez, il y a toute une littérature latino-américain qui n'en finit plus. C'est tout un problème qui rend les choses très compliquées. En ce qui concerne cette situation, je comprends que la solution, l'idée qui a été proposée d'une chose alternante me semble vraiment la seule qui puisse être acceptée d'un côté et de l'autre. Deux pôles: étant données les facilités aujourd'hui pour diriger les choses, etc.. Mais quand même, le local est très important. Donc, je crois que c'était très important pour

la compréhension mutuelle, non pas seulement pour le Brésil, mais pour l'ensemble de l'Amérique latine, que cette question de l'*Académie de la latinité* les concerne comme elle nous concerne. Qu'il y ait un double visage. Si elle est seulement en Europe, ils verront ça comme une sorte de néo-colonisation de type culturel, c'est comme ça que les latino-américains ressentent les choses, point à la ligne. Si c'est là-bas, les Européens auront du mal à penser qu'il nous faudra vraiment s'installer en Bolivie ou au Brésil pour résoudre les problèmes que notre latinité nous pose, à nous dans l'ensemble. Donc, je crois que si on veut faire une espèce de double articulation, si on veut avoir l'Amérique latine avec nous et nous avec l'Amérique latine, il y a une façon de concilier ces deux choses. Il y a des choses symboliques très fortes qui sont qu'on pense que le premier siège, si ça marche, ça serait ici, en Italie, où on voudra. Je ne sais pas quelle est la ville qui serait le mieux, et ça, c'est important, important pour nous, naturellement. Mais les latino-américains, il y a une chose aussi, il faut penser à quel point, je connais ça, la question non seulement à titre général abstrait mais en tant que Portugais, j'ai dit que nos rapports avec le Brésil étaient difficiles, très difficiles. Je m'explique, c'est grave dans ce sens, les gens pensent que c'est une relation paradisiaque entre les deux, d'autant que le Brésil est le pays où la population portugaise est la plus forte. Mais en ce moment, pour l'évolution interne de la culture brésilienne, du monde brésilien, le Brésil est une espèce de monstre énorme, un continent qui s'éloigne de plus en plus, disons, de la matrice, qui était à l'origine la matrice portugaise. Donc, ça ne va pas de soi cette "religation" à la Latinité comme nous l'entendons ici, d'une façon très mythique. Et c'est pour ça que je pense qu'il faut faire l'*Académie de la latinité*, c'est parce que le Brésil s'éloigne et s'il s'éloigne du Portugal, il s'éloigne dans une autre sphère. Cette sphère est déjà connue, c'est le Nord. C'est-à-dire que de deux choses l'une, ou nous parions que nous

avons effectivement non seulement des affinités, des choses communes, l'enracinement, une certaine responsabilité, entre guillemets, avec le destin, ce que nous appelons l'Amérique latine et alors, il faut la prendre à bras le corps et prendre ça au sérieux. Sinon, cette Amérique latine, elle ira vers le Nord, point à la ligne. C'est simple. C'est déjà là-bas qu'ils envoient leurs enfants faire des études et faire tout ce que vous voudrez. L'Europe est loin. Il faut que les Européens comprennent qu'en ce moment l'Europe s'éloigne de l'Amérique latine.

C. ALLEGRE — Non mais attendez, je suppose que là-dessus, je crois qu'il faut qu'on avance sur les choses pratiques. Il n'y a pas de divergences sur cette philosophie, il n'y a pas de volonté de quoi que ce soit d'opposition. Par exemple, il y a des choses qui sont très simples: l'alternance précisément et dire qu'une réunion se tient sur un Continent, la réunion d'après se tient sur l'autre Continent. Cela, c'est très simple, puis...

M. DRUON — C'est ce que nous faisons pour le grand prix de la Latinité.

C. ALLEGRE — ...l'assemblée générale se tient dans un endroit, dans un autre. Moi, je pense que le siège, il faut sans doute peut-être deux sièges et puis l'un a le président et l'autre a le président en alternance, quelque chose comme ça et...

C. MENDES — Vous avez trouvé la formule magique!

C. ALLEGRE — ... voilà, par exemple.

M. FUMAROLI — On peut considérer qu'il y a deux pôles absolument égaux mais à mon avis, votre expression "bicéphalisme" est un peu dangereuse. En revanche, la "bilocation" me paraît souhaitable. C'est très important qu'il y ait deux lieux. Maintenant, il est bien évident qu'on procédera selon un règlement qu'il reste à rédiger et qui devra être très simple. Notre Secrétaire perpétuel saura trouver les formules simples et claires. A mon avis, ce qu'il faut, c'est plutôt instaurer une alternance. Il y aura une Présidence

et un Secrétariat général qui évolueront de part et d'autre de l'Atlantique, mais il y aura deux lieux qui s'imposeront et ce sera très clair.

M. DRUON— Nous sommes tous d'accord: bi-location. Mais il ne la faut pas, pour des raisons simplement de fonctionnement. C'est un trait d'union que nous allons faire. Il ne faut pas séparer la présidence de l'Académie de son personnel administratif.

M. FUMAROLI— Ah mais sûrement! Il faudra qu'elle se promène avec.

M. DRUON— Alors, bi-location. On verra comment on ventilera.

D. HAULICA — Ce que disait Monsieur Lourenço, c'est très vrai. Les relations sont complexes entre ces entités, européennes et extra-européennes de la latinité et n'oubliez pas, par exemple, que les plus grands poètes français de la dernière décennie se trouvaient partis et avaient émergé ailleurs, Saint-John Perse et Aimé Césaire, qui est le plus puissant aujourd'hui, peut-être de, cette région lointaine. Donc, ce versant doit être intégré absolument pour le Portugais, non seulement le Brésil mais l'Angola a donné un prosateur extraordinaire, Luandino Veira. Il faut intégrer tous ces apports divers, donc il faut les mettre tout en tenant compte de ces tensions. Ce n'est pas paradisiaque, mais c'est pourquoi c'est bien que l'académie existe.

M. DRUON — C'est pour faire une unité.

D. HAULICA — C'est pour faire une unité à travers les différences, en assumant les différences et je crois que cette idée était très bien formulée sous la forme d'une *bilocation* et pas d'un *bicéphalisme*. Nous avons fait une expérience à L'Union latine, nous avons, disons un capital symbolique théorique, un siège à Saint-Domingue, on était obligé et puis, le vrai centre, le secrétariat tout entier, fonctionne à Paris, mais, c'est en permanence, ça ne comporte pas d'alternance. Si on veut des alternances, il faut donc penser à deux sièges, mais on ne peut pas dire deux pôles, parce que ça entraîne

une tension qui est plutôt nuisible, deux sièges qui travaillent ensemble.

M. DRUON — Un siège.

C. MENDES — Monsieur le Ministre, vous allez partir dans un moment, quelle conclusion provisoire?

C. ALLEGRE — Moi, je pense que oui, je vous dis la formule, elle est simple. De toute manière aujourd'hui avec Internet, on communique tout le temps, si vous avez deux sièges. Là où je ne suis pas d'accord, c'est d'avoir d'un côté l'administration et de l'autre la Présidence, car cela ne saurait marcher. Une présidence en alternance, voilà ce qu'il faut, simplement.

C. MENDES — Et le secrétariat exécutif!

M. DRUON — Une relation d'égalité!

M. FUMAROLI — Voilà!

C. MENDES — Nous sommes tous d'accord, Hector? Hélène?

H. CARRERE D'ENCAUSSE — Il est le clair que l'on ne doit pas mettre le point sur un seul Continent, car une *Académie de la latinité* doit réaliser une unité entre les pays de cultures latines. La *bilocation* traduira la différence. Reste un problème, il lui faut une légitimité qui passe par les conditions et la clarté de son instauration. Toute institution a ses règles, cela peut être certes très français, mais cela aura de la clarté. Il faudra faire face aux difficultés de toute sorte qui ne manqueront pas. Candido propose généreusement l'apport initial. Il faut l'imaginer renforcer par une Fondation qui permettra de faire face aux questions spécifiques propres à l'organisation de l'académie.

C. ALLEGRE — Si je puis me permettre, les académies sont efficaces quand elles restent dans leur rôles, rôles de puissance morale qui n'a pas à gérer mais à dire très haut ce qu'il faut faire, en éducation par exemple, mais ce n'est pas à elle de le faire.

H. CARRERE D'ENCAUSSE — C'est exactement ma pensée. L'académie est l'académie, le reste doit trouver un autre cadre. Il

faut y insister pour la clarté de son instauration. Une fondation qui soutient l'académie me semble la solution.

M. DRUON — Je pense qu'il nous reste à fixer la prochaine réunion, le lieu et la présidence du groupe fondateur. Le début de l'année prochaine pour la date; pour le lieu, je n'en sais rien, et pour la présidence du noyau fondateur, je propose Federico Mayor.

C. ALLEGRE — J'allais vous le proposer, car il est à ma connaissance la seule personne ayant les moyens de faire un projet financier, administratif, avec une vision du va et vient entre l'Amérique du sud et l'Europe.

M. DRUON — Et cela sans perdre l'objectif moral. Je propose donc un communiqué de cinq lignes qui ait l'agrément du Ministre et de nous tous.

C. MENDES — L'année prochaine me semble trop loin. Je vous propose la fin d'octobre et l'on vous remettra à Paris le procès verbal de cette rencontre qui sera utile pour votre réunion des ministres. Le procès verbal est le compte-rendu qui donnera les éléments pour la fondation de l'*Académie de la latinité*. L'on fera ce document. Je me fais ici le porte parole de Federico Mayor, que je souhaitais proposer aussi comme le président du noyau fondateur de l'Académie. Il est d'accord pour en discuter à Paris et pour participer à la rédaction entre le 15 et le 20 octobre prochain. Je serai moi-même à Paris à cette date. L'on y verra le procès verbal et les conclusion prises ici. Etes-vous d'accord?

C. ALLEGRE — Oui, oui.

M. DRUON — Pas de problème

C. MENDES — Ce sera le moment de désigner le secrétariat exécutif et d'établir cette alternance entre les deux Continents.

C. ALLEGRE — Bien entendu... il faudra une alternance entre tous les pays de la latinité. Je crois, par exemple, que l'on doit discuter d'un fonctionnement par réunion de trois ou quatre jours consécutifs par an.

M. DRUON — Ce n'est pas suffisant!

C. ALLEGRE — Mais si vous voulez avoir tout le monde, l'expérience le prouve. Le bureau peut, lui, se réunir quand il veut. Puis, tout ça doit travailler par réseau Internet. On a de quoi le faire aujourd'hui. Je crois au rôle incitateur. Souvent les gouvernements sont pris dans la gestion du quotidien. Et ils ne prévoient pas. Parfois, le travail fait ne leur fait pas peur!

C. MENDES — Nous allons conclure si vous le voulez bien.

C. ALLEGRE — Je propose que Mendes et Druon rédigent le communiqué.

Les participants en sont tous d'accord.

Communiqué: Création d'une Académie de la Latinité

Les 18 et 19 septembre 1999, se sont réunis au Castello di Gargonza, en Toscane, les Ministres de l'Education nationale d'Italie et de France, le Directeur général de l'UNESCO, le Secrétaire perpétuel de l'Académie française, ainsi que plusieurs personnalités représentatives des pays latins d'Europe et d'Amérique, afin de jeter les bases d'une Académie de la latinité.

Celle-ci aura pour objet de constituer une autorité morale indépendante, d'affirmer la solidarité des pays de culture latine et d'aider à la juste présence de leurs apports dans les évolutions du monde.

Une réunion se tiendra à Paris, en octobre 1999, afin de dégager les premières conclusions de ces travaux et d'envisager les procédures nécessaires à leur mise en œuvre.

Présents: Luigi Berlinguer (ministre italien), Claude Allègre (ministre français), Federico Mayor (directeur général de l'UNESCO), Maurice Druon (Secrétaire perpétuel de l'Académie française), Candido Mendes (recteur de l'UCAM à Rio de Janeiro, membre de l'Académie brésilienne), Marc Fumaroli (de l'Académie française), Hélène Carrère d'Encausse (de l'Académie française), Edgar Morin (philosophe français), Hector Bianciotti (écrivain argentin et membre de l'Académie française), Gianni Vattimo (philosophe italien et député européen), Eduardo Lourenço de Faria (écrivain portugais, membre de l'Académie portugaise), Jérôme Bin-

dé (directeur de l'office d'analyse et de prospective de l'UNESCO), Dan Haulica (ministre roumain délégué près de l'UNESCO).

N'ayant pas pu assister ont manifesté leur accord de principe: José Saramago (écrivain portugais, Prix Nobel), François Gros (Secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences de France), Carlos Fuentes (écrivain mexicain, lauréat du 1^{er} Prix de la latinité créé par les Académies française et brésilienne), Nélida Piñon (écrivain brésilien, ancienne présidente de l'Académie brésilienne), Enrique Iglesias (économiste uruguayen, directeur de la BID).

Fait à Gargonza en Italie, le 19 septembre 1999, à 20h30

Statuts de l'Académie de la Latinité _____

Les soussignés, agissants comme *Membres fondateurs*, après avoir tenu deux réunions, la première à Gargonza, en Italie, les 18 et 19 septembre 1999, la deuxième à Paris, Hôtel de Crillon, le 14 novembre 1999, et ayant désigné une commission chargée d'élaborer le document d'établissement,

CONSIDÉRANT

- ✧ Le déséquilibre introduit au détriment des langues et des cultures latines par la mondialisation des moyens de communication et d'échange, ainsi que les dommages pouvant en résulter pour la transmission des valeurs et des savoirs du monde latin;
- ✧ La nécessité de faire face aux risques d'uniformisation culturelle;
- ✧ Les capacités créatrices, la richesse et la diversité culturelle des peuples latins au sein de la société humaine;
- ✧ L'importance pour la démocratie des apports de la civilisation latine;
- ✧ Le rôle éminent de la Latinité comme mémoire, source d'innovation et d'anticipation;

DÉCIDENT

Article I: Il est créé l'*Académie de la latinité*.

Article II: L'Académie a pour objet de constituer une autorité morale indépendante, renforçant la solidarité des pays et des peuples de culture latine, et assurant la juste présence des apports passés, présents et futurs de la latinité dans tous les domaines de civilisation. Elle entreprend et développe des actions culturelles et scientifiques concourant à cet objet, et elle favorise l'échange avec toutes les cultures du monde.

Article III: L'Académie de la latinité se compose de *Membres à vie*, dans la limite de cent (100). Ils appartiennent aux pays latins. Ils sont élus à la majorité absolue des votants, le quorum étant fixé à la moitié des *Membres*. L'Académie peut leur conférer l'honorariat quand ils ne sont plus à même de contribuer aux activités de l'Académie. Il est pourvu alors à leur remplacement. L'Académie veille à une représentation équilibrée des disciplines et des générations.

Article IV: L'Académie est de durée illimitée. La *grenade*, symbole de la fécondité du renouveau, est son emblème.

Article V: L'Académie peut créer, selon des critères qu'elle déterminera, des *Membres d'honneur*. Elle peut créer des *Membres associés* qui, sans appartenir aux pays latins, ont rendu à la latinité des services signalés. Elle peut enfin créer des *Membres correspondants*.

Article VI: L'Académie est une institution sui generis, à caractère associatif et non gouvernemental, de nature internationale, pouvant signer des accords avec des Gouvernements et des organismes publics ou privés.

Sa réunion constitue son Assemblée générale.

Elle élit parmi ses Membres son Bureau composé d'un Président, de deux Vice-présidents, d'un Secrétaire général et de trois Conseillers.

Le Bureau est élu pour trois ans par vote à la majorité simple, le quorum étant fixé à la moitié des Membres présents ou représentés.

Tout vote peut s'effectuer par procuration dûment attestée.

L'Académie approuve le programme présenté par le Bureau.

Elle crée, sous la responsabilité de celui-ci, des commissions permanentes ou ad hoc autant que de besoin pour l'accomplissement de ses travaux, et notamment une commission administrative permanente.

Le Bureau est responsable des décisions de l'Académie et de leur mise en œuvre.

Article VII: Les décisions de l'Académie sont prises à la majorité simple des membres présents ou représentés sauf dans les cas suivants où le quorum doit être de trois quart (3/4) d'entre eux:

- ↳ Changement du nombre de membres de l'Académie;
- ↳ Modification des statuts;
- ↳ Exclusion d'un de ses membres ayant commis un acte grave contre les intérêts de l'Académie;
- ↳ Dissolution de l'Académie;
- ↳ Liquidation de son patrimoine.

Article VIII: L'Académie aura un siège en Europe et un siège en Amérique latine. Elle créera autant de sièges ou de délégations que de nécessaire au développement de ses activités.

Article IX: Le patrimoine et les ressources de l'Académie sont composés de dons, legs, toutes libéralités et subventions accordées par des institutions nationales ou internationales, publiques ou privées, personnes physiques ou morales.

L'Académie est maîtresse de la gestion de ses avoirs qui est assurée par le Bureau avec le concours de sa commission administrative.

Article X: *Dispositions transitoires:*

Alinéa 1: L'Académie se constitue en association dans le cadre de la loi brésilienne. Elle pourra également prendre les formes nécessaires pour être reconnue par d'autres pays suivant leur législation propre, afin d'acquérir sa dimension universelle.

Alinéa 2: Reconnaisant l'intérêt primordial qu'il y aurait à placer l'Académie sous l'égide des Etats qui lui reconnaîtraient le caractère d'*utilité publique internationale*, il est créé un Haut-Patronage pour s'assurer l'appui des Etats, des Gouvernements, des grandes institutions de mécénat et des personnes contribuant aux activités de l'Académie.

Le Bureau en assure la constitution et le fonctionnement.

Alinéa 3: Le siège du Secrétariat Général est établi à Rio de Janeiro, tant que le professeur Candido Mendes en assure la responsabilité.

Alinéa 4: Les points de règlement ci-joints auront valeur de norme initiale et provisoire permettant la mise en marche de l'Académie de la latinité.

Lu, approuvé et voté par acclamation par les membres fondateurs, à Rio de Janeiro, le 11 mars 2000, à 19h30.

Présents: Maurice DRUON, François GROS, Dan HAULICA, Federico MAYOR, Candido MENDES DE ALMEIDA, Edgar MORIN, Gianni VATTIMO.

Claude ALLEGRE (excusé), Jean AUBOUIN, (excusé, procuration donnée à M. Gros), Luigi BERLINGUER (excusé), Maurizio BETTINI (excusé, procuration donnée à M. Mayor), Hector BIANCIOTTI (excusé, procuration donnée à M. Druon), Jérôme BINDÉ (excusé, procuration donnée à M. Mayor), Hélène CARRÈRE d'ENCAUSSE (excusée, procuration donnée à M. Druon), Carlos FUENTES (excusé, procuration donnée à M. Mayor), Marc FUMAROLI (excusé, procuration donnée à M. Druon), Enrique IGLESIAS (excusé, procuration donnée à M. Mendes), Eduardo LOURENÇO (excusé, procuration donnée à M. Mendes), Nélima PIÑON (excusée, procuration donnée à M. Mendes), José SARAMAGO (excusé, procuration donnée à M. Mendes).

Discours de M. Marco Maciel*

Chers Amis,

Le Professeur Candido Mendes de Almeida, en qui je veux saluer non seulement l'ami, l'intellectuel, le grand entrepreneur de l'éducation dans le pays, mais aussi le Secrétaire général de cette Académie de la latinité qui vient d'avoir ses statuts reconnus à Rio de Janeiro. Je veux aussi saluer à côté de ses participants le Professeur Tarcísio Padilha, Président de l'Académie brésilienne de lettres, ainsi que les autres membres des institutions ici présentes.

Mon très cher humaniste et écrivain, Maurice Druon, messieurs les participants et les recteurs des universités ici présents, les amis de la latinité, Mesdames, Messieurs,

Je veux d'abord vous faire trois observations. On vit, comme l'a dit Maurice Druon, écrivain et penseur humaniste, des temps de mondialisation. Et de tels temps me semblent dans un premier moment, pointés vers les dangers d'un univers standard, d'une certaine homogénéité de manifestation. Voilà donc, j'insiste encore une fois, l'importance d'une Académie de la latinité, car elle va nous aider, au milieu de ce monde en proie à un nivelage dangereux, à nous per-

* Discours de M. Marco Maciel, Vice-président de la République Fédérative du Brésil, à l'occasion de l'établissement du siège du Secrétariat général de l'Académie de la latinité à Rio de Janeiro. Rio de Janeiro, le 13 mars, 2000

mettre d'assurer notre identité, et cette identité dans le monde de la culture qui est le terrain des valeurs.

Deuxièmement, j'associe à cet hommage l'heureuse parution du livre de l'ambassadeur Sergio Corrêa da Costa. Je peux vous dire, en observant les commentaires de la presse de cette dernière fin de semaine, qu'il est démontré que la langue française — voilà donc un éloge de la latinité — est celle de la plus grande répercussion encore dans le monde. Et surtout, ce qui est plus important, si j'ai bien compris tous ces commentaires en français, encore plus rayonnants quand il s'agit du langage de la culture en soi-même. Nous voici donc réunis, comme l'a anticipé le Professeur Candido Mendes de Almeida, pour créer une Académie de la latinité. Voilà ce qui manquait dans le champ de l'expression humaine et en particulier dans les expressions de nos cultures. Je voudrais aussi par mes brèves paroles apporter mon témoignage de reconnaissance à ce travail qui est en train d'être fait par l'action d'entrepreneur du Professeur Candido Mendes de Almeida. C'est grâce à lui que certainement nous sommes en train de permettre au Brésil de donner sa contribution à la création d'une institution dont l'objectif est aussi significatif qu'important.

Ce matin dans un discours j'ai pu remarquer — en faisant appel à une image biblique au goût du Professeur Tarcísio Padilha — que la mondialisation peut être la lumière du monde. Mais c'est l'identité qui est le sel de la terre. Et il nous faut, dans ce monde qui se globalise, maintenir une telle identité. C'est ce que nous ferons. A travers des initiatives comme la présente, en créant des forums spécifiques pour qu'on puisse maintenir notre identité culturelle, et à partir d'elle, apporter notre contribution humaniste à un monde, qui nous l'espérons, ne soit pas seulement libre mais puisse se remarquer par la quête de l'égalité des chances; de la réalisation de la justice et de la conquête de la paix, qui sont des valeurs qui forment notre héritage culturel.

Je regrette énormément d'avoir été retardé ce matin par l'arrivée du Premier ministre de la Pologne. Cela m'a retardé pour vous dire à quel point j'apprécie cette initiative, aussi lucide qu'opportune et je vous adresse tous nos vœux pour qu'elle puisse remporter un succès grandissant. Elle est née sous la direction de l'ancien Directeur général de l'UNESCO, M. le Professeur Federico Mayor, à qui je rends aussi hommage. Le Professeur Candido Mendes m'a déjà fait remarquer la contribution qu'il nous a offerte pendant que j'étais gouverneur de l'Etat du Pernambouc et avec la participation du Ministre Eduardo Portella pour qui Olinda soit considérée monument appartenant au patrimoine culturel de l'humanité. Je veux répéter et souligner le nom de Federico Mayor. Et je vois en lui surtout l'expression d'un intellectuel compromis et engagé dans une politique d'affirmation de la latinité et de la justice. Nous avons rencontré en lui, donc, quelqu'un qui nous aidera énormément dans ce parcours.

Je suis sûr que cette Académie qui naît dans un moment extrêmement positif pour l'humanité en ce temps du début du nouveau siècle, et du virage dans le troisième millénaire de l'ère chrétienne, dans ce moment où nous vivons, mais où nous voyons aussi un nouvel *aggiornamento* des initiatives tournées vers la préservation culturelle, sa coïncidence avec la date des 500 ans du Brésil, nation qui a réussi à maintenir son unité grâce à une langue et à une matrice d'enracinement latin. Je répète que cette Académie naît dans un moment extrêmement positif et sous la meilleure inspiration. Je veux vous saluer encore une fois. Faire des vœux pour que cette institution puisse répondre à son rôle définitivement stratégique et pour la représentation brésilienne qui vient d'être ici agrandie, elle va s'enrichir en débats et en prospective, grâce à la présence de Helio Jaguaribe, de Celso Furtado et d'Eduardo Portella. Voilà l'assurance de l'interdisciplinarité à travers la parole d'un philosophe, d'un économiste et d'un critique littéraire.

Je conclus donc mes paroles en soulignant la détermination et la persévérance du Professeur Candido Mendes de Almeida rendant possible la matérialisation de cette idée. Je vous assure aussi que le Brésil s'engage à donner sa contribution pour le succès de l'initiative, d'autant plus que c'est exactement la position du Président Fernando Henrique Cardoso qui a naturellement une sensibilité très spéciale envers toutes les entreprises qui s'engagent, comme celle-ci, à promouvoir notre culture, à préserver notre héritage culturel et à construire ainsi la société des valeurs qui marquent notre civilisation. Merci beaucoup et tous mes vœux de succès.